

de l'élève comme novice intellectuel ou apprenti intellectuel, manifestant des dispositions, justifiant d'un intérêt non raisonné pour les biens de l'esprit et capables de faire ses preuves.

Ernest Lavisse adhère, en effet, à une image exaltée de la vocation intellectuelle. Dans ce travail de symbolisation, il ne peut y avoir de place pour une explicitation des conditions du travail d'acquisition de son savoir et des déterminants qui pèsent sur ses choix et ses orientations scolaires. Dans cette perspective, l'auteur envisage le rapport à la culture et son histoire comme une relation naturalisée et sacralisée. L'amour des lettres ou des études ne peut être explicité. C'est parce que cet attrait irrésistible pour les choses de l'esprit se doit, malgré tout, d'être cultivé, que la thématique de l'"apprentissage", de la "souffrance", de l'"épreuve" peut revêtir une valeur si importante. Ainsi, la complexité du portrait de "l'intellectuel" en formation que dessine Ernest Lavisse tient au fait qu'il jongle avec des référents multiples et variés comme ceux du "don", de l'"élection", du "labeur" et du "mérite". Cette panoplie d'ensemble arrivant à s'harmoniser lorsque à la fin de la démonstration souhaitée l'auteur affirme hautement de quelle manière la culture légitime élite, sanctifie, anoblit, qualifie et libère.

Son discours autobiographique témoigne peu, comme nous venons de le signaler, des marques de l'effort méthodique, du travail régulier, de l'application assidue qui ont dû être pourtant relativement importants pour cet élève issu d'une position moyenne. C'est dans sa bonne volonté et son attachement à "bien-faire" que l'auteur a pu trouver les ressources indispensables pour compenser les "handicaps" liés à un capital culturel familial qui, certes, ne fait pas défaut mais qui demeure faible dans sa forme objectivée (titres scolaires, études...). Toutefois, certaines allusions concernant les compositions ou les devoirs traduisent la vérité d'une pratique qui a été marquée par le travail laborieux, par l'effort continu et par l'incessante subordination de sa valeur personnelle aux verdicts ou jugements scolaires :

"En quatrième, j'eus d'abord pour professeur M. Cartault. Il avait l'air sévère, et je ne le vis pas sourire une seule fois ; mais je lui garde une reconnaissance particulière.

Lorsqu'après la troisième composition, -c'était en version grecque,- il lut mon nom en tête de la liste, et qu'il déclara que j'étais un 'cheval de concours', je n'en pus croire mes oreilles ; je devins tout rouge et murmurai : 'quelle chance ! quelle chance !' Et je pensais à la joie qu'éprouveraient les miens au reçu d'une si grande nouvelle"¹ ... "Mais quel honneur pour nous que de recevoir ses éloges, que d'entendre lire par lui des fragments de nos copies ! S'il en lisait une tout entière, c'était un triomphe"² .

De même, le mythe aristocratique de "l'auto-éducation" qu'évoque Ernest Lavissee contribue, à sa manière, à indiquer l'importance des tâches scolaires que s'assigne cet auteur pour accroître sa propre valeur :

"Et puis heureusement, un écolier ne fait pas que recevoir l'éducation de ses maîtres ; il s'éduque lui-même, cherchant et trouvant la nourriture qui convient à son âme.

De moi-même, car personne ne m'y convia, j'aimai *Esther* et *Athalie*, qui n'étaient dans nos classes que des textes pour ânonnements. Je crus reconnaître dans *Esther* la musique qui m'avait charmé aux premières pages de *Télémaque* ; mais j'admirai surtout *Athalie*, que je sus par coeur, du premier vers au dernier"³ .

(à propos de la découverte personnelle de Lamartine et de Chateaubriand) "Peut-être ces voix, plus voisines, parlaient-elles un langage qui satisfaisait en moi des instincts obscurs"⁴ .

"A côté de notre éducation officielle et publique, nous en recevions une autre qui nous vint de l'air du temps, de

¹ Lavissee (E.), *Souvenirs*, op. cit., pp. 200-201.

² Ibid., p. 208.

³ Ibid., pp.161-162.

⁴ Ibid., p. 162.

notre jeunesse, et de l'ambition, naturelle à notre âge, de nous soustraire aux directions données pour chercher des chemins où marcher de notre pas"¹ ...Et puis, nous fûmes dociles à d'autres maîtres que ceux qui siégeaient dans des chaires. Nous dûmes beaucoup, mes camarades et moi, à l'éducation mutuelle que nous échangeâmes au printemps de notre vie. Et je sens et je sais que je dois plus encore à l'esprit de mon temps, à l'invisible et présente puissance des aïeux, à l'admirable famille où je suis né, à la terre et au ciel de la France"².

Au-delà de l'ensemble de ces remémorations, il convient d'explicitier les raisons pour lesquelles l'auteur est prédisposé à entretenir, dans son récit, un rapport enchanté et mystificateur à sa propre histoire.

En conservant tous ceux qu'il désigne comme les plus capables, les plus "doués", c'est-à-dire les mieux disposés à son égard, le système scolaire par la consécration qu'il leur confère, contribue à les séparer du commun :

"(à l'entrée au collège) je me rendais compte que je devenais une personne intéressante : seul de mes camarades, j'allais partir pour un collège ; j'aurais une tunique à bouffons d'or, avec un ceinturon où serait écrit en lettres d'or : Collège de Laon, et un képi à large galon d'or..."³.

Cet acte de "séparation" qui se constitue à travers "l'effet d'assignation statutaire"⁴ représente une sorte de "marquage" symbolique instaurant une "frontière" entre les élus et les exclus. Ce "rituel d'institution"⁵, cette expérience d'assignation et de stigmatisation positive produisant des êtres d'exception, séparés et distingués, et se

¹ Lavisse (E.), *Souvenirs*, op. cit., p. 230.

² Ibid., p. 286.

³ Ibid., p. 127.

⁴ Bourdieu (P.), *La noblesse d'État. Grandes écoles et esprit de corps*, op. cit., p. 140.

⁵ Ibid., p. 140.

reconnaissant comme tels.

Dans ces conditions, on comprend davantage pourquoi le retour au pays, lors des vacances scolaires, est vécu comme une parenthèse heureuse, chaleureuse, permettant de réintégrer et de renouer symboliquement avec la communauté d'origine et de neutraliser pour un temps tous les éloignements éprouvants :

"Les vacances m'étaient très douces. Quand la diligence sortait de la forêt et que je commençais à découvrir mon Nouvion, - à droite, un coteau qui porte le hameau de Marlempêrche, à gauche, le vieux clocher ; de l'un et de l'autre côté, les pâtures très vertes, les têtes des pommiers, les fosses regardées par leurs saules, et les bonnes bêtes qui promenaient lentement sous les arbres les tâches rouges, blanches et grises de leur pelage, -il me semblait rentrer dans mon paradis perdu. Je reprenais tout de suite mes habitudes. Tous les jours, je faisais ma tournée de famille"¹.

"Je retrouvais avec joie les camarades restés au pays, et nous reprenions les jeux d'autrefois"².

"Les gens du pays m'accueillaient bien ; ils me félicitaient de ma bonne mine : 'On voit que tu es bien nourri.' J'étais en effet un garçon joufflu...On me félicitait aussi parce qu'on savait que 'j'apprenais bien'"³.

La lente rupture d'avec l'"origine" que l'institution scolaire a fait vivre à Ernest Lavisse et qu'il nous donne à lire dans son récit prédispose celui-ci à revenir sur sa dignité particulière, à admettre et penser son destin d'exception. L'importance que le système scolaire revêt aux yeux de l'auteur explique aussi les raisons pour lesquelles c'est en fonction des valeurs d'école qu'il s'appréhende lui-même. Ainsi, il

¹ Lavisse (E.), *Souvenirs*, op. cit., p. 175

² Ibid., p. 176.

³ Ibid., p. 177.

réussira à se convaincre et à nous convaincre qu'il a en quelque sorte conquis la destinée que la nécessité sociale ne lui avait pas assignée et ceci grâce à l'école qui sait reconnaître les siens.

B) Représentations de soi et effets de croyance.

Au terme de cette étude, il convient de s'arrêter plus longuement sur les rapports entre l'écriture autobiographique et l'image de soi. Cette réflexion nous conduira tout logiquement à envisager une autre variable tout aussi essentielle à savoir celle portant sur les "effets de croyance" que les récits à la première personne peuvent engendrer du fait de leur prétention à la vérité.

La volonté d'Ernest Lavisser de construire un "récit vrai" doit ainsi nous conduire à penser de quelle manière, dans le discours lui-même, des marques spécifiques contribuent à engendrer la croyance dans ce qui est dit.

1 - Le "pouvoir de l'écriture".

Le récit d'Ernest Lavisser que nous venons d'appréhender nous paraît d'autant plus pertinent, d'un point de vue sociologique, qu'il retrace et dessine à grands traits une expérience d'acculturation. Parce que celle-ci est au centre de sa trajectoire sociale et parce qu'elle pose question à sa propre identité personnelle, ce récit du passé donne à voir le présent d'un questionnement et d'une mémoire.

Dans cette perspective, on peut être tenté d'envisager ou d'ébaucher le principe suivant, selon lequel, l'écriture autobiographique constitue un outil capable de mettre de la cohérence, de l'unité, là où il y a souvent de la dissonance. Trouver des assurances, reconsidérer de mémoire le chemin parcouru peut représenter l'ultime recours contre une image de soi ou un parcours problématique. En s'identifiant à travers la remémoration de sa propre histoire, en se faisant sujet de l'énonciation,

l'examen biographique devient compréhension et interprétation de soi. Nous devons donc considérer provisoirement ce type de récit, par la variété des questions qu'il engage, comme un outil essentiel de réflexion sur soi et de conscience de soi qui jongle de manière complexe avec une dialectique de remémoration et d'oubli.

Au-delà de ces considérations, le récit autobiographique doit aussi être envisagé dans sa dimension testamentaire. Celui-ci n'a-t-il pas la vertu, pour l'auteur, de neutraliser l'angoisse de sa propre disparition en donnant, à l'avenir et pour l'avenir, une interprétation de soi et en fournissant, pour le futur, les moyens de produire sa propre perception ?

Le rapport que l'auteur peut entretenir à son futur traduit, d'une certaine manière, l'attestation de soi et la qualité sociale présentes que justifie Ernest Lavisse.

2 - Construction textuelle et production de la croyance.

Le paradigme qui est au centre de cette narration est constitué par une thématique très précise, à savoir, celle de la formation scolaire et intellectuelle de l'auteur. Toute la trame du récit vise à nous faire ressortir "la venue à soi" et la conquête de la maturité de ce personnage principal et ceci au travers de ses doutes ou de ses difficultés.

Cette thématique qui livre un "récit d'apprentissage" met fortement l'accent sur les valeurs méritocratiques. Le "boursier méritant" que l'institution scolaire laisse entrer et consacre ne peut qu'entretenir, via son récit, la croyance que l'école sait récompenser les plus méritants des candidats. De par sa trajectoire sociale, l'auteur justifie ainsi d'un attachement spécifique à l'égard de l'institution scolaire par qui le "miracle social" a été rendu possible. Dans ces conditions, tout le récit est conçu pour en faire admettre la réalité. Ernest Lavisse devient alors un modèle vivant, un exemple à suivre, un modèle de légitimité qui peut inciter à l'effort.

Pour que le récit présente un caractère de vraisemblance et

produise tous ses "effets de vérité", un certain nombre de "procédés" sont mobilisés. Outre la force performative du "je" autobiographique, que nous envisagerons après, d'autres éléments sont réunis.

La démonstration visée est rendue d'autant plus efficace que la forme du texte est aisément lisible et que l'histoire est racontée à partir d'un regard essentiellement épisodique et anecdotique. L'évocation euphémisée de faits familiers, ordinaires, quotidiens renforce la vraisemblance. Dans cette perspective, chaque fait ou personnage représente plus qu'une simple évocation. Il reçoit sa définition et sa place de la contribution qu'il apporte au développement de l'argumentation souhaitée. L'ensemble de ces évocations transforme les événements en une véritable "histoire personnelle".

De même, à la faveur de la transcription de dialogues, de proverbes, d'expressions langagières, de sentences morales...l'effet de réalité se voit amplifier et la puissance persuasive renforcée par le pouvoir de représentation attachée à la parole ou à l'action scénique. Grâce à un jeu descriptif allant de l'évocation de faits précis à des réflexions d'ordre plus général, on assiste aussi à un subtil mélange de retrait et d'épanchement, de neutralité et d'engagement, qui développe l'aspect intimiste et familier du récit autobiographique.

De plus, en fonction de la position particulière d'Ernest Lavisse, les événements de sa vie sont estimés et appréciés selon une "échelle" de préférence morale. Degrés de valeurs qui sont aussi attribués aux individus. Ainsi, il n'est pas d'actions ou de personnes qui ne suscitent approbation ou réprobation, en fonction, d'une part, d'une hiérarchie de valeurs dont la "vertu", l'"honneur", la "responsabilité", le "devoir"...et la "malhonnêteté", la "négligence", la "paresse", l'"irrespect" sont les pôles essentiels et, d'autre part, d'une dichotomie, relativement simple, qui s'exprime la plupart du temps en termes de "bien" et de "mal", de "culture" et d'"inculture", d'"hier" et d'"aujourd'hui", de l'"enfance" et de l'"âge adulte", de "monde rural" et de "monde urbain"...Toutes choses qui renforcent la crédibilité et la lisibilité du propos autobiographique.

Grâce à une représentation linéaire du temps qui conduit le lecteur du passé vers l'avenir, la fin du récit (en l'occurrence, ici, les années d'École Normale Supérieure) présente la forme d'une conclusion

qui fournit un point de vue qui éclaire l' "histoire personnelle inachevée" racontée par l'auteur, formant ainsi un tout qui présente une relative cohérence.

Par la sélection des faits racontés et par leur mise en ordre, la narration est mise au service de la valorisation du personnage d'Ernest Lavisse. Cette "valorisation autobiographique", expression de l' "estime de soi" que s'adjuge l'auteur, a aussi pour objectifs les anticipations symboliques qu'elle pourra engendrer.

Plus fondamentalement, la reconnaissance sociale dont fait preuve Ernest Lavisse et qui se perçoit dans l'existence même d'un "je" autobiographique est au principe même de l'effet de croyance engendré par l'organisation narrative. De par sa légitimité sociale qui est d'autant plus forte, au moment où il rédige ses *Souvenirs*, qu'il n'a presque plus à confirmer son autorité intellectuelle et qu'il n'a pas à justifier véritablement son "projet autobiographique", l'auteur produit l'illusion du bien-fondé de celui-ci et de la justesse ou de l'exactitude de "sa vérité".

SECTION V - CONCLUSION.

Cette analyse, relative à un récit à prétention autobiographique, a été exposée à des dangers spécifiques et, tout particulièrement, au risque de sous-estimer certaines prises de position ou de passer sous silence les enjeux réels du "retour sur soi".

De même, la notoriété d'Ernest Lavisse est telle que l'on peut être inconsciemment incliné, par un effet de croyance, à surestimer l'importance de certains propos.

C'est parce que, malgré ces craintes, nous avons pensé à l'importance que revêt ce texte que nous nous sommes fait un devoir de décrire et d'expliquer cette production autobiographique au plus près de sa "réalité". Pour cela, il convenait d'aller au-delà des évidences attendues, d'appréhender dans les propos ce qu'ils symbolisaient et de dépasser les tournures littéraires pour en découvrir la signification ou pour en déceler les valeurs profondes.

Au principe de tous les propos autobiographiques qu'Ernest Lavissee est amené à tenir sur lui-même, on retrouve un fait important, à savoir, une biographie exceptionnelle engendrant de nombreuses illusions de perspective et une ambivalence profonde quant à son identité personnelle et sociale.

Ernest Lavissee est originaire des classes moyennes. A la fois proche et éloigné de son groupe social d'origine, l'auteur peut prendre conscience, au soir de sa vie, de l'ambiguïté douloureuse et problématique de sa condition présente. Il ne peut se retourner sur son passé sans regretter l'éloignement qu'il a engagé avec son milieu d'origine. Il sait qu'il est devenu, en quelque sorte, un étranger parmi les siens. La culture scolaire qu'il a acquise tout au long de ses années de formation l'ayant éloigné, progressivement et toujours un peu plus, du monde familier de son enfance.

C'est la raison pour laquelle cette narration autobiographique doit être envisagée comme une manière particulière qu'a l'auteur de repenser sa trajectoire sociale et d'en tenir, symboliquement, les deux limites. Ce récit exprime un travail sur soi, une démarche auto-analytique qui permet à tout l'implicite d'un parcours de s'explicitier.

D'où l'importance du rapport aux origines. Le retour sur les parents et, plus particulièrement, sur la figure du père, est un élément essentiel de cet écrit autobiographique. Il exprime toute la reconnaissance de l'auteur pour cette personne par qui le "miracle" s'est accompli. Ces évocations constituent ainsi une déclaration de remerciement et de gratitude. Plus généralement, elles sont le moyen de s'accepter comme "transfuge" et d'admettre la coupure irrémédiable engagée avec le père.

Cette lente séparation avec l'environnement de l'enfance s'exprime également dans une nostalgie folkloriste manifestée à l'égard d'un monde rural, jugé en voie de disparition. Comme nous venons de l'envisager, très marqué par son ascension sociale, Ernest Lavissee s'est éloigné de cet univers et peut être prédisposé à nous donner à lire un rapport de fausse proximité au monde villageois. Il nous dépeint dès lors les aspects les plus pittoresques, folkloriques, exotiques et stéréotypés de la vie populaire. L'auteur entreprend, dans cette perspective, une

valorisation et une exaltation de la France laborieuse des petits métiers et d'une humanité économe, consciencieuse et sage.

L'étude de cette narration autobiographique est sociologiquement intéressante car elle souhaite contribuer à mieux comprendre la nature et les effets du déracinement que peut être amené à subir tout individu qui est conduit, du fait d'une longue acculturation scolaire, à perdre le sentiment d'appartenance à son groupe social d'origine. Tout au long de son enfance, puis de son adolescence, Ernest Lavisce s'est séparé progressivement de la vie quotidienne de son milieu d'origine. C'est parce que cette expérience est essentielle et qu'elle a déterminé toute la trajectoire future, la condition présente et le rapport à la culture légitime, que les années de scolarité constituent la thématique centrale de ces Souvenirs.

Étant totalement redevable vis-à-vis de l'école, ce récit repose largement sur la valorisation des bienfaits éducatifs, moraux et sociaux de l'institution scolaire. Il véhicule une croyance en la valeur de l'éducation comme instrument d'ascension sociale, comme "moyen de guerir les maux sociaux, de produire le bonheur et de rendre l'humanité plus sage, plus riche et plus pieuse"¹. Pour cela, il faut développer son aptitude à bien travailler. Tout peut se mériter, en effet, à condition de savoir temporairement se sacrifier. C'est une morale ascétique de l'effort, de la maîtrise de soi et du respect de la discipline que l'on peut découvrir. En respectant de tels principes, c'est bien la rédemption sociale qui sera en vue. C'est ainsi une vision optimiste, volontariste et individualiste de l'ordre social que répand Ernest Lavisce. Perspective qui aussi dépolitise et désocialise l'échec. Ainsi, ce message moral, produit d'une trajectoire individuelle dans une certaine conjoncture politique, se trouve parfaitement ajusté aux attentes et aux intentions du personnel dirigeant de la Troisième République.

S'il semble des plus important d'évaluer les différentes thématiques développées dans ce texte et les significations engagées dans l'acte d'écrire, il nous a paru, tout aussi essentiel, d'explicitier les effets symboliques produits par cette écriture. Ce récit d'apprentissage qui vise à témoigner de l'histoire d'un rapport particulier à la culture

¹ Bourdieu (P.), "Condition de classe et position de classe", *Archives européennes de sociologie*, 7, 1966, p. 207.

légitime et qui souhaite fournir la preuve d'un trajet intellectuel réussi, contribue à produire, chez l'auteur, la conviction de son devoir d'en témoigner et à accroître la valeur symbolique et la légitimité du narrateur dans l'ensemble du champ social. La reconnaissance universitaire d'Ernest Lavisse, ses diverses distinctions honorifiques, lui donnent, en effet, le droit ("noblesse oblige") d'exhiber officiellement et publiquement une certaine représentation de lui-même, renforçant du coup le poids de son image publique.

Notre démarche a consisté à expliciter les dispositions et les catégories de perception qui structurent ces pratiques d'écriture. Ainsi, nous avons pu mettre en évidence de quelle manière les multiples représentations qu'Ernest Lavisse construit de son enfance, de sa famille, de son itinéraire intellectuel ou social sont le produit de l'incorporation, par ce dernier, de l'extériorité, donc de toute l'histoire de sa position sociale et celle du champ universitaire français plus généralement.

CHAPITRE QUATRE :

JULES MAROUZEAU OU LE RÉCIT D'UNE ASCENSION EXEMPLAIRE.

SECTION I - PRÉAMBULE.

Après avoir abordé les souvenirs d'enfance et de jeunesse d'Ernest Lavisse, il convient d'appréhender ceux de Jules Marouzeau¹.

L'objectif du présent travail est de donner une interprétation générale de ce texte qui, pour une meilleure compréhension, se doit d'être replacé à la fois dans son environnement idéologique et dans la trajectoire sociale de son auteur. C'est au carrefour de ces deux dimensions que l'on peut comprendre le sens et la portée d'une telle production.

Jules Marouzeau est né le 20 mars 1878 à Fleurat (Creuse) et est décédé le 27 septembre 1964 dans la Vienne. Il publie ses souvenirs d'enfance en 1937.

Tentons de résumer le plus brièvement possible son parcours scolaire et professionnel². Pour cela, il paraît important d'envisager, au-

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, Paris, Éd. de Noël, 1937.

² Cf. Charle (C.) (éd.), "Marouzeau (Jules, Émile)" in *Les professeurs de la faculté des lettres de Paris. Dictionnaire biographique*, vol. 2 (1909-1939), Paris, Éd. du C.N.R.S.-I.N.R.P., 1986, pp. 144-146 ; Charle (C.), *La République des universitaires. 1870-1940*, Paris, Éd. du Seuil, 1994.

préalable, pour cette fin de XIX^{ème} siècle, la situation du champ scolaire¹

Tout au long du XIX^{ème} siècle, les collèges et lycées ont fait l'objet de nombreux débats ou projets de réforme. C'est la Troisième République qui va véritablement entreprendre une politique de transformation de fond de l'enseignement secondaire. Les réformes entreprises par le nouveau pouvoir visent, tout spécialement, à développer l'offre d'enseignement (réorganisation d'un certain nombre de collèges municipaux en lycées, fermeture des collèges les plus mal lotis, affectation des emplois dans les collèges plus importants ou mieux dotés, création de nouveaux établissements...), à accroître la qualité de l'encadrement des élèves (en 1870, on dénombre 37,4 lycéens pour chaque chaire littéraire, 27,3 en 1890 et 24,8 en 1910²), à enrichir l'importance numérique du corps professoral (de 1893 à 1896, par exemple, on a recruté annuellement plus de 110 agrégés³), à perfectionner la qualification professionnelle des enseignants (en 1876, on compte dans les lycées 36,4 % d'agrégés et 32,5 % d'enseignants dotés de la seule licence. En 1910, les agrégés représentent 52,9 % des effectifs et les licenciés 8,3 %⁴), à redéfinir le contenu des enseignements (réformes des programmes et des horaires).

¹ Nous consulterons tout spécialement : Caron (J.P.), "Les jeunes à l'école. Collégiens et lycéens en France et en Europe (fin XVIII^{ème}-fin XIX^{ème} siècle)" in Lévy (G.), Schmitt (J.C.) (dir.), *De l'Antiquité à l'époque moderne*, t.1 de *L'histoire des jeunes en Occident*, sous la direction de Lévy (G.), Paris, Éd. du Seuil, 1996, pp. 143-207 ; Chevallier (P.), Groperrin (B.), Maillet (J.), *L'enseignement français de la Révolution à nos jours*, Paris, Mouton, 1968-1971, 2 t. ; Compère (M.-M.), *Du collège au Lycée (1500-1850). Généalogie de l'enseignement secondaire français*, Paris, Gallimard-Juliard, 1985 ; Crubellier (M.), *L'Enfance et la jeunesse dans la société française. 1800-1950*, Paris, A. Colin, 1979 ; Durkheim (É.), *Éducation et sociologie* (1922), n. éd., Paris, P.U.F., 1985 ; *L'évolution pédagogique en France* (1938), n.éd., Paris, P.U.F., 1990 ; Isambert-Jamati (V.), *Crises de la société, crises de l'enseignement*, Paris, P.U.F., 1970 ; Mayeur (F.) (dir.), *De la Révolution à l'école républicaine*, t. 3 de *Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France*, sous la dir. de Parias (L.H.) Paris, Nouvelle librairie de France, 1981 ; Prost (A.), *L'enseignement en France. 1800-1967*, Paris, A. Colin, 1970 ; Vincent (G.), *L'École primaire en France*, Lyon, P.U.L., 1980 ; Vincent (G.) (dir.), *L'école prisonnière de la forme scolaire ?*, Lyon, P.U.L., 1993...

² Chiffres cités in Karady (V.), "Les professeurs de la République. Le marché scolaire, les réformes universitaires et les transformations de la fonction professorale à la fin du XIX^{ème} siècle", *Actes de la recherche en sciences sociales*, 47-48, Juin 1983, p. 97.

³ Chiffres in Prost (A.), *L'enseignement en France. 1800-1967*, op. cit., p. 353. Cf. annexe n°24, p.

⁴ Chiffres cités in Karady (V.), "Les professeurs de la République. Le marché scolaire, les réformes universitaires et les transformations de la fonction professorale à la fin du XIX^{ème} siècle", op. cit., p. 97

Tout au long du XIXème siècle, on assiste, en ce qui concerne l'enseignement secondaire, à "une lente croissance séculaire"¹ qui débouche, à partir de 1880, sur "une période de stagnation"². Le nombre de garçons scolarisés (lycées et collèges confondus) étant, en 1881, un peu plus de 70 000, en 1886 environ 75 000, en 1891 près de 60 000. Pour les années 1896 et 1901, les chiffres restant à proximité des 60 000³. En 1890, on évalue à 50 880 le nombre des lycéens d'état et à 32 873 celui des collégiens municipaux. Ces chiffres étant respectivement de 51 892 et de 32 510 pour l'année 1898⁴. En 1895, on dénombre environ 180 000 élèves dans le secondaire (public, privé confessionnel, privé laïque...confondus) pour une population de 38 millions d'habitants⁵.

Au vue de ces données, les pourcentages de garçons de 11 à 17 ans qui fréquentent, avant 1930, les établissements publics d'enseignement secondaire ne peuvent être que modestes. Entre 1850 et 1871, on en compte moins de 2 %. En 1850, ils représentent 1,35 % et en 1871 1,81 %. En 1860, date à laquelle, par exemple, Ernest Lavisse obtient son baccalauréat, on en dénombre 1,54 %. Pour la période allant de 1881 à 1920, on les évalue à moins de 3 %. En 1881, on estime à 2,35 % leur nombre, en 1900 à 2,59 %, en 1910 à 2,74 % et en 1920 à près de 2,59 %. A la date de 1890, (Jules Marouzeau intégrant un lycée parisien en 1889) ce taux est de l'ordre de 2,40 %⁶.

Si ces chiffres permettent de constater une progressive et permanente ouverture de l'institution scolaire vers les jeunes générations, l'accès à l'enseignement secondaire demeure, tout au long du XIXème siècle, une barrière d'autant plus difficile à franchir que les origines sociales de l'élève sont modestes. De plus, le cloisonnement des filières de formation rend quasiment impossible l'accès du lycée aux catégories

¹ Prost (A.), *L'enseignement en France. 1800-1967*, op. cit., p. 32.

² Ibid.

³ Ibid., p. 329.

⁴ Chiffres cités in Karady (V.), "Les professeurs de la République. Le marché scolaire, les réformes universitaires et les transformations de la fonction professorale à la fin du XIXème siècle", op. cit., p. 92.

⁵ Chiffres cités in Caron (J.P.), "Les jeunes à l'école. Collégiens et lycéens en France et en Europe (fin XVIIIème-fin XIXème siècle)", op. cit., p. 156.

⁶ Chiffres cités in Isambert-Jamati (V.), *Crises de la société, crises de l'enseignement*, op. cit., p. 377.

modestes. Selon Antoine Prost, "Les études secondaires sont réservées à la bourgeoisie, l'enseignement primaire supérieur ou les écoles professionnelles sont pour le peuple"¹. Dans ces conditions, "la stratification sociale se projette sur le système éducatif et l'inégalité des filières scolaires répond à celle des classes sociales"².

Le narrateur du texte qui nous occupe devient lauréat du concours général et bachelier, respectivement, en 1896 et 1899. Il est admissible à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm et devient, en 1899, boursier de licence à la faculté des lettres de Paris. C'est en 1902 qu'il obtient son diplôme en lettres classiques. Suite à l'obtention de celui-ci, l'auteur décide d'intégrer, pour les années 1900-1904, une institution de recherche : l'École Pratique des Hautes Etudes. Parallèlement, en 1904, il devient boursier d'agrégation et agrégé de lettres, en deuxième position. Il sera aussi diplômé de l'École Pratique en 1906 et docteur ès lettres en 1910.

Jules Marouzeau est tout d'abord professeur suppléant de lettres classiques, à Paris, aux lycées Voltaire, Buffon et Henri IV, de 1904 à 1906. En 1910, il intègre, comme enseignant, l'École Pratique des Hautes Etudes. De 1910 à 1912, il est chargé de différentes missions d'études en Italie, en Allemagne et en Angleterre. Il devient même, en 1919, directeur d'études à l'École Pratique. C'est en 1927, qu'il se voit chargé à la Sorbonne d'une maîtrise de conférences en langue et littérature latines. Un an plus tard, il est nommé professeur sans chaire : poste qui débouchera, en 1934, sur la fonction de professeur de philologie latine. Outre ces enseignements, il est chargé, d'un cours au Linguistic Institute of America, à New York, à partir de 1931. Il assure également de nombreuses conférences dans des universités étrangères avant d'être admis à la retraite en 1948 en qualité de professeur honoraire. L'expérience acquise et la réputation qui s'ensuivent font de lui un chercheur et un producteur important dans le champ des études latines.

Au moment où Jules Marouzeau rend public son texte autobiographique, il est quelqu'un de reconnu et de légitimé par les champs universitaire, intellectuel et social plus généralement. Comme nous venons de l'envisager, il détient une position dominante dans les

¹ Prost (A.), *L'enseignement en France. 1800-1967*, op. cit., p. 327.

² Ibid., p. 326.

études latines et est particulièrement bien inséré dans les réseaux, les structures et les centres de production, d'échanges, et de consécration intellectuels. Il est, en effet, le codirecteur de la *Revue de philologie* (fondée en 1912) et le directeur, à partir de 1922, de la *Revue des Études Latines*. De même, il est le fondateur, en 1922, de la *Société de Bibliographie Classique* et de la *Société des Etudes Latines*. Par ailleurs, il devient Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, en 1945, et Lauréat de l'Institut en 1911, 1923 et 1930. Il a été amené aussi à publier de nombreux ouvrages auprès d'un public très diversifié. Sa bibliographie allant de titres destinés à un public d'avertis, à des ouvrages scolaires ou de vulgarisation¹.

Outre ces titres de reconnaissance proprement intellectuels et universitaires, il acquiert aussi d'autres marques de légitimité sociale. Il devient, en effet, Officier de la Légion d'Honneur.

Vivant son accès au professorat comme une réelle promotion sociale, Jules Marouzeau, fils de petit aubergiste, aux origines modestes, envisage cette autobiographie comme un gage et un signe de gratitude à l'égard de tous ceux qui ont rendu possible cette échappée. Dans ces conditions, le récit qui se réfère à un cheminement perçu comme exceptionnel, prétend, même partiellement, le décrire, l'exprimer ou le représenter. La narration accorde, dans cette perspective, une importance particulière à la thématique à dominante essentiellement méritocratique axée sur les valeurs et les aptitudes à l'effort et au travail.

A la lumière de cette observation, nous avons pour objectif, dans cette étude, de restituer les principes explicatifs qui conditionnent les représentations sociales que Jules Marouzeau nous donne à lire dans son récit. La vérité de cette pratique d'écriture se trouve, selon nous, dans l'analyse de l'homologie qui s'observe entre les fondements d'une trajectoire et d'une position sociales données et les structures mentales dont on peut saisir l'expression dans le texte. Ce parti-pris permet ainsi d'affirmer que c'est en saisissant le rapport qu'entretient l'auteur à l'histoire de ses origines et à sa propre histoire personnelle que l'on peut rendre compte des catégories de perception qui déterminent

¹ Cf. Charle (C.) (éd.), "Marouzeau (Jules, Émile)" in *Les professeurs de la faculté des lettres de Paris. Dictionnaire biographique*, op. cit.

l'agencement de son discours autobiographique (système de classement, critères de découpage, modes de représentation...) et la manière dont cet universitaire s'est approprié cette pratique d'écriture. La raison d'écrire tiendrait, dans ces conditions, à la disposition, socialement produite, à la remémoration des origines et au retour réflexif sur le passé.

Dans ces conditions, nous souhaitons mettre en évidence de quelle manière l'auteur rend compte, à travers l'accès de celui-ci au monde de la culture légitime, d'un lent et irréversible mouvement de séparation d'avec son milieu d'origine. Ce mouvement pouvant être producteur de ce que Pierre Bourdieu conceptualise, sous les termes d'"habitus clivés, déchirés", qui traduisent "sous la forme de tensions et de contradictions la trace des conditions de formation contradictoire dont ils sont le produit"¹. Cela permettrait de dénouer certaines contradictions et de "frayer par un travail sur soi à la fois sociologique et auto-analytique le chemin difficile par où s'accomplit le retour du refoulé"².

Dès lors, ce récit doit être envisagé comme un terrain particulièrement significatif où se combinent parfaitement compétences, dispositions, expressions de la culture légitime et gains symboliques.

De même, cette prétention à l'universel consistant à témoigner de soi et à devenir une figure réellement publique, disposition qui est au principe même de bien des écrits autobiographiques, a été rendu possible, car Jules Marouzeau, en raison de sa position privilégiée dans les champs universitaire et intellectuel ainsi que de l'intériorisation de l'importance inhérente à celles-ci, a eu accès aux conditions grâce auxquelles la disposition littéraire peut se constituer.

SECTION II - ORIGINES SOCIALES, MÉMOIRE FAMILIALE ET CONSCIENCE DE SOI.

Jules Marouzeau provient d'un milieu relativement peu nanti

¹ Bourdieu (P.), *Méditations pascaliennes*, Paris, éd. du Seuil, 1997, p. 79.

² Passeron (J.C.), "Présentation" in Hoggart (R.), *La culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre* (1970), n. éd., Paris, Éd. de Minuit, 1981, p. 25.

en capital économique. Il est le fils d'un modeste marchand de vin en gros qui est en même temps aubergiste et commerçant. Les parents possèdent en plus quelques terres et bêtes. Les moyens financiers dont justifie la famille sont d'autant plus restreints que celle-ci est nombreuse. Elle compte, en effet, sept enfants.

La fratrie peut être rattachée, au vue de la structure sociale de l'époque¹, à un milieu de classe moyenne² sans véritable capital et héritage financiers. Si les ressources familiales (d'un point de vue strictement économique) sont plutôt limitées, ces mêmes ressources sont, par contre, en matière d'ambition sociale, bien plus affirmées. Nous souhaitons mettre en évidence, en effet, de quelle manière la structure du capital familial et ses dispositions en matière culturelle et morale se trouvent retraduits dans un système de préférences qui a porté les parents à privilégier, pour leurs enfants, l'institution scolaire comme vecteur de promotion sociale³. Nous montrerons comment ce système de préférences les a encouragés à orienter leurs descendants, via les choix scolaires, vers certaines positions sociales. Dans ces conditions, il convient d'analyser le poids relatif, dans la position sociale de la famille, du capital économique et du capital culturel. Ces derniers étant une clé indispensable pour comprendre la trajectoire de l'auteur et du même coup l'image qu'il peut en construire. Les représentations qu'il met en avant dans son texte ne peuvent donc être compréhensibles que si l'on admet les conditions sociales de sa production en tant que producteur intellectuel.

A la lumière de ces observations, nous supposons que les caractéristiques littéraires et structurelles du récit autobiographique de Jules Marouzeau trouvent leurs principes explicatifs dans le rapport que ce dernier entretient à son histoire personnelle et à celle de sa famille d'origine. Le texte que nous allons envisager doit être perçu comme la

¹ Cf. Armengaud (A.), *La population française au XIXème siècle*, Paris, P.U.F., 1976 ; Charle (C.), *Histoire sociale de la France au XIXème siècle*, Paris, Éd. du Seuil, 1991 ; Dupâquier (J.) (dir.), *Histoire de la population française*, t. 3, 1789-1914, Paris, P.U.F., 1988 ; Lequin (Y.) (dir.), *Histoire des Français (XIXème et XXème siècles)*, t. 2, *La société*, Paris, A. Colin, 1983...

² Cf. tout spécialement Charle (C.), "Essor des classes moyennes" in Charle (C.), *Histoire sociale de la France au XIXème siècle*, op. cit., pp. 180-227.

³ Nous ferons tout particulièrement référence aux travaux suivants : Bourdieu (P.), Passeron (J.C.), *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement* (1970), n. éd., Paris, Éd. de Minuit, 1987 ; Bourdieu (P.), *La distinction. Critique sociale du jugement* (1979), n. éd., Paris, Éd. de Minuit, 1985...

mise en scène d'une trajectoire sociale qui rend compte, notamment, de l'ensemble des "handicaps" et "atouts" de départ que l'auteur a pu présenter.

Comme pour l'étude précédente, l'essentiel, pour nous, n'est pas de savoir ce qui s'est réellement passé (les faits présentés sont la plupart du temps invérifiables) mais de saisir, au travers du mouvement par lequel l'autobiographe se représente lui-même et se met littérairement en scène dans le déroulement de son récit rétrospectif, le rapport qu'il entretient à son passé et à sa propre image. Ainsi, on se doit de répondre, dans cette étude, à une question essentielle : Qui présente-t-on et de quoi fait-on le portrait ?

I/GÉNÉALOGIE ET RÉCIT DES ORIGINES.

Les descriptions relatives à la famille représentent le pivot essentiel de la structure littéraire du récit de Jules Marouzeau. La galerie de portraits ou d'ancêtres que dessine l'auteur est une façon pour celui-ci de visualiser la lignée et le chemin qu'il a parcourus. L'évocation enchantée des aïeux, personnages en représentation, campés dans des scènes fortement impressionnistes, permet d'actualiser une mémoire des origines dont la nécessité ne peut que s'imposer au cours d'une trajectoire sociale faite d'incessantes ruptures et renoncements.

C'est bien parce que la remémoration de l'histoire familiale facilite l'évocation de l'histoire individuelle de l'auteur, lui permet une mise en valeur de son ascension sociale et rend possible le témoignage de sa gratitude à l'égard de tous ceux par qui elle a été rendue possible, qu'il paraît prépondérant d'envisager précisément la fonction narrative et symbolique de la mobilisation de la catégorie du familial qui fonctionne comme un schème classificatoire et un principe de construction du monde social.

La méthode de présentation employée par l'auteur se trouve assez proche des procédés "naturalistes" : étude de l'"hérédité" et du milieu historique ou social qui a vu naître la famille. Au fil des pages, on feuillette et commente un album de figures fortement nostalgique.

Ainsi, tout porte le narrateur à identifier et à intégrer l'histoire de sa personne et de son trajet social à l'histoire collective de sa famille : traduction symbolique de ce qu'il doit à celle-ci. Dans ces conditions, on peut concevoir le discours sur les morts, au fondement même de ce récit, comme le moyen de fonder le vivant dans ce qu'il est par delà les ruptures et les renoncements.

A) Une galerie de portraits ou la mémoire des origines.

Comme l'étude du récit d'enfance d'Ernest Lavisce a pu déjà le mettre en évidence, le rapport qu'un individu entretient avec son histoire personnelle passe quasi obligatoirement par son inscription dans une généalogie familiale. Celle-ci, en légitimant un enracinement, consacre une identité, garantit une origine et confère un statut.

Dans cette perspective, on peut envisager les évocations relatives au "clan" familial comme un moyen significatif, pour nous, d'appréhender la manière par laquelle l'auteur se perçoit lui-même et construit son image. Ce travail sur la mémoire qui consiste surtout à entretenir des sentiments d'allégeance et de respect à l'égard de ses origines doit être aussi compris comme un véritable acte public de réaffirmation de son appartenance. Ré-affirmation d'autant plus nécessaire que l'éloignement engagé avec la famille, dès l'enfance, a fait son oeuvre.

1 - Les parents ou l'histoire d'une position sociale précaire.

Les descriptions portant sur la famille commencent, comme chez Ernest Lavisce, par la figure emblématique du père, personnage moral et exemplaire. Il représente une force de caractère, un exemple de courage et un modèle de dévouement. Il est aussi le témoin d'une fidélité renouvelée à un clan, à un nom, à un terroir. Il est aussi celui à qui l'on doit tout et à qui l'on fait sans cesse acte de reconnaissance. C'est à

l'ombre de ce personnage tutélaire que le narrateur peut mesurer le chemin parcouru et la valeur de son cheminement.

Le père, Silvain Maurice Marouzeau, après s'être expatrié, au même titre que bon nombre de ses corrégionnaires, quelques années à Paris comme apprenti maçon, est revenu, à Fleurat, pour s'installer en qualité de marchand de vin en gros et d'aubergiste. Ainsi, après l'accumulation d'un petit capital, le père décide de l'investir en se "retirant" sur sa terre d'origine.

Dans le mode de "fonctionnement" familial, l'immigration vers Paris est une pratique répandue. Elle est à la fois le substitut temporaire à la terre qui n'arrive pas toujours à nourrir son homme et le moyen socio-économique d'éviter la déchéance définitive du salariat ou du travail d'usine non qualifié. Depuis le début du XIX^{ème} siècle, les agglomérations urbaines attirent, en effet, vers elles, une population de plus en plus importante du fait des multiples possibilités d'emplois que les villes proposent. Ce sont les travaux du bâtiment qui sont les plus offerts du fait de l'accroissement des populations urbaines, et, ce sont des emplois qui s'accompagnent de salaires très souvent en augmentation. On estime que vers 1814 13 000, ouvriers-paysans de la Creuse se dirigeaient temporairement vers Paris ou Lyon. Chiffres qui vont atteindre 22 000 en 1825 et 34 000 vers 1846¹.

Le père représente un homme dont le drame est de n'avoir pas pu échapper à son destin (comme le réalisera son fils) et d'avoir été soumis à la nécessité. Malgré cela, il reste attaché fièrement à cette expérience parisienne qui lui a permis d'acquérir un véritable savoir-faire :

"J'ai connu mon père, dès mon enfance, avec l'attitude d'un déchu. Déchu non de son passé, mais d'un avenir irréalisé. Il avait, à vingt ans, comme on faisait alors, quitté le pays pour aller à Paris 'servir les maçons'. Garçon maçon, puis tailleur de pierres, il avait vécu avec 'les pays' en garni, à quatre par chambre, rue des Nonnains-d'Hyères, fait la journée de dix heures, déjeuné sur le

¹ Chiffres cités in Agulhon (M.), Désert (G.), Specklin (R.), *Apogée et crise de la civilisation paysanne de 1789 à 1914* (1976), t. 3 de *Histoire de la France rurale* dirigée par Duby (G.) et Wallon (A.), n. éd., Paris, éd. du Seuil, 1992, p. 62.

chantier à midi d'un morceau de pain et de deux sous de confiture en buvant au tuyau d'eau à mortier, mangé le soir 'la soupe et le boeuf' à une gargote derrière l'Hôtel de ville. Mais il était apprécié des maîtres compagnons ; on lui confiait les travaux difficiles : corniches, raccords, moulures ; il avait travaillé à une réfection de la Tour Saint-Jacques ; Il allait le soir, 'après souper', suivre des cours de dessin aux Arts Décoratifs, rue de l'Ecole-de-Médecine. Et ces noms si souvent entendus : Arts Décoratifs, Tour Saint-Jacques-la-Boucherie, et les mots de métier : 'entablement', 'voussure', 'ravalement', 'archivolte', prenaient dans ses récits une emphase d'épopée"¹.

Simple et honnête, le père mettra sa dignité, dans son activité commerciale, à ne pas déroger à sa position, à tenir correctement son rang, sans déranger personne, à ne pas devenir un "déclassé" et à sauvegarder sa réputation et son honneur. La peur de "manger le fonds", de se ruiner, constituant la limite négative d'une existence bornée par le labeur et la peine.

Comme pour de nombreux récits, la figure paternelle tend à représenter, pour l'enfant, l'ouverture au monde et la découverte de l'univers urbain. Il est ainsi auréolé d'une grâce particulière faite à la fois d'autorité et d'expérience. Le père est aussi présenté comme un homme fort et doux. C'est, en outre, celui qui instruit et fonde le devoir de mémoire. Il est décrit, comme chez Ernest Lavisse, dans ses qualités d'initiateur ou d'éveilleur. Grâce à ses récits et aux diverses anecdotes qu'il sait raconter, anecdotes qui expriment d'ailleurs ses dispositions bienveillantes à l'égard de la culture ou l'affirmation de son savoir-faire, Jules Marouzeau entreprend, par l'intermédiaire des évocations de son père, une véritable éducation à la politique et à l'histoire. En l'écoutant, l'enfant peut s'enorgueillir d'un tel héritage et de la distinction d'un père qui fut républicain et patriote :

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., pp. 16-17.

"A travers des anecdotes, inlassablement racontées, apparaissaient par bribes des choses du Second Empire : je voyais défiler 'Badinguet' en calèche dans les Champs-Élysées...J'entendais Émile de Girardin défier les conservateurs : 'Vous empêcherez l'eau de jaillir : vous ne l'empêcherez pas de raviner !'. Des noms revenaient sans cesse : les quatre Arago ; Raspail, l'homme du grand exil et de l'alcool camphré ; Mme Lafarge et son fameux procès ('De l'arsenic, monsieur le Président, j'en trouverai dans votre fauteuil assez pour vous empoisonner !' ; Eugène Sue, Victor Hugo, Rochefort et sa Lanterne ; et ces êtres mystérieux qui s'appelaient 'les hommes du Seize-Mai' ; et Gambetta, dont le portrait, collé au balancier de la pendule, allait et venait à travers le coffre sonore, dans l'attitude du mot historique : 'se soumettre ou se démettre'. D'autres choses encore, dont le sens ne m'apparaissait pas : 'les menées de la réaction, les intrigues des opportunistes, la capitulation des ralliés, les espoirs des légitimistes. Ce passé grandiose et mystérieux auréolait de prestige mon brave père, et je comprenais son mépris pour les 'ligorgnaux' du village, qu'il accablait volontiers d'un : 'Ah ! on voit bien que vous n'avez pas été à Paris !'"¹ .

Dans cette présentation générale, Jules Marouzeau est amené, de même, à évoquer largement sa "pauvre mère"², Honorine Paquignon, une "pauvre sainte femme"³ . Elle nous est décrite comme une mère "pieuse"⁴ , "dévote"⁵ , accessible à la pitié, née pour la charité, le travail et l'abnégation. La mère se sacrifie, en effet, à la tâche, trop occupée et attentive qu'elle est à la subsistance de la famille et à sa survie économique. C'est un élément modérateur qui incarne la vie

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., pp. 17-18.

² Ibid., p. 99.

³ Ibid., p. 36.

⁴ Ibid., p. 89.

⁵ Ibid., p. 35.

privée et la chaleur du foyer familial. Elle finit sa vie presque aveugle, quasi seule survivante parmi de nombreux morts, attendant le retour de ses enfants pour les vacances. Elle qui

“...qui avait accompli dans la maison quatre-vingts années de travail sans profit, de souffrance sans plainte, de renoncement sans amertume, qui trouvait normal que tout fût peine pour elle, et qui à son Bon Dieu ne demanda jamais rien que pour les autres”¹ .

Le couple illustre implicitement, pour le narrateur, la solide vertu du peuple, protégé des tentations et de la déchéance, par une vie tendue par le labeur continu. On voit des parents travailler sans cesse et se battre socialement et économiquement pour obtenir un niveau de vie couvrant à peine les besoins élémentaires et pour ne pas déchoir.

L'évocation des figures paternelle et maternelle permet à Jules Marouzeau de mettre en scène la solidarité familiale qui, en instituant durablement en chacun des membres de la fratrie des sentiments particuliers, permet d'assurer l'intégration et la persistance de cette unité. L'auteur dépeint, dans cette optique, sa famille comme une cellule unie, intégrée et stable. L'“esprit de famille” qui y règne sera générateur d'obéissance, de dévouement ou de générosité que le narrateur tend à dépeindre dans ces innombrables et infimes actes ordinaires et continus de l'existence quotidienne : échanges de paroles, de services, d'aides ou de visites.

2 - Une histoire familiale douloureuse.

Aussi loin que remonte l'auteur dans le passé familial, celui-ci découvre la grande pauvreté de ses aïeux. Ainsi, comme nous l'avons vu, l'histoire de la famille s'incarne avant tout dans l'histoire de

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., p. 219.

l'immigration pour Paris. Elle est pour eux, en effet, une pratique de longue date. C'est la faiblesse de leurs revenus, le manque d'activités économiques complémentaires et la recherche d'emplois mieux rémunérés qui est à l'origine des migrations qui transforment une partie de la famille de Jules Marouzeau en un monde semi-nomade.

Dans ce contexte, le récit rend compte des efforts accumulés par plusieurs générations pour tenter de survivre. Les aïeux sont perçus dès lors comme des hommes de courage, de vertu, honnêtes, durs à la tâche, économes et persévérants :

"Et ainsi, durant des siècles toujours pareils, chaque génération héritant de la précédente sa misère sans issue, les Mas Rouzaud du Mas Rouzaud avaient traîné leur peine des champs à la ville et de la ville aux champs, jusqu'à mon pauvre vieux papa, que j'ai connu portant avec une triste dignité cet impitoyable héritage"¹ .

L'auteur ne peut manquer, dans ces conditions, de se présenter comme quelqu'un qui a eu la chance d'échapper à cette triste fatalité. C'est à la lumière de cette généalogie de souffrance et de gêne que l'auteur se pointe et s'observe. La pauvreté des origines telle qu'elle est décrite devient source d'ennoblissement pour le narrateur. Elle est la garantie de son mérite à venir et la caution morale de son futur.

Le rapport autobiographique aux origines passe aussi par l'évocation des personnages "phares" ou notables de la généalogie familiale. Les ancêtres sont vus dans l'enchaînement de leur destin qui souligne leur mérite et celui de l'auteur. Il en est ainsi, par exemple, de la grand-mère maternelle, "la Miette" :

"Elle était d'un village et d'une lignée plus misérable encore que les nôtres. Je n'ai jamais su par quelle

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., p. 22.

rencontre il lui était arrivé d'épouser un instituteur."¹

C'est une femme de vertu qui affirme fièrement ses origines, portant bien et haut l'honneur et la mémoire familiale. Ce personnage est dépeint, dans la constellation familiale, comme une référence morale essentielle. Elle incarne une définition de l'éthique et de la sagesse qui est particulièrement marquée par un "ascétisme"² rigoriste fait d'attachement à la tradition, de valorisation des valeurs du travail³, d'affirmation d'une austérité quotidienne, du refus des plaisirs faciles, de la mise en avant du sacrifice et de l'abnégation, de l'opposition à toutes les formes d'expression de la singularité individuelle, du sens de l'économie et de l'épargne... Cette "Morale"⁴ pratique fortement présente dans le milieu familial du narrateur nous informe aussi, comme nous le verrons ultérieurement, du rapport que celui-ci entretient à sa position sociale et à son avenir :

"Elle était la plus paysanne de nous tous ; le seul signe auquel se reconnaissait son passé notable, c'est que le dimanche après vêpres, sur le pas de la porte, elle lisait Télémaque. C'est elle qui gardait le mieux la langue des générations. Elle employait encore le passé défini : 'quand je fus l'hiver à Paris...'"⁵

"Ma grand-mère représentait dans sa rigueur cette morale qui est la marque de la bourgeoisie de village, la morale du "ne pas" : ne pas jouer, ne pas courir, ne pas chanter, ne pas siffler surtout ('Tu n'es pas dans une écurie !'), ne rire qu'en dedans et sans éclat, ne rien faire qui soit

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., p. 23.

² Sur le concept d'"ascétisme" cf. Bourdieu (P.), *La distinction. Critique sociale du jugement*, op. cit. ; *La noblesse d'état. Grandes écoles et esprit de corps*, Paris, éd. de Minuit, 1989.

³ Sur l'histoire de la légitimation du travail comme pratique sociale cf. Cotta (A.), *L'homme au travail*, Paris, Fayard, 1987 ; Méda (D.), *Le travail. Une valeurs en voie de disparition*, Paris, Aubier, 1995...

⁴ Sur le concept de "morale", nous ferons référence à Bourdieu (P.), *La distinction. Critique sociale du jugement*, op. cit.

⁵ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., p. 26.

libre, vif ou spontané. Elle avait une formule à elle pour marquer sa réprobation ! 'Ni te...!' suivi du verbe qui exprimait la chose à ne pas faire, et les défenses sonnaient à mes oreilles, à moi pourtant si bien élevé : 'Ni te crie ! Ni te saute ! Ni te cogne !' Et si, me prenant mal à l'ouvrage, je perdais un peu de temps : 'Ah ni te 'totine', va !' Je lui dois, à la pauvre chère femme, la plus belle formule de cette morale du renoncement qui consiste essentiellement à se gâter les plaisirs et à chercher en chaque chose ce qu'elle peut contenir de désagréable : 'Tu sais, me disait-elle un jour qu'il y avait à table une gâterie exceptionnelle, ça, c'est bon : il faut manger beaucoup de pain avec !'¹ .

La figure du grand-père nous paraît particulièrement intéressante bien qu'elle fasse paradoxalement l'objet de peu d'évocations. La valorisation a contrario du personnage central de la grand-mère pouvant s'expliquer par les changements, plus symboliques qu'économiques, induits dans la famille maternelle, par le mariage de celle-ci avec un homme d'une autre condition, engageant partiellement et modestement la fratrie dans un mouvement de "promotion" sociale. En cela, cet instituteur incarne, aux yeux de l'auteur, un exemple familial de réussite sociale qu'il convient de poursuivre :

"En ce temps, un instituteur n'était pas nécessairement un intellectuel, et dans les récits dont je recueillais les bribes, mon grand-père apparaissait comme une espèce de paysan supérieur qui, avec le curé, administrait la commune, faisait les mariages, et veillait à ce qu'on suivît la messe. Mais mon grand-père avait eu de l'ambition pour ses enfants : une fille était devenue institutrice, un fils était allé au séminaire. Quant à ma mère, elle payait la rançon de ces splendeurs en gardant la maison où elle tenait lieu

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., pp. 27-28.

de servante, avec la vocation du labeur et du renoncement"¹ .

Cette famille présente à l'enfant de nombreux modèles de réussite sociale qui contribuent de manière essentielle à lui faire intérioriser certains modèles de comportements, certaines valeurs, un certain sens de l'honneur et de la réputation familiale, et, plus précisément, certaines dispositions culturelles. A ce titre, le grand-père, la tante et l'oncle maternels devenus respectivement instituteur, institutrice et "pharmacien", enrichi, à Paris, dans la vente du "vin bravais", demeurent dans la mémoire familiale, les trois exemples, majeurs et marquants, de ceux qui ont gagné sur la destinée. La présence, au sein de ce milieu, d'enseignants ou de personnes qui ont entrepris des études permet de penser que l'école constitue une institution reconnue comme nécessaire et légitime. Cette propension à la "bonne volonté culturelle"² contribue à faire ressortir l'instruction non comme une culture imposée et gratuite mais comme un véritable instrument de promotion sociale :

(à propos du grand-père maternel) "On parlait beaucoup dans mon enfance de cette illustration de la famille, dont la trace demeurait au cimetière, sous les espèces de palmes académiques incrustées dans une pierre tombale ; et j'ai souvent fait jouer avec une admiration religieuse une griffe à charnière trouvée au fond d'un tiroir du grenier, qui imprimait en relief sur le papier : F. Pasquignon, Instituteur à Fleurat"³ .

"Sorti du séminaire avec un diplôme de pharmacien de seconde classe, mon oncle était parti pour Paris, avait épousé la fille d'un charcutier de la rue Montmartre, et avait fait fortune dans le 'vin bravais'. Il envoyait au pays pour nous les vêtements usagés de son fils, et ces

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., pp. 23-24.

² Bourdieu (P.), "Condition de classe et position de classe", *Archives européennes de sociologie*, 7, 1966, p. 207.

³ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., p. 23.

élégances, paletots ou pantalons, quand elles avaient passé par mes frères, descendaient jusqu'à moi, encore convenables, mais ridiculement citadines : je me souviens d'une veste coupée à la taille, selon la mode anglaise d'Éton, et d'un gilet large ouvert qui étalait lamentablement son échancrure sur mes pauvres chemises de toile et mes cravates de ganse. Après moi, ces splendeurs déchues s'avilissaient encore d'un degré, et allaient finir sur le dos de Cadet, un camarade pauvre du village"¹ .

B) Mémoire familiale et morale.

A ce stade de la réflexion, il convient de réfléchir sur les enjeux et les significations de cette narration généalogique et, plus généralement, du culte des origines qu'elle suppose. Ce discours doit être entendu comme le moyen de mobiliser la mémoire pour construire un mythe familial qui renforce l'auteur dans son image de continuateur d'une lignée. Pour cela, certains parents ou collatéraux seront privilégiés. Ainsi, cette "sélection démonstrative" commandée par l'image familiale que l'auteur a voulu dépeindre valorisera, tout particulièrement, certaines relations et certains sentiments d'admiration, d'amitié ou de proximité pour telle ou telle branche et plus particulièrement pour celle d'origine maternelle.

L'évocation du passé permet, également, à Jules Marouzeau, de montrer avec quelles "ressources" il a dû compter pour devenir ce qu'il est advenu. Cette déclaration publique de reconnaissance pour le groupe familial porte la marque essentielle des préoccupations de son auteur quant à la représentation qu'il entend donner et se donner de lui-même. Aussi, convient-il d'appréhender cette thématique, même dans ses admirations conventionnelles, sous ses différents aspects.

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., pp. 24-25.

1 - Le devoir de mémoire.

Pour Jules Marouzeau, l'évocation de quelques grandes figures familiales relève d'une nécessité impérieuse. Il semble vouloir nous dire à quel point il est important, pour chacun d'entre-nous, de se ressourcer et de témoigner de ses origines. Il moralise, en quelque sorte, l'obligation intime qui nous est faite de retrouver nos racines. Pourquoi justifie-t-il d'un tel intérêt pour ses aïeux ? Comment expliquer le privilège accordé à certains d'entre eux au détriment de bien d'autres ? Autant de questions qu'il convient de résoudre.

L'attachement lyrique manifesté par l'auteur pour de telles remémorations doit être envisagé dans le cadre de l'économie interne du récit. On suppose ici que celles-ci intéressent davantage l'auteur par leur portée symbolique que par leur intérêt proprement informatif, même si, pénétré de ses responsabilités envers les générations passées et futures, il s'assigne pour tâche de présenter tous ceux qu'il a connus et de témoigner de leur condition.

L'arsenal d'évocations mobilisé dans le texte de Jules Marouzeau fonctionne comme autant de preuves ou d'arguments, traduisant un souci de vérité et d'authenticité dont les effets de croyance sont primordiaux. En décrivant pieusement les personnages phares de la généalogie familiale, l'auteur tend à nous faire adhérer à une vision linéaire et finaliste de son devenir. Son histoire personnelle commence, en effet, dans une certaine mesure, avec la grand-mère maternelle, l'Ancêtre par excellence, Incarnation de la mère nourricière chargée de veiller sur la fratrie. Ainsi, l'existence du narrateur est orientée vers une fin, dont le récit de sa réussite représente, en quelque sorte, l'ultime aboutissement. Dans cette perspective, le cheminement personnel est perçu comme un itinéraire dont le point de départ se trouve chez les ancêtres et comme une marche du passé vers son propre accomplissement.

Le récit constitue essentiellement une rhétorique de légitimation. Il s'agit, pour l'auteur, au travers de ces remémorations, d'apporter un ensemble de faits pour le valider ou le légitimer. En

fournissant une version "conforme" et "correcte" de ses origines, le discours autobiographique permet de placer sous le signe de la nécessité ou de la destinée sa réussite future, montrant ce qu'il leur doit et ce sur quoi il a bâti ce qu'il est. Dans cette optique, la narration a pour objectif essentiel de mettre en valeur l'héritier en qui triomphent tous les mérites accumulés par l'héroïsme laborieux, moral et intellectuel de l'histoire familiale. L'héritier héritant, en quelque sorte, d'un patrimoine identitaire fait de souvenirs, d'exemples moraux et d'actes vertueux... Le respect et la piété filiale à l'égard de ses aïeux deviennent alors reconnaissance de dette, sentiment durable et sans cesse renouvelé de gratitude et d'obligation.

L'évocation de la généalogie familiale se construit autour de deux dynamiques. Le mérite, le prestige et la vertu des ancêtres se communiquent, par les liens du sang, aux descendants, mais aussi la "sacralité" du dernier rejeton rejaillit rétrospectivement sur toute son ascendance.

Cette manière d'envisager l'histoire personnelle permet d'appréhender plus clairement, comme nous le ferons ultérieurement, l'affirmation et la revendication, constamment présentes dans ce récit, du terroir et du local. C'est à travers une géographie des lieux de l'enfance (maison, environnement naturel...) que se fait, en effet, l'exploration du passé et de la généalogie familiale. Comme Maurice Halbwachs l'a mis en évidence dans de nombreux travaux¹, les "images spatiales"² jouent un rôle important dans la mémoire individuelle et collective : "le lieu a reçu l'empreinte du groupe, et réciproquement"³.

"Refait la maison qui fut mon petit monde ; remplacée par un 'butagaz' la grande cheminée, féerie des soirs d'hiver ; arrangée en salle à manger la boutique où je vendais les épices ; disparus l'armoire aux fouilles et le grenier aux livres ; abattu le pommier du jardin où nichaient les pinsons ; arrachée la charmille de noisetiers d'où j'épiais

¹ Halbwachs (M.), *Les cadres sociaux de la mémoire* (1925), n. éd., Paris, P.U.F., 1952 ; *La mémoire collective* (1950), n. éd., Paris, P.U.F., 1968.

² Halbwachs (M.), *La mémoire collective*, op. cit., p. 136.

³ Ibid., p. 133.

les filles de l'épicière ; découpé en prés menus le communal des cochons ; vendu le champ où j'allais avec la cousine garder les vaches ; passé à d'autres ce qui me paraissait être à moi seul : la nature, les arbres, les jeux, les bêtes et les choses..."¹ .

2 - Mémoire et conscience de soi.

La réflexion que nous engageons ici vise à saisir de quelle manière le retour aux parents et aïeux peut constituer une démarche "salvatrice" pour les "rescapés", que Richard Hoggart qualifie, par ailleurs, de "déracinés" ou de "déclassés par le haut"² . Cet auteur, enfant d'ouvrier, devenu professeur d'université, ramène, dans deux textes³, la disposition qui l'a conduit à mener une recherche sur son milieu d'origine, aux caractéristiques particulières de sa trajectoire sociale qui, en lui donnant les moyens d'une quasi socio-analyse, lui ont permis de penser son passé.

Les traumatismes liés à une mémoire confisquée ou refoulée et à une conscience déchirée, suite à un parcours social fait d'incessantes ruptures et d'éloignements d'avec le milieu d'origine⁴, peuvent engendrer, dans certaines conditions culturelles et institutionnelles⁵, un travail sur la mémoire dont le besoin naît de ces fractures. Parce que l'écrit produit un effet de distanciation⁶ et une posture réflexive, l'individu peut dès lors prendre conscience de ces

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., pp. 180-181.

² Hoggart (R.), *La culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, op. cit., pp. 347-348.

³ Hoggart (R.), *La culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, op. cit. ; *33 Newport street. Autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*, Paris, éd. Gallimard-Le Seul, 1991.

⁴ Cf. Lahire (B.), "Clivage du moi et conflit psychique : le cas des traversées de l'espace social" in Lahire (B.), *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, 1998, pp. 46-52.

⁵ On ne peut négliger, par exemple, l'incitation des associations professionnelles (cercles, amicales, syndicats) et parfois même des pouvoirs publics dans la production et l'édition d'autobiographies par les agriculteurs, les mineurs, les agents de la poste ou de la S.N.C.F., les instituteurs et professeurs du secondaire.

⁶ Cf. Bourdieu (P.), *Le sens pratique*, Paris, éd. de Minuit, 1980 ; Goody (J.), *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, Paris, éd. de Minuit, 1979...

déchirements.

Le portrait que Jules Marouzeau dessine de ses parents n'est pas suscité par la seule admiration ou la pure piété filiale mais doit se concevoir aussi, dans la lignée de ce qui vient d'être noté, comme un moyen symbolique et métaphorique d'explicitier et de penser la relation particulière qui se joue entre le père (incarnation de la famille) et le "je" de l'auteur. Dire ce que fut le père pour lui, c'est parler au moins autant de lui que de son aîné.

Apte à faire acte d'écriture et à s'interroger, le narrateur fait partie, en effet, de ces "immigrés" de la culture légitime pour qui l'observation des origines et le retour vers le père représente une "quête de soi" essentielle. Le besoin que manifeste l'auteur de se retourner sur son passé constitue, selon nous, le moyen symbolique de se retrouver, en acquérant, au-delà des déchirements et des ruptures sociales, un semblant d'unité ou de continuité aux origines. Cette écriture autobiographique paraît être l'issue, en effet, d'un déracinement hors du milieu social, rural et provincial dans lequel l'enfant Marouzeau a vécu. Cette pratique représente le seul moyen efficace de renouer avec un environnement familial et culturel qui lui est devenu étranger. En un sens, cette procédure permet à l'autobiographe de reconnaître ses parents tels qu'ils ont été et non tels qu'il les aurait voulus. Il rapproche ainsi sa famille de lui et se l'assigne à nouveau. Sous le récit, on découvre donc un autoportrait dont le rôle n'est pas seulement d'apporter une connaissance de soi mais aussi de combler un vide et de restaurer un moi déchiré.

Au terme de cette réflexion que nous allons poursuivre, nous pouvons donc supposer que les faits passés, minutieusement sélectionnés, mobilisés et mis en forme dans le récit autobiographique, servent à nourrir sa "quête de soi" et à engager une réflexion sur sa propre identité. Ainsi, l'écrit peut constituer un espace d'"auto-analyse"¹ ; auto-analyse suscitée par l'impérieux besoin de combler une déchirure.

II/ POSITION SOCIALE ET PRÉDISPOSITIONS CULTURELLES.

¹ Passeron (J.C.), "Présentation", op. cit., p. 9.

C'est à partir de la position sociale du milieu d'origine que se forge le système de dispositions à partir duquel sont "conditionnées" les manières d'être, d'agir et de penser.

Pour comprendre le rapport que les parents de Jules Marouzeau entretiennent avec l'avenir et, plus particulièrement, avec celui de leurs enfants, il convient de rendre compte de l'ensemble des capitaux économiques, social et culturel en présence et des schèmes de pensée caractéristiques d'un milieu défini par un type de production et par des conditions de travail et de vie spécifiques. Pour cela, il est bon de restituer les modalités d'accumulation du capital, sous ses différentes espèces, la voie privilégiée pour sa transmission entre les générations et les stratégies de reproduction correspondantes.

A) Un milieu modeste.

Envisageons ce que Jules Marouzeau nous dit de ses origines sociales et familiales. Celles-ci sont essentiellement paysannes¹. Cette activité économique qui était le plus souvent laborieuse et qui arrivait mal à faire vivre son homme pouvait être en partie compensée par l'immigration temporaire pour Paris, en tant que maçon. Immigration qui a constitué une pratique de référence importante chez les aïeux.

Le narrateur leur reconnaît d'évidentes qualités humaines et morales qui lui ont été essentielles, en tant qu'exemples, pour sa réussite. Les parents, plus précisément, sont perçus comme des personnes consciencieuses, courageuses et généreuses qui ont constitué, pour le jeune, un solide repère de conduite. La famille est donc représentée comme un foyer de moralisation, d'exemplarité et comme un lieu d'apprentissage de la mesure et de l'effort.

¹ Sur la situation du "monde paysan" au XIXème siècle cf. Agulhon (M.), Désert (G.), Specklin (R.), *Apogée et crise de la civilisation paysanne de 1789 à 1914*, op. cit. ; Charle (C.), *Histoire sociale de la France au XIXème siècle*, op. cit. ; Moulin (A.), *Les paysans dans la société française, de la Révolution à nos jours*, Paris, éd. du seuil, 1988 ; Weber (E.), *La fin des terroirs*, Paris, Fayard, 1983.

1 - Un monde de gêne.

Jules Marouzeau signale qu'il se percevait comme un "enfant de notables"¹. C'est pourtant un univers de gêne et de labeur qui nous est dépeint. Les parents font inmanquablement l'expérience du manque, du rêve inaccessible ou non assouvi :

"Nous étions pourtant parmi les plus pauvres : ma mère se ruinait à son multiple et misérable commerce ; mon père, trop fier pour flatter le client, l'éloignait de l'auberge. Et il fallait 'tenir son rang'. Et il y avait sept enfants à élever. A l'échéance des traites, quand l'huissier M. Pingasson, arrivait dans son fringuant tilbury, c'est avec des regards de bête traquée que ma pauvre mère montait vider le tiroir de sa chambre. Beaucoup de paysans qui nous enviaient étaient plus riches que nous ; nous payions par la peine d'être pauvres le privilège d'être bourgeois"² .

"Au mur, couronnant le tout, le fusil de chasse de mon père, avec sa carnassière, fier trophée qui nous classe dans l'aristocratie du village"³ .

"J'appartenais à l'aristocratie du village : nous avions, il est vrai, terres et prés comme les autres, quatre vaches et des cochons ; mais mon père vendait le vin 'en gros', 'tenait auberge', et ma mère avait une boutique avec ce qu'on appelle 'un commerce' ; mon père portait un paletot avec des boutons de métal et ma mère un bonnet à brides ; mon père avait un permis de chasse, et ma mère un banc à l'église"⁴ .

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., p. 121.

² Ibid., p.15.

³ Ibid., p. 90.

⁴ Ibid., p. 151.

On nous conte le "destin" d'une famille qui n'a d'autre solution que de s'investir à fond dans un travail de tous les instants. Malgré le rythme d'une vie dévorée par la routine et le labeur, le père a toutefois conscience d'avoir une fonction sociale nécessaire et relativement imminente. Dans le village, lieu replié par excellence, le commerçant est un personnage essentiel, témoin ou confident des familles. Cette situation confère un sentiment gratifiant et agréable de respectabilité. Le père est analysé par son fils dans sa vie quotidienne, avec ses joies et ses angoisses. Le commerce monopolise le temps et les forces et, dans la mesure où il entretient l'incertitude du lendemain, le père finit par souhaiter que sa situation reste toujours inchangée. S'accrocher à ce qu'on possède et ne pas courir davantage de risques, telle peut être définie la perception de l'avenir qu'il entretient.

L'auberge et l'épicerie deviennent aussi, pour la famille, le centre d'un monde élargi. Le café et le magasin, du fait de leur position centrale dans la vie villageoise, représentent, en effet, pour l'enfant une véritable fenêtre sur le monde. Ils contribuent aussi à le "surqualifier" socialement par rapport à ses camarades.

Dans l'économie locale, là où certains avancent des garanties d'argent, de culture ou de relations, les parents de Jules Marouzeau ne peuvent offrir essentiellement que des garanties morales telles que l'honnêteté, l'ardeur à la tâche ou le sens du travail bien fait. Relativement "pauvre" en capital économique ou social et faiblement doté en titres scolaires, le père et la mère ne peuvent justifier leurs prétentions et se donner des chances de les réaliser qu'à condition, en effet, de les payer en vertu, en sacrifices, en privations et en renoncement. Les parents vont tendre à reporter sur leurs enfants leurs désirs d'ascension sociale. Ceux-ci sont, plus que jamais, au centre de la famille. Ils sont l'objet non seulement d'un investissement affectif mais aussi économique, éducatif et existentiel. Héritiers, ils sont l'avenir de la famille, son image projetée et rêvée. La fratrie ne pouvant que poursuivre à travers eux son rêve de distinction, de promotion et de mobilité.

2 - Labeur et sacrifice.

La présence maternelle, dans la narration autobiographique, se révèle relativement forte. Les multiples activités de cette mère de famille au "dur passé"¹ sont, en effet, largement évoquées. Pour compléter les revenus dégagés de l'activité strictement commerciale, la mère est aussi amenée à faire de manière semi-permanente de nombreux travaux de couture.

La réalité quotidienne de celle-ci se démarque avant tout par une disponibilité sans faille. Femme laborieuse, elle est toujours occupée, débordée et harassée de travail :

"...ma mère ne s'assied jamais..."².

"Ma mère avait ce qu'on appelle au village un commerce. C'est-à-dire qu'elle vendait épicerie, tissus, poterie, mercerie, quincaillerie, papeterie, un vrai Bon Marché en miniature. Tout cela logeait dans la 'boutique', où les clients entraient de la rue par une porte qui mettait en branle une sonnette"³.

"Ma mère allait 'faire les noces' dans les villages"⁴.

"C'était ma mère qui devait tout prévoir, tout compter, tout ordonner, et pendant deux nuits elle ne dormait pas. Et des sept enfants qui se sont succédé dans la maison pendant près de vingt années, il y en avait toujours un au berceau, qu'on lui portait à la noce pour le faire téter entre deux fournées de tartes ou deux marmittées de ragoût. Et quand, la semaine d'après, les parents des mariés venaient pour faire les comptes, il fallait encore tout un soir de marchandage pour défendre les pauvres trente ou quarante francs qu'elle avait gagnés"⁵.

"Ma mère gagnait aussi de l'argent en cousant à la

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., p. 110.

² Ibid., p. 91.

³ Ibid., p.99.

⁴ Ibid., p. 103.

⁵ Ibid., p. 105.

machine. Elle faisait des chemises et des blouses pour les hommes de la campagne. C'était son travail de la veillée, car le jour était pris par tant de choses ! Elle avait commencé, toute jeune mariée, par ourler des mouchoirs ; sa chaise près de l'âtre, elle travaillait à la lueur de 'résines', petites bûches pétillantes qui de loin éclairaient mal et de près éclaboussaient le linge. Puis était venue la chandelle de suif, et le 'chaneuil', lampe romaine à la mèche charbonneuse ; puis, la bougie, progrès contemporain de mon enfance mais qui coûtait cher ; puis la lampe à essence, qui filait quand on montait la flamme ; puis la grosse lampe à huile, dont l'éclat doux mourait dès qu'on oubliait de tourner la pompe crachotante. Au temps de la suspension à pétrole, ma mère eut une machine à coudre. On venait des environs voir cette merveille. Ce fut un nouvel instrument de supplice, car le travail du soir s'en accrut. Ma pauvre mère, harassée des tâches du jour, s'endormait dès qu'elle était assise à son ouvrage, et nous la regardions avec un sourire attristé quand elle s'immobilisait, la main en l'air, son aiguille cherchant l'étoffe dans le vide. Elle s'éveillait, poussait un soupir, s'en voulant à elle-même de sa lassitude, et s'assoupissait encore, pour ne se réveiller vraiment et travailler à plein que quand nous dormions tous"¹ .

Les multiples évocations du passé, de la vie et des activités économiques des parents nous donne à comprendre l'économie familiale, son mode de production, son réseau d'accumulation de savoir-faire et de solidarité. La famille telle qu'elle nous est présentée est une quasi entreprise, la maison un espace de travail, et les rôles respectifs des parents et des enfants, des jeunes et des vieux, des hommes et des femmes y sont rigoureusement fixés dans une certaine complémentarité :

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., pp. 108-110.

"ma soeur à douze ans s'estimait trop grande pour jouer encore, et elle faisait à l'école de ma mère l'apprentissage du labeur sans joie"¹ .

Cette complémentarité se fait dans un espace où le travail établit une continuité, voire une confusion, entre le public et le privé. L'impression d'ensemble est toutefois celle d'un équilibre familial relativement harmonieux. La vie privée est perçue comme un havre de paix où l'on se repose des fatigues du labeur et du monde extérieur. La maison avec ses "braves fenêtres"² exprime cet univers clos du foyer, de l'intimité du groupe restreint, rassurant et protecteur³ , auquel est opposé l'environnement de dehors :

(à propos d'une veillée hivernale) "Un des deux coins est à moi : mon père, qui dîne le dos au feu, en se retournant après manger se trouve au milieu, et ne bouge plus après qu'il a allumé sa pipe à la braise que je lui tends du bout des pincettes ; ma mère ne s'assied jamais, ma soeur lave la vaisselle, mon frère est aux écuries. C'est ma grand-mère qui occupe l'autre coin. Elle 'charpit' de la laine, dont les flocons font des petits nuages sur le ciel de son tablier bleu"⁴ .

A travers l'ensemble de ces descriptions, on aperçoit tout ce qui se joue dans l'espace privé où se matérialisent notamment les formes du pouvoir, les rapports interpersonnels et la découverte de soi. Aussi n'est-il pas surprenant que la maison tienne une telle place dans les récits autobiographiques. Théâtre de la vie privée, espace où s'accomplissent

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., p. 133.

² Ibid., p. 80.

³ Sur l'histoire de telles représentations cf. Ariès (P.), "La famille" in Ariès (P.), *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime* (1960), n. éd., Paris, éd. du Seuil, 1984, pp. 217-316 ; Perrot (M.) (dir.), *Histoire de la vie privée*, t. 4 de *Histoire de la vie privée* sous la direction Philippe Ariès et de Georges Duby, Paris, éd. du seuil, 1987.

⁴ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., p. 91.

les apprentissages les plus personnels, incarnation par excellence de l'origine et de l'espoir parental, expression aussi de la rupture engagée avec la fratrie, la maison est le lieu d'une mémoire fondamentale que la remémoration perçoit de manière essentielle :

"Notre maison, c'était essentiellement ce qu'on appelait 'la cuisine' ...C'est là qu'on vivait..."

Derrière la cuisine, il y avait le 'salon'. C'était un réduit obscur et humide, hanté des souris et des limaces grises, où l'on remisait les pots de lait caillé, les terrines de graisse et les moules à fromage. Le nom donné à cette pièce, ne s'étant jamais pour moi appliqué à rien d'autre, ne pouvait m'étonner, mais quelle fut ma stupéfaction le jour où, allant pour la première fois chez M. le curé, on me fit entrer dans son 'salon' à lui, où je découvrais, au lieu de terrines et de fromages, des meubles cirés, une pendule sous globe, sur la table un tapis de peluche, et au mur un tableau en couleurs qui représentait le Sacré-Coeur de Jésus percé d'un poignard à poignée de nacre, saignant des gouttes écarlates, et jetant des flammes dorées à travers une couronne d'épines ! J'ai compris maintenant : j'évoque avec attendrissement le jour où père et mère, tout jeunes, nouveaux mariés, arrangeant leur maison avec l'espoir de l'aisance, s'étaient dit de cette pièce inutile : 'Ce sera, comme à la ville, notre salon.' Et puis étaient venus le travail, la peine de tous les jours, la maison pleine d'enfants, le renoncement à la moindre apparence de luxe ; et la trace touchante et ridicule du rêve d'un jour demeurait dans ce mot dépouillé de son sens, dont j'ai encore le son dans les oreilles : 'Maman, où faut-il mettre le fromage blanc ? - Dans le salon, pardi'"¹ .

B) Aspirations culturelles et rapport à l'avenir.

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., pp. 37-39.



Pour que puisse être rendu possible une interprétation d'ensemble de la pratique autobiographique, il semble fondamental de mettre au jour, les conditions par lesquelles celle-ci s'est vue réalisée. Pour cela, il paraît nécessaire de restituer le système des "déterminants sociaux" qui peuvent expliquer la production de la réussite scolaire et de la "vocation" de Jules Marouzeau¹. La fraction des classes moyennes à laquelle appartient sa famille, caractérisée par la possession de modestes capitaux et dont l'ascension sociale passée de certains de ses membres a dépendu de l'école, peut être particulièrement sensible à l'effet de certification et de promotion des titres scolaires.

Dans ces conditions, l'habitus comme "produit des pratiques, individuelles et collectives"² est le fruit de l'histoire individuelle mais aussi, au travers des expériences socialisatrices de l'enfance, de l'histoire collective de la famille et de la catégorie sociale d'appartenance.

Le narrateur évoque à maintes reprises, dans son récit autobiographique, le "climat intellectuel et moral" régnant dans sa famille d'origine. Ces évocations sont importantes car elles nous aident à saisir et à évaluer la nature des apprentissages et des pratiques d'éducation, formelles ou diffuses, intentionnelles ou non, privilégiées au sein de ce milieu. Immergé dans un univers où l'enfant incorpore, quotidiennement, par familiarisation et intériorisation, les modèles, les valeurs et les normes en vigueur, il acquiert progressivement un certain nombre de dispositions générales, d'aptitudes et d'inclinations à agir ou à penser qui peuvent le "prédisposer" à recevoir le message scolaire. Pour Pierre Bourdieu "...la réussite d'une AP (*action pédagogique*) déterminée dans une formation sociale déterminée est fonction du système des relations entre l'arbitraire culturel qu'impose cette AP, l'arbitraire culturel dominant dans la formation sociale considérée et l'arbitraire culturel inculqué par la prime éducation dans les groupes ou classes où sont prélevés ceux qui

¹ Cf. Bourdieu (P.), Passeron (J.C.), *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, op. cit.

² P. Bourdieu, *Le sens pratique*, op. cit., p. 91.

subissent cette AP..."¹ .

Il est dès lors primordial de rendre compte du système de dispositions que manifeste la famille Marouzeau à l'égard de l'instance scolaire.

1 - Dispositions familiales et penchants éthiques.

L'ethos rigoriste du milieu familial que nous révèle l'écrit de Jules Marouzeau tend à s'appuyer sur deux principes importants : la famille et le travail. Il est aussi, chez l'enfant, à l'origine d'une prime éducation relativement rigide qui l'intègre très tôt aux activités économiques fondamentales de la vie familiale. Cette participation obligée aux occupations et aux préoccupations de la fratrie l'a conduit rapidement à se soumettre à certaines disciplines et à prendre sur le monde les manières de voir et les valeurs des adultes.

Dégageons quelques traits majeurs et caractéristiques de l'univers familial .

Du point de vue religieux, l'auteur ne considère pas le comportement religieux de ses parents (à l'exception de son père présenté comme laïque) motivé par une foi ardente mais plutôt par une forme d'habitude fétichiste, de "superstition" ou de "vanité". On va à l'Eglise pour faire comme les gens importants, on est enfant de chœur pour manifester son rang, on prie parce qu'il faut prier :

"C'était une récitation dans une langue convenue, comme étrangère"² .

Les Marouzeau nous sont dépeints comme une famille discrète, sereine et attendrie. Elle est même légèrement "recluse" sur elle-même. L'intimité y passe par des silences et des sujets interdits. On

¹Bourdieu (P.), Passeron (J.C.), *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, op. cit., p. 45.

²Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., p. 35.

doit contrôler les manifestations de son corps et l'expression de ses émotions. On n'apprécie guère les manifestations de tendresse. Les échanges d'affection entre parents et enfants ne sont pas tolérés et recherchés. Le père est pudique parce qu'on exigeait jadis, aussi, de l'autorité parentale une certaine froideur. La conception que chacun se fait de cette autorité et de la présentation de soi influe dès lors sur les mots et sur les gestes quotidiens. La spiritualité ne se manifeste pas. La souffrance ou le malheur, par exemple, qui ne doivent pas se donner à voir et qui représentent essentiellement une expérience individuelle et personnelle, renforcent sans aucun doute le repli sur soi et la conviction ou le sentiment que l'on est seul face à son destin :

"Les choses dont on parlait chez nous, c'était le lever et le coucher, le temps qu'il faisait, qu'il avait fait, ou qu'il allait faire, le travail courant, les clients et les voisins, les mariages et les enterrements : 'C'est-i l'heure d'aller au champ ? - Un tel a-t-il payé son vin ? - La vache va être à terme. - Faudrait-il pas faucher la sagne ? - Tiens, petit, va donc moudre le café en t'amusant.'

Ce dont on ne parlait pas, c'étaient les grandes choses humaines, la vie, la pensée et le sentiment. Mais les deux grands 'tabous', c'était l'amour et la mort. Il n'y a pas de mot dans notre langue pour dire 'aimer'. Fiançailles, mariages, romans et tragédies de village, tout cela ne s'exprimait que par l'extérieur, par le matériel : 'Un Tel danse avec Une telle, ça va faire un mariage.' Puis : 'Ils ont acheté les habits.' Puis : 'Ils ont passé leur contrat.' Puis : 'La noce est pour le 15 ; ça sera chez Eugène (l'aubergiste) ; il paraît qu'elle se marie en blanc.' D'amour, jamais question ; à la rigueur, un timide : 'Ils ont l'air de bien s'entendre.'"¹

"Je suis d'une famille sentimentale : coeurs bons, mais inexprimés ; la larme d'attendrissement toujours prête, mais jamais commentée. Je n'ai entendu ni de mon père, violent mais sensible, ni de ma mère, douce et adorante,

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., pp. 32-33.

un mot de tendresse. Je suis parti pour le lycée à onze ans : 'Allons, ne t'ennuie pas.' Je revenais aux vacances : 'Tu ne t'es pas ennuyé ?' Et je sais, et je savais qu'on se rongeaît de l'absence du petit dernier-né, et qu'on souffrait de ce qu'il devait souffrir ; et on savait que je le savais ; mais aucune puissance au monde n'aurait fait dire à eux : 'Petit, as-tu de la peine ?', ni à moi : 'Maman, c'est dur'"¹ .

"J'ai vu mourir à dix-neuf ans un frère aimé par dessus-tout. J'avais huit ans. Depuis, je n'ai plus connu mon père et ma mère que dévorés de souffrance ; je trouvais ma mère pleurant quand elle montait faire mon lit pour être un instant seule ; je prenais l'air de ne pas m'en apercevoir, et elle feignait que je l'ignore. Et j'ai vécu jusqu'à l'âge d'homme sans que le nom du frère mort ait été prononcé dans la maison. Et j'ai appris vers la vingtième année, par l'inscription d'une pierre tombale, au cours de travaux au cimetière, que j'avais eu un autre frère, mort enfant, dont jamais un seul mot ne m'avait révélé l'existence"² .

"La religion était aussi une chose dont on ne parlait pas. Ou du moins le sentiment religieux. On disait : 'La messe est à dix heures. -Tu vas faire tes Pâques. - C'est lundi le service de bout de l'an.' Des cérémonies, oui, mais le sentiment : refoulé et inavoué"³ .

(à propos d'une envie relative à un chocolat enveloppé dans un beau papier de couleurs) "Le demander ? Impossible. Chez nous, on ne demandait pas. Demander, c'est découvrir son âme, et j'avais, à six ans, plus forte que tout, la pudeur du désir. Je pris la tablette et l'emportai dans ma chambre. Je n'en eus pas de joie. Je mangeai le chocolat, produit secondaire de mon larcin, mais il était amer. Quant à l'image, elle demeura enfouie au fond d'un tiroir, et je ne la regardai jamais..."⁴ .

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., p. 33.

² Ibid., pp. 33-34.

³ Ibid., p. 34.

⁴ Ibid., p. 131.

Ainsi, dans ce milieu, où l'on ne s'apitoie pas sur son sort, l'individu est amené à trouver, en partie, en lui la persévérance et les ressources de combativité nécessaires pour faire face à l'avenir incertain ou aux échéances diverses. Ces dispositions familiales produisant, chez l'enfant et l'adolescent, une certaine prédisposition au sentiment plus ou moins fondé qu'il doit s'en sortir seul, par sa seule ténacité et son seul courage.

Dans ces conditions, on comprend mieux l'importance de la référence morale que constitue la thématique du labeur. Le couple est essentiellement perçu, en effet, au travers de son travail. Jamais de plainte mais, a contrario, une certaine fierté pour ce qu'ils estiment avoir gagné. Le travail est ainsi pensé comme un moyen qui permet d'instruire, de moraliser, de rendre heureux et de compenser la fatalité. La petite propriété et la petite épargne qui lui sont associées et qui engendrent par ailleurs le petit capital véhiculent les valeurs sacrées de l'individualisme ou du progrès social et économique. Exalter la propriété individuelle, le travailleur indépendant, le petit commerce durement acquis et conservé, c'est affirmer encore une fois que la vertu consiste à éviter de ressembler au paresseux qui gaspille ou à celui qui veut singer les riches.

Dans cette optique, le bonheur est fonction d'une sagesse que l'on peut résumer sommairement par la formule suivante : "sois heureux avec ce que tu as". Telle semble être, en effet, la règle de vie que la famille donne à l'auteur, même si, on peut compléter celle-ci par un principe complémentaire qui autorise une ouverture : "on peut aussi être plus heureux qu'on est". Cette morale de la "résignation" laisse supposer une possible alternative. Assuré de sa position modeste sur les plans économique et culturel, ce n'est pas pour cela que le père en infère une indignité globale mettant en doute sa valeur morale ou sociale. Cette disposition peut donc favoriser ou autoriser une relation moins résignée à l'avenir prenant la forme d'aspirations à la réussite ou d'investissements dans le champ scolaire.

Nous pensons que les pratiques éducatives et l'habitus acquis dans la famille sont au principe de la réception et de l'assimilation adéquates par l'enfant du message scolaire. Selon Pierre Bourdieu, "les

sciences sociales s'efforcent de faire la théorie de conduites qui se produisent, dans leur très grande majorité, en deçà de la conscience, qui s'apprennent par une communication silencieuse, pratique, de corps à corps, pourrait-on dire"¹ . Des conduites, des comportements, des dispositions peuvent être, en effet, "communiquées" qui conditionnent, chez l'enfant, l'appropriation des savoirs. Des valeurs ascétiques, des perceptions du temps, du présent et de l'avenir, des représentations de l'effort et de l'autorité sont transmis, des parents aux enfants, dans le quotidien de la vie familiale et, détermine le rapport de ceux-ci aux règles ascétiques de la vie scolaire, à la légitimité de l'institution et de ses représentants, au contenu des savoirs. Plus généralement, à partir de l'univers quotidien de la vie familiale, l'enfant peut intérioriser des représentations possibles et souhaitées de son avenir. Le succès de toute éducation scolaire dépend donc, fondamentalement, de la prime éducation qui l'a précédée : "on sait qu'à travers l'ensemble des apprentissages liés à la conduite quotidienne de la vie et en particulier à travers l'acquisition de la langue maternelle ou de la manipulation des termes et des relations de parenté, ce sont des dispositions logiques qui sont maîtrisées à l'état pratique, ces dispositions plus ou moins complexes et plus ou moins élaborées symboliquement, selon les groupes ou les classes, prédisposant inégalement à la maîtrise symbolique des opérations impliquées par une démonstration mathématique aussi bien que par le déchiffrement d'une oeuvre d'art."² "

Le respect familial de l'ordre et des classements sociaux, l'exaltation d'une morale du travail, de l'effort, du sérieux, de la tempérance, de l'économie ("économiser le pain"³ , "épargner la bougie"⁴) et de l'épargne ont pu se voir reconnues par l'institution scolaire et se traduire, chez l'élève, par une disposition particulière à la soumission aux disciplines scolaires et par une adhésion aux hiérarchies et valeurs culturelles. Le climat moral de la famille, le sérieux avec lequel l'école est considérée, le suivi scolaire rigoureux du père contribuent à produire un enfant "scolarisable" c'est-à-dire intéressé, attentif, poli,

¹ Bourdieu (P.), *Choses dites*, Paris, éd. de Minuit, 1987, p. 214.

² Bourdieu (P.), Passeron (J.C.), *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, op. cit., p. 59.

³ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., p. 93.

⁴ Ibid., p. 78.

travailleur, calme et discipliné. "On saisit là un des mécanismes les plus puissants de l'auto-perpétuation du corps professoral, à savoir la dialectique de la consécration et de la reconnaissance, au terme de laquelle l'Ecole choisit ceux qui la choisissent parce qu'elle les choisit : une institution qui, comme le système d'enseignement, contrôle complètement sa propre reproduction peut attirer (ou détourner) vers l'institution, par la consécration qu'elle leur accorde, les individus les plus conformes à ses exigences explicites ou implicites, et les plus disposés à la perpétuer identique à elle-même"¹ .

2 - Capital culturel, position sociale et investissements scolaires.

Les familles peuvent, à travers les enfants, élaborer des stratégies de reproduction sociale² . C'est ce qu'ont montré Pierre Bourdieu et Monique de Saint-Martin pour les fratries qui détiennent un fort capital économique³ .

Depuis le XIXème siècle, on assiste à l'accroissement continu du poids de l'école dans le système de la reconnaissance sociale (le diplôme en garantissant la valeur) et des mécanismes assurant la reproduction des différents groupes sociaux⁴ . Ces stratégies éducatives, comme stratégies de placement culturel, visent, pour les familles, à reproduire les propriétés qui leur permettent de tenir leur position et leur rang dans l'univers social considéré. L'ambition des parents devient importante : conquérir une place honorable, acquérir une position

¹Bourdieu (P.), Saint-Martin (M.) de, "L'excellence scolaire et les valeurs du système d'enseignement français", *Annales E.S.C.*,25, janvier-février 1970, p. 162.

²Cf. Bourdieu (P.), Passeron (P.), *Les héritiers. Les étudiants et la culture* (1964), n. éd., Paris, éd. de Minuit, 1990 ; *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, op. cit. ; Bourdieu (P.), *La distinction. Critique sociale du jugement*, op. cit. ; *La noblesse d'état. Grandes écoles et esprit de corps*, op. cit...

³Bourdieu (P.), Saint-Martin (M.) de, "Le patronat", *Actes de la recherche en sciences sociales*, 20-21, mars-avril 1978, pp. 3-82.

⁴Charle (C.), *Les élites de la République (1880-1900)*, Paris, Fayard, 1987 ; *Histoire sociale de la France au XIXème siècle*, op. cit. ; Bourdieu (P.), Passeron (J.C.), *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, op. cit. ; Prost (A.), *L'enseignement en France. 1800-1967*, op. cit...

enviable, hisser les enfants à un niveau plus élevé.

Le "rigorisme ascétique"¹, le sens de la "petite propriété" (homologie du capital économique), l'intégration villageoise et sociale faite de réseaux de relations à base locale, familiale et professionnelle (capital social) associé à une bonne volonté culturelle ("J'ai eu le français pour langue maternelle. Mon père méprisait le patois, et ma mère ne le parlait qu'avec les clients. Naturellement, notre français avait son vocabulaire et ses formules..."² ... "Cependant, nous avons moins un vocabulaire spécial que certaines façons de parler"³), à des exemples familiaux de réussite (la grand-mère maternelle qui épouse un instituteur : "on parlait beaucoup dans mon enfance de cette illustration de la famille"⁴, de cette tante maternelle devenue institutrice et de cet oncle maternel, ancien séminariste, devenu, à Paris, pharmacien de "seconde classe"⁵), à un esprit d'économie, à un sens des responsabilités, à un acharnement au travail, à un refus du fatalisme et à un progressisme prudent en politique ("mon père est 'radical'"⁶) peuvent expliquer l'adhésion de la famille à l'institution scolaire.

Incertain sur son avenir mais disposant cependant de quelques dispositions culturelles (formation par des cours du soir, culture professionnelle, culture de métier, envie d'apprendre, expérience de l'"acculturation à la modernité" à travers "l'expérience de la migration temporaire" du père⁷ ...), susceptibles, si les conditions le permettent, d'être investies dans l'institution scolaire, le groupe familial peut être amené à pousser certains de ses descendants, via la scolarité qui constitue leur quasi seule rampe d'ascension sociale, vers les carrières les plus sûres de fonctionnaires qui se multiplient au début du siècle⁸. Venue d'un milieu toujours menacé par l'évolution économique, la famille peut trouver dans ce statut la sécurité et le cadre rassurant d'une position

¹ Bourdieu (P.), "Avenir de classe et causalité du probable", *Revue française de sociologie*, XV, 1, janvier-mars 1974, p. 19.

² Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., p. 29.

³ Ibid., p. 29.

⁴ Ibid., p. 23.

⁵ Ibid., p. 24.

⁶ Ibid., p. 89.

⁷ Charle (C.), *Histoire sociale de la France au XIXème siècle*, op. cit., p. 23.

⁸ Cf. Charle (C.), "Les fonctionnaires : serviteurs ou rebelles ?" in Charle (C.), *Histoire sociale de la France au XIXème siècle*, op. cit., pp. 193-215.

sociale clairement balisée.

Comme nous l'avons précédemment envisagé, le père a manifesté, en vain, lors de sa jeunesse, l'ardent désir d'apprendre et de s'élever. Ne pouvant aller au bout de ses espoirs, bien qu'il ait ébauché la voie ayant lui-même progressé par rapport à ses parents, il va tenter de réaliser ses désirs à travers son fils. Pour cela, le père investit ses espoirs sur l'enfant afin qu'il puisse prolonger le chemin entamé. Il a alors l'ambition de le pousser vers les études qui représentent une incontestable filière de promotion sociale.

III/ TRAJECTOIRE ASCENDANTE, PROJET AUTOBIOGRAPHIQUE ET MÉMOIRE DES ORIGINES.

Une des illusions persistantes relatives aux pratiques d'écriture autobiographique est celle qui consiste à penser que l'existence est toujours transparente à elle-même et que l'auteur en est le meilleur analyste. Écriture mettant au centre de son modèle les idées de "conscience de soi" et d'"intérieurité"¹. Ces parti-pris qui ont pour eux la force de l'évidence conduisent logiquement à oublier les conditions sociales réelles de production du texte. Il convient, alors, de s'interroger sur les enjeux de tels récits et sur le rapport particulier que les narrateurs peuvent entretenir avec leur propre trajectoire et avec leur propre image. Dans cette perspective, on peut supposer que l'écrit autobiographique en tant qu'opération de construction ou de reconstruction de l'histoire personnelle, traduisant fondamentalement le rapport de l'auteur à sa propre trajectoire sociale, est hautement significatif.

C'est parce que Jules Marouzeau est d'origine relativement populaire, que son texte, produit dans le prolongement d'une trajectoire

¹ Concernant cette problématique qui émerge historiquement dans la philosophie occidentale au XVI-XVIIème siècle cf. Élias (N.), *La société des individus*, Paris, Fayard, 1990.

sociale particulière, peut servir de support à l'analyse sociologique¹. En effet, nous estimons que ce récit d'enfance nous donne les moyens de prendre en compte les modalités spécifiques du rapport ambivalent que l'auteur entretient avec sa culture d'origine et, par l'intermédiaire de son statut de professeur, avec la culture dominante.

A) Trajectoire individuelle et thématiques autobiographiques.

Les souvenirs d'enfance et de jeunesse de Jules Marouzeau visent à nous faire observer et méditer la manière dont il s'est écarté de sa culture de départ. Pour cela, il se doit de mentionner, à gros traits, son expérience personnelle "d'enfant dominé".

Cette mise à distance neutralisante de l'histoire personnelle, constituant la vie en objet de littérature, dépend, selon nous, dans cet exercice d'écriture, des dispositions liées à une trajectoire de rupture d'avec les origines.

1 - Construction et signification du discours autobiographique.

L'écriture autobiographique représente, pour Jules Marouzeau, en rupture avec son milieu d'origine, le cadre par excellence d'une restitution de soi dans la continuité d'un passé repéré et neutralisé mais qui reste lointain. C'est en se remémorant son propre passé que l'auteur garde un rapport avec ses racines. Le retour sur celui-ci est donc le gage, pour le narrateur, à travers le démarquage de son enfance,

¹ Concernant l'usage diversifié que la sociologie et l'histoire européennes ont pu faire de la biographie et de l'autobiographie cf. Élias (N.), *Mozart. Sociologie d'un génie*, Paris, éd. du Seuil, 1991 ; Hoggart (R.), *La culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, op. cit. ; *33 Newport street. Autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*, op. cit. ; Muel-Dreyfus (F.), *Le métier d'éducateur. Les instituteurs de 1900, les éducateurs spécialisés de 1968*, Paris, éd. de Minuit, 1983 ; Ozouf (J.), *Nous les maîtres d'école : autobiographies d'instituteurs de la Belle Époque* (1967), n. éd., Paris, Gallimard-Juliard, 1973.

d'une meilleure connaissance de soi. Le "pèlerinage" pieux sur le passé de son existence lui permet véritablement de se retrouver, de déchiffrer son existence et de visualiser son parcours social tout en faisant en quelque sorte momentanément le deuil des séparations douloureuses :

"C'est Paris. Terme étrange de la route si loin commencée. Le tumulte citadin nous assaille ; une rame de métro nous happe ; mais un temps encore nous nous refusons à la vie, et serrant contre nous comme un précieux bagage les visions rapportées, nous prolongeons par un pieux silence l'émotion du pèlerinage à ce qui fut"¹

Cette exaltation littéraire d'une histoire personnelle et du destin d'une personnalité, vise ainsi à abolir la distance qui sépare l'auteur de ses origines et à faire du passé, ce "précieux bagage"², un lieu de ressourcement. Le passé, réenchanté, sublimé mais restant finalement lointain, peut devenir dès lors le lieu de "l'émotion"³, de la nostalgie et du paradis perdu :

"Je n'ai pas plus que d'autres gardé de mon enfance une image totale. L'essentiel souvent est effacé ; des détails demeurent : parfois, ils se présentent avec leur couleur, leur relief, et la sensation même qui les accompagna ; le plus souvent, la mémoire n'aperçoit d'abord dans l'obscur passé qu'une lueur, une forme indistincte ; puis, à mesure qu'on s'y attache, les contours apparaissent et se précisent, ainsi que, dans la nuit tombante, si l'on fixe une étoile d'abord découverte, on en fait naître d'autres à l'entour, jusqu'à peupler bientôt tout un coin du ciel"⁴ .

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., pp. 185-186.

² Ibid., p. 221.

³ Ibid., p. 221.

⁴ Ibid., p. 10.

"Toutes ces choses sont passées. Elles sont d'un autre monde. Quand je retourne au village, je n'y retrouve plus les êtres : ils sont morts. J'y retrouve les choses, mais elles ont pris un autre visage, qui est sans doute celui que je leur donne"¹ .

"morts plusieurs de ceux que je tutoyais depuis l'école, restés dans la boue des Flandres ; et morte, après avoir eu cette dernière épreuve de survivre à presque tous les siens, la vieille mère qui avait accompli dans la maison quatre-vingts années de travail sans profit, de souffrance sans plainte, de renoncement sans amertume, qui trouvait normal que tout fût peine pour elle, et qui à son Bon Dieu ne demanda jamais rien que pour les autres"² .

"Mon monde d'autrefois n'est plus là-bas, et c'est en vain que j'irais l'y chercher ; j'y fais seulement, quand il me plaît, un pèlerinage dévotieux"³ .

Afficher et représenter sa propre image, donner à voir ce que l'on est devenu, désamorce chez Jules Marouzeau, le sentiment d'insécurité, d'angoisse ou de culpabilité lié à toutes les coupures handicapantes qu'il a pu connaître pendant sa vie. L'écriture lui permet ainsi d'affirmer, d'une certaine manière, la fidélité retrouvée à ses origines. Par une relecture permanente de son histoire, le narrateur, en renouant avec son passé, "gomme" ou neutralise les ruptures, les souffrances qu'il a connues pour ne retenir que l'image d'une trajectoire cohérente, d'une réconciliation affirmée et d'une destinée manifeste .

Plus encore que pour quiconque, le rapport au passé constitue, pour ce rescapé, une dimension essentielle dans le travail symbolique de définition de l'image de soi. Il lui permet, au-delà des souffrances qu'il a pu endurer tout au long de son enfance et de sa jeunesse, de voir le chemin parcouru, de découvrir qui il est et d'où il vient, de renouer symboliquement avec ses origines même si la rupture a

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., p. 177.

² Ibid., p. 180.

³ Ibid., p. 181.

été définitivement engagée. Cette écriture qui commémore le passé permet au narrateur de ré-actualiser pour mieux se les approprier les faits marquants et inauguraux qu'il considère comme fondateurs et originaires de ce qu'il est.

Le récit autobiographique peut donc être le moyen, au terme d'un parcours complexe, de commencer de s'accepter comme "transfuge". Il peut attester aussi pour l'auteur et pour les autres de sa propre réussite et de sa propre position. L'accession à la représentation publique et à l'affirmation de sa propre image ou de sa propre histoire contribue, dès lors, pour Jules Marouzeau, à affirmer ses origines (prétention d'autant plus "facile" qu'il a rompu avec elles), à mettre entre parenthèses les coupures douloureuses qui lui ont permis de devenir ce qu'il est, à tenter de s'accepter dans ce qu'il est et à assumer, sans honte, le sentiment de son importance.

Mais ce passé ne peut être revécu et ré-actualisé que par le moyen d'interprétations et de représentations qui ne cessent de le redéfinir. Ce récit illustre donc, comme on le verra ultérieurement, de quelle manière l'écriture autobiographique est réappropriation et réinterprétation permanente de l'histoire personnelle. C'est au travers de ce travail symbolique qui contribue à engendrer une image idéalisée de lui-même et de son existence, que l'auteur peut trouver un moyen de mieux s'accepter, de produire une signification à ce qui était impensé et de "soulager" une "conscience déchirée".

Les pratiques autobiographiques peuvent ainsi occuper une place essentielle dans la gestion des itinéraires fait de ruptures et de renoncements. Elles aident leurs auteurs à s'interroger sur leur position et à supporter illusoirement le "jugement d'autrui".

2 - Le regard autobiographique.

La position intellectuelle que Jules Marouzeau entretient vis à vis de son passé représente une forme de transfiguration du travail proprement universitaire. Il paraît, en effet, aborder son histoire personnelle, malgré l'émotion et la nostalgie, comme un objet de

connaissance. En ne commentant quasiment jamais les faits relatés, l'auteur donne le sentiment de se situer en dehors de ce qu'il décrit. Il appréhende sa vie comme un "joli spectacle", une "charmante représentation", une "réalité réaliste" qu'il tient pourtant à distance.

Cette opération qui fonde cette écriture autobiographique et qui passe par une mise en représentation distante induit une altération essentielle de la réalité dont il faut chercher le sens. Nous devons nous interroger sur le statut d'une telle opération. Il nous semble que la vérité de celle-ci ne soit que la vérité ou la transcription du rapport qu'entretient l'auteur à ses propres origines. Faute de s'interroger sur les présupposés implicites de cette opération, on s'expose à prendre pour comptant ce que celui-ci nous dit.

Jules Marouzeau est issu des régions plutôt dominées de l'espace social. En acquérant un statut d'universitaire consacré, il est légitimé à objectiver et à "universaliser"¹. Nous pensons que la coupure engagée avec son environnement d'origine est telle qu'il peut projeter à l'encontre de celui-ci un regard neutralisant ou distant et privilégier une position d'observateur, conduisant à traiter son existence passée, comme un document "impersonnel" pouvant se donner à lire comme témoignage pour la postérité.

B) Témoignage pour la postérité et "pause autobiographique".

Comme nous venons de l'envisager, on peut admettre qu'une contradiction fondamentale et un déchirement profond se trouvent à l'origine de l'écriture autobiographique de Jules Marouzeau. Le remords étant généralement une des plus fortes sources d'inspiration qui soient. Il s'agit, en effet, pour lui, de se réapproprier un passé fait de "reniements", de ruptures et d'éloignements. Dans cette optique, l'auteur s'engage dans la relation des événements, des épisodes ou des faits marquants auxquels il attache une signification inaugurale. Mais cette réappropriation qui actualise toujours la rupture engagée avec le milieu d'origine implique mise à distance et neutralisation.

¹ Bourdieu (P.), *La distinction. Critique sociale du jugement*, op. cit., p. 577.

C'est dans ces conditions précises, que l'on peut comprendre les fondements de certaines descriptions et la disposition particulière qui anime Jules Marouzeau à faire de son histoire personnelle (tout du moins d'une certaine représentation de celle-ci) un objet de connaissance et de témoignage.

1 - Le sens d'un témoignage.

Le texte de Jules Marouzeau commence par un préambule, une introduction visant à nous éclairer sur le motif ou la prétention de l'ouvrage présenté. Le passage obligé par la justification du fait autobiographique est un moment essentiel de ces pratiques d'écriture car l'opinion est toujours prête à soupçonner un narcissisme exagéré. Seul un impérieux motif peut venir, en effet, expliquer ou justifier une entreprise, souvent perçue socialement, comme fondamentalement vaniteuse :

"Vous croyez, amis, qui me pressez d'écrire ces souvenirs vingt fois racontés, que, privés de l'atmosphère où vos questions complaisantes les faisaient éclore, ils vont encore, étalés noir sur blanc aux pages d'un livre, garder la saveur que vous leur prêtiez. Vous me dites, pour me convaincre, que mon enfance est 'inattendue', et que j'en dois compte comme d'un document ; qu'il est amusant de penser qu'un homme socialement classé et, comme on dit 'arrivé', a gardé les vaches, chanté des cantiques avec les nièces du curé, servi la goutte à des clients d'auberge, et s'en souvient. Amusant, soit, pour celui qui se souvient, et c'est pourquoi, sans doute, je me décide à prendre la plume, car écrit-on jamais après tout, pour d'autres que pour soi ?"¹ .

"Je ne raconterai pas mon enfance. J'évoquerai

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., p. 9.

seulement quelques uns des souvenirs qui m'en restent, et ce seront sans doute assez naturellement ceux qui prennent leur sens de ma vie d'aujourd'hui"¹ .

Si le commencement du texte consiste à affirmer le désintéressement de l'entreprise engagée, le récit s'achève par la pensée de la mort, par le thème de la fuite du temps face aux vestiges du passé, par le bilan d'une existence au soir d'une vie consacrée à l'étude. Ces bornes-limites du travail remémoratif tendent à ordonner une mise en scène de la méditation autobiographique afin de réenchanter et de repenser le monde de l'enfance, temps par excellence de l'innocence, des premiers émois intellectuels mais aussi des premières ruptures. L'insistance avec laquelle le narrateur décrit ses années d'enfance tient au fait qu'elles représentent le moment phare et douloureux d'une lente et irréversible rupture avec le milieu d'origine.

On peut supposer que cette remémoration des seules années d'enfance, permettant à l'auteur de se plonger avec délices dans ses souvenirs familiaux, favorise le retour pieux et vénéré vers les aînés et vers tous ceux à qui il doit tout ce qu'il est.

"...mort le brave instituteur qui, m'ayant condamné au baignoire du lycée, m'a fait ce que je suis..."² .

Jules Marouzeau essaye de repenser, en effet, le lien parents-enfants, véritable sujet de ce récit. Il s'agit pour le narrateur de mettre au jour le lien qui l'unit encore à ses parents. Les efforts de l'auteur pour dire et affirmer sa reconnaissance et sa gratitude forment le moteur de l'oeuvre. L'autobiographe fonde donc son projet d'écriture sur un sentiment de dette et d'obligation.

Plus généralement, la valorisation du seul thème de l'enfance contribue surtout à parler de ce qui n'est pas mentionné, à

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., p. 10.

² Ibid., p. 180.

savoir, la réussite sociale ultérieure que connaît Jules Marouzeau. Par leurs effets prophétiques, ces seules évocations tendent à rehausser le parcours ultérieur de son auteur. Dans cette perspective, on doit envisager ce témoignage autobiographique comme une affirmation publique de l'estime de soi et une manière de gérer l'honorabilité post mortem. Cette pratique d'écriture qui tend, en effet, à renforcer et à développer la conscience de sa propre valeur et la tentation de l'héroïsation est l'une des plus significatives manifestations du désir d'assurer la pérennité de sa trace, de se sauver de l'oubli et de préserver son image des ravages du temps¹. Ainsi, l'ultime étape de la reconnaissance universitaire et intellectuelle réside probablement dans le regard et la reconnaissance publique, plein de respect, d'appitoyement et de compassion, que les lecteurs lui accordent. Sa valeur est maintenant publiquement reconnue.

2 - Discrétion et image de soi.

La narration autobiographique de Jules Marouzeau privilégie les souvenirs d'enfance parce qu'ils sont l'occasion, comme nous l'avons vu, de peindre la difficulté et la sujétion, de célébrer les vertus familiales et de dire l'apprentissage du travail et de la conscience. Ce texte est, comme pour celui d'Ernest Lavisse, avare de confidences et d'aveux personnels. L'auteur nous livre un récit partiel, masqué et limité. Il refuse de s'extérioriser, de se montrer "vraiment", de céder aux souvenirs strictement personnels, auxquels se complaisent certaines évocations. Il reste attaché à une certaine discrétion, à une forme de "maîtrise de soi"² et à une image de la respectabilité, de la pudeur, de la retenue et de l'honneur qui interdit de trop se dévoiler et d'écrire d'une manière

¹ Cette pratique d'écriture, pour être envisagée dans sa complexité, doit être rapportée à l'histoire de la littérature funéraire et de l'épigraphie héroïque comme récit biographique à la gloire d'un défunt. Cf. Ariès (P.), "La mort de soi" in Ariès (P.), *L'homme devant la mort* (1977), t. 1, *Le temps des gisants*, n. éd., Paris, éd. du Seuil, 1985, pp. 99-288.

² Sur le mouvement historique de refoulement des émotions et pulsions cf. Élias (N.), *La civilisation des mœurs* (1973), n. éd., Paris, Calmann-Lévy, 1993 ; *La société de cour* (1974), n. éd., Paris, Flammarion, 1985 ; *La dynamique de l'Occident* (1975), n. éd., Paris, Calmann-Lévy, 1994.

"honteuse" de peur de subir une sorte de "dégradation sociale"¹. En se taisant sur sa vie d'adulte, le narrateur évite, bien évidemment, le risque de "raconter" son existence personnelle. Le secret de la vie privée conditionne, encore une fois, le capital symbolique, le capital d'honneur. Ainsi, "il est sans doute des intellectuels d'origine petite-bourgeoise ou populaire pour dire 'je', et facilement, complaisamment même à ce qu'il semble ; mais ce 'je' là n'est pas celui de leur 'première personne' ; il désigne le personnage acceptable qu'ils ont appris à être, un 'je' châtié, hypercorrigé, pas moins impersonnel, ou plutôt pas moins dépersonnalisé, que le 'nous' des dissertations et des thèses, et qui ne permet pas d'en dire plus, ni, surtout, de dire autre chose"².

Le primat accordé à la mission de témoignage refoule au second plan le "narcissisme", la "vanité" ou "l'orgueil" individuel. Parler de soi peut être envisagé mais devient une démarche futile s'il ne se justifie pas par la production d'un "savoir utile". La tentation, toujours vivace, d'égoïsme est, en effet, exorcisée par le fait de faire d'une histoire personnelle un destin exemplaire, une leçon de morale sociale à destination du grand public.

SECTION III - PEINTURE DES ORIGINES, RÉENCHANTEMENT DU MONDE ET EFFETS SOCIAUX.

Jules Marouzeau aborde longuement le monde villageois de son enfance. Cette réhabilitation du monde populaire d'antan, outre le fait qu'elle emprunte un "patrimoine" d'images que nous avons déjà pu mettre en évidence dans l'étude précédente, renvoie, plus généralement, au rapport que l'auteur entretient à ses origines, l'induisant à produire, du fait même de sa rupture avec son milieu, un regard enchanteur et mélancolique de l'univers villageois³. Une immense nostalgie, en effet, entoure ce discours sur l'origine sociale, culturelle et

¹ Élias (N.), *La dynamique de l'Occident*, op. cit., p. 263.

² Grignon (C.), "Présentation" in Hoggart (R.), *33 Newport street. Autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*, op. cit., p. 9.

³ Cf. Bourdieu (P.), "Les usages du peuple" in Bourdieu (P.), *Choses dites*, op. cit., pp. 178-184.

géographique. L'auteur ne s'arrachant pas sans regret ni sans hésitation à ce lieu fondamental de son histoire personnelle.

Pour le narrateur, le monde villageois de son enfance se trouve constitué en un véritable espace de mémoire puisqu'il justifie dans le texte et organise symboliquement les relations de l'auteur à son propre passé et à sa propre trajectoire. Le texte devient ainsi le conservatoire d'un passé où la mémoire du monde villageois d'antan symbolise l'expression des origines sociales de l'auteur. L'universitaire ou plutôt l'enfant modeste devenu universitaire resitue dès lors inlassablement la mémoire de ses origines géographiques et culturelles au sein de sa propre trajectoire sociale. Pour cela, l'auteur va nous faire parcourir son village, découvrir sa région, saisir le "caractère" et le "tempérament" de ses habitants, écouter leur patois et évaluer leurs sagesse.

Si l'évocation de son village d'antan permet à Jules Marouzeau d'appréhender en retour sa biographie, il n'empêche que la perception qu'il se fait du lieu de son enfance est directement conditionné par sa trajectoire. Le fait de changer de milieu et de monter dans les degrés de l'échelle sociale contribue, en effet, chez le narrateur, à entretenir un rapport ambigu et lointain à sa culture d'origine et à intérioriser celle de son univers d'élection, prenant sur son passé, dans ces conditions, le point de vue distant de la culture dominante. Il va tendre, ainsi, à déchiffrer et à observer sa propre histoire personnelle par l'intermédiaire du code de sa culture d'arrivée. Dans ces conditions, l'attachement fasciné et nostalgique au passé et la valorisation folklorique et muséographique du monde villageois ne prouvent-ils pas qu'il faut qu'ils soient devenus bien étrangers à la personne de l'auteur pour qu'ils puissent se constituer en un objet esthétique de contemplation.

I/ LE VILLAGE ENCHANTÉ.

Bien que ce texte soit écrit en 1937, celui-ci rend perceptible la profonde mutation, depuis la fin du XVIIIème siècle, de la place du

peuple¹ ou des espaces locaux et villageois² dans les représentations littéraires³ et politiques⁴ de la France. C'est pourquoi, nous semble-t-il, le local, la commune, le village peuvent devenir un sujet légitime, un lieu commun de la culture dominante, un des fondements de la représentation de la France étant entendu que la République n'a cessé d'y installer et d'y ancrer son fonctionnement et son rituel. Il convient dans cette étude, à partir d'un exemple précis, de rendre compte des conditions de production d'une certaine image du rural.

Jules Marouzeau authentifie et assimile la France aux terroirs et la nation aux villages. Dans sa résonance terrienne et rassurante, l'auteur dresse un portrait de son bourg comme le symbole de l'unité, de l'intégration et du rassemblement paisible. Il est aussi paré des vertus chaleureuses de la proximité. Le village et la maison, la vie de la nature et des bêtes, l'activité de l'auberge et de la "ferme" sont ainsi les rubriques descriptives et nécessaires pour que le narrateur puisse entreprendre

¹ Cf. Bollène (G.), *Le peuple par écrit*, Paris, Éd. du Seuil, 1986 ; Julliard (J.), "Le peuple" in Nora (P.) (dir.), *Les lieux de mémoire* (1984-1992), n. éd., Paris, Gallimard, 1997, t. 2, pp. 2359-2393 ; Maget (M.), "Problèmes d'ethnographie européenne" in Poirier (J.) (dir.), *Ethnologie générale*, Paris, Gallimard, 1968, pp. 1247-1338.

² Sur la représentation et la perception historiques de l'espace régional cf. plus particulièrement Bertho (C.), "L'invention de la Bretagne. Genèse sociale d'un stéréotype", *Actes de la recherche en sciences sociales*, 35, novembre 1980, pp. 45-62 ; Gasnier (T.), "Le local. Une et indivisible" in Nora (P.) (dir.), *Les lieux de mémoire* (1984-1992), n. éd., Paris, Gallimard, 1997, t. 3, pp. 3423-3477 ; Martin (J.C.), "La Vendée, région mémoire. Blancs et bleus" in Nora (P.) (dir.), *Les lieux de mémoire*, (1984-1992), n. éd., Paris, Gallimard, 1997, t. 1, pp. 519-534 ; Nordman (D.), "Les Guides-Joanne. Ancêtres des Guides Bleus" in Nora (P.) (dir.), *Les lieux de mémoire*, op. cit., t. 1, pp. 1035-1074 ; Ozouf (J.), Ozouf (M.), "Le Tour de la France par deux enfants. Le petit livre rouge de la République", op. cit., t.1, pp. 277-301 ; Revel (J.), "La région" in Nora (P.) (dir.), *Les lieux de mémoire*, op. cit., t. 2, pp. 2907-2936 ; Roncayolo (M.), "Le département" in Nora (P.) (dir.), *Les lieux de mémoire*, op. cit., t. 2, pp. 2937-2974.

³ Cf. tout particulièrement Bollène (G.), *Le peuple par écrit*, op. cit. ; Grignon (C.), Passeron (J.), *Le savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris Gallimard-Éd. du Seuil, 1989 ; Ponton (R.), "Les images de la paysannerie dans le roman rural à la fin du XIXème siècle", *Actes de la recherche en sciences sociales*, 17-18, décembre 1977, pp. 62-72 ; Thiesse (A.M.), "Le mouvement littéraire régionaliste", *Ethnologie française*, XVIII, 3, 1988, pp. ; Vernois (P.), *Le roman rustique de George Sand à Ramuz, ses tendances, son évolution (1860-1925)*, Paris, Nizet, 1962 ; Wolf (N.), *Le peuple dans le roman français de Zola à Céline*, Paris, P.U.F., 1990.

⁴ Cf. tout spécialement Agulhon (M.), "Le centre et la périphérie" in Nora (P.) (dir.), *Les lieux de mémoire*, op. cit., t. 2, pp. 2889-2906 ; Corbin (A.), "Paris-Province" in Nora (P.) (dir.), *Les lieux de mémoire*, op. cit., t. 2, pp. 2851-2888 ; Ozouf (M.), "La Révolution française et la perception de l'espace national : fédérations fédéralisme et stéréotypes régionaux" in Ozouf (M.), *L'école de la France. Essais sur la Révolution, l'utopie et l'enseignement*, Paris, Gallimard, 1984, pp. 27-54 ; Ozouf (M.), "Jules Ferry et l'unité nationale" in Ozouf (M.), *L'école de la France. Essais sur la Révolution, l'utopie et l'enseignement*, op. cit., pp. 400-415.

l'archéologie morale et sociale de son lieu d'origine qui a contribué, selon lui, à faire de lui ce qu'il est aujourd'hui. La thématique ruraliste est ainsi fortement liée avec la représentation que Jules Marouzeau construit de son devenir.

A) Le monde des campagnes. Un enjeu littéraire et social.

Pour saisir la portée symbolique des représentations allégoriques, produites par Jules Marouzeau, du monde rural de son enfance, il convient de restituer celles-ci dans le cadre, plus large, d'une économie symbolique de l'espace villageois français. Celui-ci s'est vu progressivement constitué en un paysage emblématique : l'univers local devenant un conservatoire du passé.

Nous souhaitons ici compléter ce que nous avons déjà mentionné par ailleurs concernant l'histoire de l'image mentale que la littérature et le champ politique ont pu se faire de la campagne.

1 - Littérature et romans rustiques.

Les paysages ruraux sont perçus de nos jours comme beaux. La campagne est belle et la vie y est douce. Il a fallu pourtant un peu plus de deux siècles pour pouvoir affirmer de tels présupposés.

Avant le XVIII^{ème} siècle, ces représentations étaient inexistantes, faute de toute évocation littéraire mais probablement aussi faute d'une réalité discursive plus générale sur cette thématique.

Le sentiment de la nature et de la campagne apparaît véritablement avec Jean-Jacques Rousseau. La beauté des paysages s'imposera non seulement dans le sens commun mais aussi dans le vocabulaire officiel. Les valeurs de la terre seront de plus en plus valorisées et la campagne tendra pour quelques uns à représenter une sorte de nouveau paradis perdu.

Parallèlement à cette tendance de fond, et ceci tout au

long du XIX^{ème} siècle, les questions rurales intéressent de plus en plus l'opinion éclairée comme l'attestent de nombreux ouvrages et articles de presse ainsi que les succès de librairie des romans d'Honoré de Balzac¹ ou de George Sand² .

Si pour Honoré de Balzac, le paysan est un infatigable "rongeur" qui divise et morcelle le sol depuis la Révolution, si c'est un être inférieur, amoral et d'une "sauvagerie séculaire"³ qui représente, aux dires de l'écrivain, le fossoyeur de la bourgeoisie, il n'en est pas de même pour George Sand. Elle conçoit "ses ruraux" comme de véritables héros. Ses paysans sont quasiment toujours de "fins laboureurs", délicats et bien mis, habitant dans de belles et chaleureuses chaumières. Avec *La Terre* d'Émile Zola⁴ apparaît, une littérature qui fait du monde rural le conservatoire de l'ordre social, face à la ville de plus en plus menaçante.

Dès les dernières années du XIX^{ème} siècle, on assiste, de même, à l'émergence d'une vague de romans régionaux qui domine, jusqu'en 1940, la production littéraire française⁵ . L'immédiat avant-guerre voit s'institutionnaliser ce mouvement littéraire. On assiste, par exemple, à la constitution de la Société des Écrivains de Province. Les éditeurs parisiens mettent, en place, par ailleurs, des collections spécialisées comme les "Pays de France" à la Nouvelle Librairie française ou "Le roman des provinces de France" chez l'éditeur Ollendorf. De plus, ce genre voit sa reconnaissance littéraire et publique s'amplifier par l'obtention de plusieurs prix (Goncourt, Fémina, Académie Française...). L'étude qu'a donnée Anne-Marie Thiesse concernant ce courant littéraire fait apparaître plusieurs milliers de titres⁶ . Cette production surabondante représentée notamment par Frédéric Mistral, Émile Erckmann-Alexandre Chatrian, Jean Giono...) s'inscrit fondamentalement dans le prolongement du roman rustique par son inscription systématique

¹ Cf. Balzac (H.) de, *Le médecin de campagne* (1833), n. éd., Paris, L.G.F., 1999 ; *Les paysans* (1845), n. éd., Paris, Gallimard, 1975 ;

² Sand (G.) *Le compagnon du tour de France* (1840), n. éd., Paris, Éd. d'Aujourd'hui, 1979 ; *La mare au diable* (1846), n. éd., Paris, Glénat, 1998 ; *François le Champi* (1847), n. éd., Paris, ; *La petite Fadette* (1849), n. éd., Paris, Librio, 1998 ; *Les maîtres sonneurs* (1853), n. éd., Paris, Garnier, 1980.

³ Agulhon (M.), Désert (G.), Specklin (R.), *Apogée et crise de la civilisation paysanne de 1789 à 1914* , op. cit., p. 148.

⁴ Zola (E.), *La terre* (1887), n. éd., Paris, Fasquelle, 1970.

⁵ Cf. Thiesse (A.M.), "Le mouvement littéraire régionaliste", op. cit., pp.

⁶ Ibid.

dans le monde rural et par une image invariablement négative de la ville. Mais elle s'en distingue toutefois par une très forte prise en compte des terroirs.

2 - Une valorisation politique et morale des campagnes.

A la fin du XIX^{ème} siècle, "le paysan" parvient avec plus d'atouts que "l'ouvrier" sur la scène des représentations républicaines. Il bénéficie, pour cela, des avantages d'une longue implantation dans la littérature nationale.

C'est entre 1820 et 1830, que l'on note un changement radical dans la sensibilité et la perception bourgeoise du monde rural. Auparavant, les catégories sociales urbaines et privilégiées étaient effrayées de la France rurale profonde, du paysan qui pouvait être assimilé aussi bien à un "chouan", à un "brigand" ou encore à une figure grossière et brutale, ses moeurs étant, du coup, inquiétantes et indéfendables.

C'est sous l'effet du Romantisme et du mouvement européen des nationalités qu'on commence à accorder une attention toute particulière à ces moeurs et authenticités, perçues auparavant comme barbares et archaïques, et qui deviennent des vestiges, des manifestations savoureuses, dignes d'être commentées, conservées et sauvegardées.

Ainsi, depuis le XVIII^{ème} et, surtout au siècle suivant, on note une prolifération des sociétés savantes et des collections privées ou publiques relatives au passé local ou aux us et coutumes

rurales¹. On peut noter l'enquête lancée en 1790 par l'abbé Grégoire sur les idiomes et patois². Des 1805, est fondée l'Académie Celtique, au sein du musée des Monuments Français³. Ses promoteurs mettent en place un plan de collecte systématique des traditions, des habitudes, des usages et des patois. Ainsi, ces informations et documents accèdent au rang de matériaux pour servir à l'histoire de la nation. Sous le Second Empire, le ministre Hippolyte Fortoul, chargé de l'Instruction Publique, lance la première entreprise de collecte et de publication des chansons populaires de tradition. En 1854, Frédéric Mistral, Joseph Roumanille et leurs amis créent le Félibrige⁴ pour favoriser et maintenir la langue et les coutumes provençales. On note aussi la création de l'Union Régionaliste Bretonne en 1888 et, en 1900, la Fédération Régionaliste Française. De même, de manière concomitante à ces mouvements, on assiste entre 1870 et 1914, à un développement massif des ethnographies régionales, des sociétés d'histoire locale, des premières institutions spécialisées et des premières enquêtes sociologiques (Frédéric Le Play...). C'est en 1937 qu'est fondé à Paris, par exemple, le Musée des arts et traditions populaires, consacré à l'ethnologie de la France.

Ainsi, progressivement, les populations rurales qui étaient perçues négativement vont tendre à devenir un symbole de stabilité et de tranquillité. Ce renversement s'explique aussi par la montée en puissance des masses ouvrières urbanisées que l'on tend à assimiler au "problème social" par excellence. Après 1830, et plus encore 1848, c'est des villes, des faubourgs et des banlieues ouvrières, en effet, qu'il est convenu d'avoir peur. Ainsi, hier, farouche et violent, le paysan se fait

¹ Fabre (D.), "Proverbes, contes et chansons" in Nora (P.) (dir.), *Les lieux de mémoire*, op. cit., t. 3, pp. 3555-3578 ; "Le 'Manuel de folklore français' d'Arnold Van Gennep" in Nora (P.) (dir.), *Les lieux de mémoire*, op. cit., t. 3, pp.3583-3614 ; Jamin (J.), "Naissance de l'observation anthropologique : la société des Observateurs de l'Homme (1799-1805), *Cahiers internationaux de sociologie*, 67, 1980, pp. 313-335 ; Maget (M.), "Problèmes d'ethnographie européenne" in Poirier (J.) (dir.), *Ethnologie générale*, op. cit., pp. 1247-1338. Ozouf (M.), "L'invention de l'ethnographie française. Le questionnement de l'Académie Celtique" in Ozouf (M.), *L'école de la France. Essais sur la Révolution, l'utopie et l'enseignement*, op. cit., pp. 349-377.

² Cf. Certeau (M.) de, Julia (D.), Revel (J.), *Une politique de la langue. La Révolution Française et les patois : l'enquête de Grégoire* (1975), n.éd., Paris, Gallimard, 1987.

³ Ozouf (M.), "L'invention de l'ethnographie française. Le questionnement de l'Académie Celtique", op. cit.

⁴ Cf. Martel (P.), "Le Félibrige" in Nora (P.) (dir.), *Les lieux de mémoire*, op. cit., t. 3, pp. 3515-3553.

alors doux et plaintif.

La Troisième République met en place à l'aide de ses structures scolaires une langue et des images nationales qui favorisent l'épanouissement définitif du thème paysan en exaltant "la solidité, l'intelligence et le civisme de la France rurale issue de la Révolution"¹. Face à des masses ouvrières dont on se méfie, le paysan va être l'objet d'un "hymne au progrès civique" et d'un "hymne à la sagesse paysanne"². Pourtant, les mouvances de gauche sont, aux lendemains de la Commune, méfiantes envers les paysans, identifiés à la réaction conservatrice, réactionnaire et à "l'analphabétisme en politique"³. Le discours républicain, dans le champ radical, partage, quant à lui, cette hostilité envers des populations jugées obscurantistes et fermées ayant fortement contribué à élire le Prince-Président.

Malgré cela, la République va tout mettre en oeuvre pour fonder sa légitimité et sa permanence sur cette catégorie sociale dont elle a toujours prétendu, par ailleurs, se détourner sur le plan politique. Cette contradiction sera de nouveau à l'oeuvre quand le pouvoir déléguera aux instituteurs (souvent fils de paysans) cette mission civique de conquête des campagnes.

Pour cela, la République va prolonger un mouvement, déjà en marche, consistant à accomplir l'unité sociale de la nation par l'unification linguistique⁴ des populations rurales. La régression des parlers régionaux, produite en partie par la scolarisation, instaure dans les campagnes une situation linguistique nouvelle. Le français national supplante progressivement la langue locale ou, à la rigueur, prend place à côté d'elle. Le patois et les parlers régionaux, perçus comme expressions de la singularité paysanne, vont être rangés, à leur tour, parmi les objets de musée (chants populaires, costumes, coutumes, folklores...).

Ainsi, les champs politique et scolaire vont contribuer à ce que le peuple français se dote d'une représentation de la langue et de l'espace nationaux. Dans ces conditions, le paysan, figure de la

¹ Agulhon (M.), Désert (G.), Specklin (R.), *Apogée et crise de la civilisation paysanne de 1789 à 1914*, op. cit., p. 47.

² Ibid., p. 352.

³ Ibid., p. 155.

⁴ Cf. Certeau (M.) de, Julia (D.), Revel (J.), *Une politique de la langue. La Révolution Française et les patois : l'enquête de Grégoire*, op. cit. ; Furet (F.), Ozouf (J.), *Lire et écrire. L'alphabétisation des français de Calvin à Jules Ferry*, Paris, Éd. de Minuit, 1977, 2 vol...

consensualité, est perçu comme un personnage exemplaire qui définit un modèle pacifié d'intégration nationale¹, une morale républicaine-conservatrice, un cadre d'identification, pouvant répondre, pour une jeune démocratie, à la quête identitaire des français. Ces représentations, dominées par la ruralité, refoulant de manière concomitante, le prolétariat et la modernité.

L'essor du roman rustique, très en vogue entre 1836 et 1856, et le développement de l'idéologie agrarienne² qui stimule les recherches consacrées à l'identité des provinces ont contribué aussi au renforcement symbolique de la figure mythique du paysan, homme d'un terroir, et du "village romanesque"³. L'agrarisme dont l'apogée se situe entre 1890 et 1899 et qui exalte la proximité avec les forces de la nature, les liens qui se nouent entre le cosmique, l'animal, le végétal et l'humain, vise à restaurer les structures et les valeurs traditionnelles de la société rurale. On doit concevoir en réalité cette "idéologie conservatrice" comme une "réponse aux menaces économiques modernes qui veut préserver une société unanime contre le libéralisme de la ville"⁴. Idéologie qui garantit ainsi "le soutien des petits paysans récemment acquis au régime"⁵.

Cette valorisation du monde des campagnes s'explique aussi par un autre fait. L'instauration, avec la République, de procédures démocratiques contribue à transformer les règles du jeu politique. Le poids croissant de la province et de ses représentants dans le champ politique, l'affaiblissement de la médiation et de l'influence exercées par les grands notables ont contribué, sans aucun doute, à faire émerger de nouvelles élites, enracinées en province. D'ailleurs, Christophe Charle met en évidence la tendance à la provincialisation d'un "pôle administrativo-politique" constitué de ministres, de préfets et de hauts

¹ Dans une lettre adressée par Jules Ferry à son épouse, on peut lire à quel point le monde rural se voit paré de bien des vertus : "C'est merveille de voir combien lentement et combien peu de choses changent au village. C'est ce qui en fait du reste la seule base de gouvernement". Cité in Agulhon (M.), Désert (G.), Specklin (R.), *Apogée et crise de la civilisation paysanne de 1789 à 1914*, op. cit., p. 354.

² Cf. Barral (P.), *Les agrariens français de Méline à Pisani*, Paris, Armand Colin, 1968.

³ Sur la représentation littéraire du village dans les années 1950-1960 cf. Lagrave (R.M.), *Le village romanesque*, Le Paradou, Actes-sud, 1980.

⁴ Charle (C.), *Histoire sociale de la France au XIXème siècle*, op. cit., p. 155.

⁵ Ibid., p. 155.

magistrats¹.

B) Une esthétique rustique et pittoresque du monde villageois.

Jules Marouzeau est conduit à décrire amplement le monde villageois de son temps. Il invoque le génie des lieux de son enfance, et la dimension morale et physique de ces derniers. Cette remémoration devient évocation de paysages moraux. Les souvenirs qu'il nous donne à lire sont pleins de complaisance, d'attendrissement, de nostalgie et d'idéalisation attendrissante. Le passé villageois constitue autant d'"images des siècles, aspects éternels de la terre immobile que nous traversons avec le nuage et le vent"². C'est avec un style sobre qui n'évite pas le lyrisme, qu'il souhaite témoigner d'un monde, supposé harmonieux, en voie de disparition. C'est une peinture émue du "vrai bonheur" qu'il entreprend devant nous.

Dans ces conditions, le récit autobiographique va tendre à embellir et à poétiser les choses. L'auteur place le peuple sur une scène où il fait figure de document vivant, posant pour la postérité. Réhabiliter cette entité va revenir, de sa part, à l'enfermer dans une identité ou une image naturalisée (le merveilleux bon sens populaire, la naïveté, la vie simple, la sagesse paysanne...) qui l'enfoncé davantage dans une représentation littéraire³.

1 - La "communauté villageoise".

Les descriptions que nous donne à lire Jules Marouzeau fonctionnent autour d'une représentation sereine, apaisée et harmonieuse de "l'immensité" de son "petit monde"⁴. La France telle qu'elle nous est décrite reste celle de coteaux paisibles, parsemée d'un

¹ Charle (C.), *Les élites de la République (1880-1900)*, op. cit., pp. 58-59.

² Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., p. 185.

³ Cf. Bourdieu (P.), "Les usages du peuple", op. cit.

⁴ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., p. 63.

tissu de bourgs et de villages, à peine coupée par quelques illuminations de cheminées industrielles.

L'auteur privilégie une France du terroir, enracinée dans ses habitudes et ses valeurs. Il nous donne à penser une ruralité douce, nostalgique, profondément naturelle et coutumière. Le "pauvre horizon villageois"¹ suggère l'enfermement dans l'infiniment petit du quotidien. L'immuabilité du pays tend à nous être expliquée par la profondeur des racines villageoises. Le villageois est un homme enraciné, pris dans les multiples configurations de son terroir et de sa terre d'origine :

"Mon village était un village comme les autres, offrant au regard du passant les images qu'on attend : soirs paisibles au seuil des portes, bêtes à l'abreuvoir, poules qui picorent et pigeons qui roucoulent, le travailleur au jardin, la ménagère au lavoir, les enfants sur le chemin de l'école"²

"Mais qu'il est donc beau mon village quand le soir, du haut de la colline proche, on voit ses bonnes vieilles maisons, auréolées de fumées bleues, leurs fenêtres dorées par le soleil couchant, qui se pressent et se penchent, comme agenouillées, autour du clocher sonnant l'angélus !"³ .

C'est un monde régulier, équilibré, stable, champêtre, rythmé par les temps naturels, les travaux agricoles et la transhumance humaine qui nous est décrit :

"La vie consiste au village à suivre le cours des saisons. Seulement les saisons ne sont pas celles du calendrier"⁴ .

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., p. 79.

² *Ibid.*, p. 11.

³ *Ibid.*, p. 13.

⁴ *Ibid.*, p. 72.

A chaque saison, nous sont dépeints les travaux agricoles correspondants. La vie villageoise est rythmée par eux-seuls. Tout change durant la saison hivernale :

"L'hiver est le temps du silence. Les maisons sont mortes. La vie est aux granges, et le travail autour des troupeaux enfermés."¹ .

"Et ainsi, tout l'hiver, dès avant le jour jusque tard dans la nuit, commençant à la lanterne, finissant à la lanterne, patrons et femmes de louage à seize sous la journée, rythmant par équipes sonores la longueur désespérantes des mois sombres, lancent dans le ciel d'hiver, à travers la campagne, le langage rudimentaire des hameaux somnolents."² .

"L'hiver pour moi était la saison de la cheminée"³ .

L'environnement naturel du village ou de la maison est aussi largement évoqué. Les arbres, les prés, les champignons, les oiseaux, les insectes, les plantes, les herbes et les fleurs font l'objet de multiples évocations⁴ . Comme dans de nombreux textes littéraires, la terre agricole, la terre des paysans, la terre des ancêtres, la terre nourricière que découpent chaque année en sillons les charrues, la terre des prairies et des bêtes est l'un des thèmes obligés de ce récit autobiographique :

"On moissonnait avec la faucille, qui s'appelait le 'volant' ; on ne perdait pas un brin de paille, et on glanait jusqu'au dernier épi. La longue journée ne voulait pas finir, et jusque dans la nuit bleuisante on entendait cahoter par les chemins creux les essieux des lourdes charrettes. Nous

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., p. 88.

² Ibid., p. 89.

³ Ibid., p. 89.

⁴ Ibid., pp. 168-173.

revenions, la fourche sur l'épaule, le panier vide au bras, les yeux brûlés de soleil, la chemise moite de sueur refroidie, la peau tailladée d'échardes. Les chiens jappaient dans les villages, le vent du soir retroussait les feuilles des bouleaux, des 'éclaircs de beau temps' allumaient vaguement l'horizon ('regarde comme ça 'épargne'' ! disait la femme de journée) ; les appels angoissés d'oiseaux invisibles filaient au ras des buissons : on ne parlait plus que pour compter les gerbes liées et les voitures rentrées...

Aux premières maisons du village, voici qu'on entre dans une senteur de pain chaud et de fumée de fagots. Un chien noir est couché sur la route ; les jardins endormis distillent le parfum triste du réséda ; de la tiédeur d'un fournil sort l'aigu cri cri d'un grillon, les caniveaux exhalent le chant flûté des crapauds, du clocher tombe la tristesse d'un angélus finissant, et l'on est las à sangloter quand on rentre dans la maison sans lampe, frôlés par les vols confondus de la dernière hirondelle et de la première chauve-souris"¹.

Le monde villageois reste ainsi un monde clos, paisible, immuable, sociable, aux moeurs saines, sereines et aux gens jovials :

"Mon village ne comptait, comme on dit, que des braves gens. 'Eh bonjour comment que ça va ?- Et par chez vous ?- Diê mon dadé !- Ah mon pôr' Jean!'"².

"Parfois, dans une belle fin de journée, quand les nuages se dissipaient au couchant ('Monsieur le curé a balayé devant sa maison', disait ma grand-mère), on s'asseyait sur le pas de la porte. Le chien posait son museau sur le genou de mon père. On disait bonsoir aux gens qui rentraient des

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., pp. 81-83.

² Ibid., pp. 11-12.

champs, l'outil sur l'épaule, traînant les sabots. Les vaches passaient pour descendre à l'abreuvoir, lentes et soufflantes, et éclaboussaient de leurs larges bouses la blancheur de la route. Les brebis se pressaient, tête basse, flanc à flanc, nimbées de poussière qui se dorait aux derniers rayons du soleil, masse confuse de laine brune au dessus du piétinement multiplié des sabots triangulaires"¹ .

Jules Marouzeau introduit aussi l'Église, la paroisse, le sacré dans la vie de sa commune et dans sa propre mémoire. La religion Chrétienne fournit à la communauté un cadre, peut-être plus consistant en réalité qu'en apparence. La spiritualité paraît absente. Il s'étonne d'une religion vidée de toute signification profonde, limitée à des superstitions et incluse tout entière dans des rites sociaux :

"Au cimetière, la cérémonie expédiée, les femmes, des pieds à la tête enveloppées dans leur mante noire, se répandaient à travers les tombes pour aller visiter leurs morts. Elles se couchaient tout du long sur le sol au pied des croix et vociféraient avec une intonation rituelle : 'Dié mon dadé, faut-au donc ! - Et dire que te sés tchi, mon tistou ! - Te sés donc parti, mon paur' pas !' Une grande clameur violait le silence pudique de la nature ; le spectacle du deuil étalé détonnait dans le cadre des visions familières : charrue au sillon, troupeau à la pâture, voiture sur le chemin. Toutes ces formes noires sans visage, collées au sol, et qui paraissaient des larves sorties de la terre des tombes, donnaient soudain au paysage quotidien une grandeur infernale.

Les femmes achevaient leurs 'pleurements', essuyaient la boue de leurs mantes, et s'en allaient au pas retentissant de leurs sabots, oubliant leurs morts jusqu'au prochain enterrement. Les hommes, dispensés du rite, et qui avaient

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., pp. 76-77.

attendu à la porte du cimetière, montaient maintenant en débandade, embarrassés de leurs mains, et arrivaient un à un à l'auberge"¹.

L'institution ecclésiastique et ses serviteurs font aussi l'objet de plusieurs évocations. Ces derniers sont généralement considérés comme des personnages comiques, faibles ou manquant d'urbanité :

"Un jour un nouveau curé arriva. Il était temps. Non pas que ma piété vacillât, car je n'identifiais pas le prêtre officiant à l'autel, ministre du Bon Dieu, avec l'espèce de sauvage que nous avons depuis des années, qui s'en allait par les routes, soutane retroussée, charriant des brouettées de crottin et de bouses pour son potager, qui couvrait des oeufs de perdrix dans son salon et, pour nourrir les poussins, rapportait sur son dos des sacs pleins de grouillantes fourmillières ; qui roulait des yeux désorbités pour faire peur aux enfants et, se glissant derrière eux à pas de loup, les enlevait par les oreilles 'pour leur faire voir la lune' ; enfin qu'on trouva un jour mort dans sa cave, dit-on, près du tonneau"².

C'est dans ce contexte pictural que Jules Marouzeau invoque longuement, dans un fort élan de nostalgie, les grands moments collectifs de la vie villageoise, les "grands jours"³ de son enfance que représentent, par exemple, le Chemin de Croix, la fête de l'Ascension, les noces et les enterrements divers. Se nourrir constitue, à ces occasions, de véritables cérémonies collectives où les convives, par exemple, "mangeaient et buvaient trois heures durant dans l'euphorie consécutive

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., pp. 106-107.

² Ibid., pp. 158-159.

³ Ibid., p. 211.

aux cérémonies funèbres”¹ :

(à propos des noces) “la soupe du matin pour recevoir les garçons d’honneur à l’heure où, clarinette en tête, des flots de rubans piqués à leur revers, ils amènent du village la blanche ‘promise’ ; le repas du midi, où le parrain de la mariée fait le tour des tables, un bonnet de coton sur la tête, un bol de vin à la main ; le repas du soir, qui dure toute la nuit, jusqu’à l’heure où les jeunes filles, leurs mains rouges croisées sur leur ventre blanc, viennent chanter à l’épousée, qui doit selon le rite écouter en pleurant, ‘la chanson de la mariée’ :

Madam’ la mariée, vous n’irez plus au bal-le ;

Vous s’rez à la maison

A garder les poupons

Pendant que les aut’s s’amuseront

Il fallait compter aussi la soupe et le boeuf, servis au petit jour, à la fin du bal, à l’heure où on va réveiller les époux pour leur offrir le bouillon rituel, et le repas du ‘rendemain’, où l’on achevait les restes. Et chaque repas principal comportait tête de veau, ventre de veau, ragoût de veau, rôti de veau, pâté aux oeufs et tarte aux prunes sèches”² .

“Le menu était moins riche qu’aux noces ; aussi on buvait davantage, et de la cuisine où nous mangions nous entendions bientôt des éclats de voix qui nous faisaient un peu peine pour le mort. Un moment venait où les convives ne se rendaient pas bien compte du motif pour lequel ils étaient attablés, et c’est tout juste si quelque bon vivant ne se disposait pas à y aller de sa chanson, - quand on venait chercher ma mère pour dire la prière des morts. Un grand bruit de sabots remués, et tous les convives se mettaient à genoux sur leur chaise devant les restes du ragoût. Un jour

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., p. 105.

² *Ibid.*, pp. 103-104.

que l'enterrement était tombé un vendredi de carême, et que ma mère avait dû préparer un menu maigre : 'Dié ! ma Lorine, lui disait en sortant de table la veuve du défunt frais enterré, ma Lorine, y o t'au dau temps qu'i en aïe envie, de quelle morue !"¹ .

Les fêtes et les bals villageois, les foires et marchés, temps forts de la vie rurale, sont, aussi, souvent décrits et deviennent des passages obligés du récit autobiographique. Ils deviennent, sous la plume de l'auteur, des manifestations folkloriques et pittoresques mais aussi des manifestations civiques.

Ainsi, au travers de tous ces événements de la vie paroissiale ou de la vie collective, c'est "l'esprit de clocher" que l'on souhaite nous donner à voir permettant ainsi à l'auteur de valoriser la force symbolique du terroir dans sa dimension intégratrice et apaisante. Le récit reprend ainsi les fondements des cadres imaginaires sur lesquels s'est fondée une partie de la conscience de soi et du consensus national.

2 - Un univers de "petits notables".

Jules Marouzeau entreprend la description des hiérarchies sociales villageoises. Il nous parle, dans cette perspective, de l'existence de "notables" :

"Dirai-je que j'ai eu une enfance paysanne ? Les choses au village ne sont pas si simples. Pour un homme de la ville, il y a, en bloc, les citadins et les paysans, car l'homme du dehors ne peut pas voir les nuances. Mais le village est un monde complexe, une société avec sa hiérarchie et ses classes"² .

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., pp.107-108.

² *Ibid.*, p. 14.

"Les notables, c'étaient d'abord 'Les Dames' : deux vieilles veuves qui vivaient de leurs rentes dans 'le château'... 'La Demoiselle' régnait sur la sacristie, repassait les nappes d'autel, réformait les fleurs artificielles, instruisait les enfants de chœur, et tyrannisait les curés successifs en assurant la tradition. Puis il y avait Mme Lépaud, l'épicière, qui avec ses trois filles anémiques, habillées comme à la ville, faisait un groupe distingué près de l'autel de la Vierge..."¹ .

"A la tribune des hommes, il y avait 'Monsieur Martin', vieux célibataire, frère de la Demoiselle, qu'il détestait autant que pouvait le permettre une bigoterie commune ; il avait des métayers, portait paletot, était bachelier, et on lui disait : 'Bonjour, monsieur Martin' quand il passait, menant par la longe son cheval au pré"² .

A travers la perception qu'il se fait du monde de son enfance, on note une représentation idéale et enchantée du monde social. Point de conflits, point de revendications. Bref, c'est un univers a-social qui nous est dépeint.

III/ LE VILLAGEOIS : UNE FIGURE EMBLÉMATIQUE.

La posture intellectuelle qu'engage Jules Marouzeau dans son récit autobiographique tend à "neutraliser" et à "aseptiser", dans la représentation enchantée et folklorique du monde villageois qu'il produit, tous ceux qui deviennent l'objet de son discours et, tout particulièrement, la figure du "villageois". C'est ce qu'il convient d'expliquer dès maintenant.

Ce récit autobiographique justifie d'une certaine prétention à la muséographie. L'auteur recense, en effet, des objets "exotiques", folkloriques, soit disant, évocateurs de la civilisation rurale. Parmi ceux-ci,

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., pp. 153-154.

² Ibid., p. 208.

on doit compter avec l'usage que fait le narrateur de la "langue populaire" qui désigne un référent inaccessible à la compréhension commune et que l'auteur se met en position d'interpréter¹.

A) L'homme d'un terroir.

Comme nous l'avons déjà envisagé, le texte de Jules Marouzeau favorise l'image d'une société rurale homogène réconciliée autour de son clocher et ancrée dans son terroir. On est témoin de la valorisation et de l'exaltation de l'honneur paysan, des valeurs de la ruralité, des vertus de l'ouvrage agricole. Se répand ainsi une image de la France laborieuse, repliée dans ses villages, autour du champ ou de l'étable.

Le récit se caractérise dès lors par l'étonnement émerveillé de l'auteur pour ceux qui ont si peu mais qui ont finalement, pour peu qu'on veuille suffisamment l'y voir, tout ou presque tout. C'est une thématique éminemment idéologique que l'on se doit maintenant d'appréhender.

1 - Fidélité et mémoire.

La figure du paysan fait l'objet de nombreuses évocations. C'est un personnage étrange :

"Le paysan ne vit que pour soigner, servir son bétail. Le souci des bêtes commande tous les événements de sa vie : mariages, maladies, enterrements, corvées et joies de famille, tout se règle en fonction de la question sans cesse posée : 'Qui est-ce qui soignera les bêtes ?' L'homme est, en fait, l'esclave de son troupeau ; et il se venge en

¹ Cf. Bourdieu (P.), "Les usages du peuple", op. cit.

prenant l'attitude d'un maître brutal. Il n'aime pas ses bêtes, parce qu'il ne les comprend pas. Il leur prête ses propres sentiments, et ses raisonnements rudimentaires. Il attribue à la mauvaise volonté et à la malice ce qui est impuissance ou stupidité ou souffrance. Il se conduit avec les animaux comme avec des humains inférieurs ; il les traite comme ses enfants : mal. S'il paraît les aimer, c'est en fonction du rapport qu'il en attend"¹ .

"Il faut voir le vieux Cadet emmenant au communal sa truie avec une demi-douzaine de goretts : boitillant, toussotant, réglant son pas sur leur pas, caressant doucement de son bâton les précieux dos roses, et attendant avec complaisance quand la troupe s'arrête pour fouiller les belles ordures du chemin. C'est que le 'nourrin' (jeune cochon à élever) se vendait très bien à la dernière foire de Saint-Martial. Il faut voir comment, au retour, la Mézida les reçoit. Pas un mot d'accueil pour son père, qui du reste n'en attend pas ; mais de quel entrain elle verse à plein seau le 'bran' hideux dans l'auge ! Les groins alignés farfouillent, reniflent et engloutissent. Elle, les manches retroussées, plonge ses bras dans le liquide tiédasse, eau de vaisselle et trognons ; elle triture, écrase, pousse les bons morceaux vers les gueules gloutonnes, flatte d'une tape les flancs frémissants où s'élabore la graisse à tant le kilo ; et soudain, à son gosse qui rentre de l'école en demandant son 'quatre heures' : 'Tu peux pas attendre un peu, donc !'"² .

C'est aussi un homme attaché à sa terre, à l'écoute de son environnement, limité par "les bornes de son simple horizon"³ qui nous est dépeint.

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., p. 51.

² Ibid., pp. 51-52.

³ Ibid., p. 180.

“C’est la veille de l’hiver. On sème les blés ; le laboureur arrête son attelage et lève la tête vers les oiseaux qui passent. Il s’étonne, lui le casanier, dont toute la vie s’est usée entre sa maison et son champ, de ces vagabondes qui vont, avec la régularité mystérieuse des saisons, par-dessus les clochers, par-dessus les pays, le cou tendu vers des lointains insoupçonnés. Les maiosées sur sa charrue, il suit leur vol tremblotant qui se fond dans l’espace, puis il les perd de vue dans un battement de paupières, mais son regard reste fixé vers ce tout petit croassement, grrr...grrr, qui s’efface dans un souffle du vent ; et il reprend enfin le tracé de son sillon, ébloui et dépaysé d’avoir un instant franchi avec les voyageuses les bornes de son simple horizon”¹ .

Jules Marouzeau entretient un rapport complexe avec la figure du paysan dans sa relation à la nature et au travail. Le paysan tel qu’il est perçu par l’auteur et décrit ne paraît pas justifier de dispositions abstractives. Il vit dans le concret, rivé au présent, au réel, à l’immédiat et à l’immanent. Cette condition épousant son expérience quotidienne et correspondant à l’harmonie qu’il entretient à la nature, à l’action et au monde. Malgré l’absence de commentaires proprement dits, la présentation de cet environnement n’est pas dépourvue de connotations dépréciatives : l’homme de la campagne est un homme de la nature, un homme-nature.

L’identité villageoise est fortement enracinée. Le paysan, ennobli par sa tâche, est l’homme d’un terroir. Celui-ci est perçu comme un univers plutôt mystérieux et impénétrable pour toute personne née ailleurs. Le “chez-soi” a un sens local et affectif plus que spatial. “Etre d’ici” c’est savoir reconnaître les éléments qui font un paysage, les signes du ciel et du temps, les limites de propriété et les histoires qui les ont façonnées. Le terroir est ainsi, aux yeux de l’auteur, un lieu de mémoire. Seul l’habitant anciennement installé peut savoir décrypter le sens

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., p. 88.

profond et caché des pratiques et habitudes :

“Seulement, il y a à la campagne, derrière les portes closes et sous le masque des visages, la vie que ne soupçonnent pas le voyageur pressé et le parisien en vacances, celle qu’on ne voit que du dedans, quand on est né au village et qu’on en parle la langue. Les voisins se surveillent et s’épient, ceux qui ne sont pas brouillés pour des raisons de bornes l’étant pour des questions de poules. Le meunier et le menuisier se traitent de coquins, et ont raison tous les deux...”¹

2 - Discours autobiographique et morale sociale.

Le travail agricole tel qu’il est ici envisagé, n’est plus, à un certain niveau d’élaboration perçu comme un métier, mais comme un mode d’être, un modèle de l’existence “authentique”. Il s’abstrait des rapports sociaux dans lesquels il s’inscrit nécessairement et facilite la production d’un message qui met en avant les qualités vertueuses de la terre et du “beau travail”².

En nous dépeignant un homme modeste dans un univers modeste, satisfait de son sort, porté à reconnaître les vraies valeurs, soucieux de ne pas déroger, il nous est proposé une morale de la “résignation positive”. L’auteur fait ainsi de la nécessité, vertu. En condamnant l’inactif et l’oisiveté, mère de tous les vices, c’est encore le tableau de l’annoblissement de l’homme par le travail et la morale de l’effort et de la discipline qui est promu. Cette célébration du travail comme valeur esthétique, principe moral et fondement de l’ordre du monde doit se comprendre à partir de la trajectoire de l’auteur qui le prédestine, par l’effort qu’il a dû soutenir pour arriver à ce qu’il est, à l’ascétisme et au moralisme.

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., pp. 12.

² Ibid., p. 116.

Au travers de cette démonstration, l'auteur diffuse la conviction que cette France modérée, travailleuse et pacifiée, que cet "environnement fondateur" sont constitutifs de ce qu'il a pu devenir.

B) Le parler populaire.

Il convient d'aborder précisément ce que Jules Marouzeau nous dit de la langue entendue lors de son enfance. On doit saisir non seulement ce que cette évocation signifie du point de vue de l'écriture autobiographique mais aussi du rapport que cette thématique entretient avec le parcours social de l'auteur.

Il est amené à traiter le langage "populaire" non comme un instrument ou une pratique mais comme un objet de contemplation, de délectation ou d'étude¹. La langue n'est jamais traitée pour elle-même puisqu'elle sert essentiellement à authentifier et à rendre crédible un récit dont l'objectif profond est l'idéalisation des origines populaires. De plus, le professeur de lettres qu'est l'auteur s'offre aussi le plaisir d'une sorte "d'explication de texte", souhaitant rendre compte, avec un style fleuri, de la langue des aïeux.

Avant d'entreprendre cette réflexion, il ne faut pas perdre de vue que le narrateur appartient à une génération d'universitaires qui a fait de l'histoire de la langue et de la linguistique (Ferdinand Brunot², Ferdinand de Saussure...) et plus particulièrement de l'histoire des parlers régionaux un sujet d'études des plus légitime (Arnold Van Gennep³...) . Nombreux ont été ceux qui ont montré, en effet, dès cette époque, tout

¹ Sur le problème de la définition et du rapport des intellectuels à la "langue populaire" Cf. Bollène (G.), *Le peuple par écrit*, op. cit. ; Bourdieu (P.), *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982 ; Cf. Bourdieu (P.), "Les usages du peuple", op. cit. ; Bourdieu (P.), Boltanski (L.), "Le fétichisme de la langue", *Actes de la recherche en sciences sociales*, 4, juillet 1975, pp. 2-31 ; Certeau (M.) de, Julia (D.), Revel (J.), *Une politique de la langue. La Révolution Française et les patois : l'enquête de Grégoire*, op. cit. ; Delsaut (Y.), "L'économie du langage populaire", *Actes de la recherche en sciences sociales*, 4, juillet 1975, pp. 35-40...

² Cf. Chevalier (J.C.), "L'histoire de la langue française", de Ferdinand Brunot" in Nora (P.) (dir.), *Les lieux de mémoire*, op. cit., t.3, pp. 3385-3419.

³ Cf. Fabre (D.), "Le 'Manuel de folklore français' d'Arnold Van Gennep" in (P.) (dir.), *Les lieux de mémoire*, op. cit., t.3, pp. 3583-3614.

l'intérêt de ces pratiques langagières et les liens complexes qui unissent la langue et le politique, la langue et le territoire, la langue et la conscience nationale.

1 - Langue et bon sens populaire.

Il est nécessaire, nous semble-t-il, de préciser l'usage de la langue dite populaire que fait Jules Marouzeau dans son récit autobiographique. Il est amené, en effet, à désigner les populations rurales au travers de leur mode de communication. La représentation de la langue du peuple dans une écriture littéraire participe, selon nous, à une véritable entreprise d'idéalisation et de folklorisation du monde rural d'autrefois.

Le patois pénètre dans l'autobiographie entre guillemets. Il se donne à lire au travers d'un catalogue d'expressions pittoresques que le narrateur s'empresse de traduire immédiatement. De même, l'auteur privilégie les scènes de dialogue renforçant la cohérence et la véracité du récit :

"T'm'i au païeras' vociférait la bergère, la voix étranglée dans sa gorge, 't'mi au païeras chi qu'o dau mau ! La rage t'arrache las pé dau veintre ! - Tu me le paieras, chien qui a du mal (enragé) ! Que la rage t'arrache les peaux du ventre !' Et c'en était fait de la poésie du pacifique automne"¹.

"'Et qu'il a été bien mal, va, votre cousin. ça l'a pris le jour de la Saint-Barthélémy. En sarclant ses raves que ça l'a pris. On a bien fait venir le médecin. M. Léchaud qu'on a appelé. Pass'que M. Desbois, vous savez, il a pas le renom depuis l'accouchement de la Pergaude, qu'elle a été si tellement malade. Censément, le cousin que ça aurait été de la congestion. Mais pour moi, c'est le sang, va. Ce qui

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., p. 86.

l'a sauvé par exemple, c'est la Justine au grand Alexandre : 'Des fois que tu y ferais de la tisane de 'bouris' de foin, qu'elle m'a comme ça. Que ça a fait tant de bien à défunte ma pauvre mère.' Et bien ça l'a dégagé, vois. Trois chemises qu'il a mouillées, le pauvre chéti, au respect que je vous dois. Comme une lessive qu'il a sué, sans comparaison. Mais il est encore pas fort, vous savez. Il se lève que. Et il a donc bien perdu de pas aller à la foire d'automne : que les cochons se vendaient si bien ! Trois qu'on en a, avec le mal que ça donne. Y a qu'une chose qui nous soulage, c'est l'Eugénie, depuis qu'elle est venue bru pas'qu'on a attendu le mariage pour les engraisser, vois, la pauvre..."¹.

Au-delà des seules expressions en patois, il est à signaler que Jules Marouzeau introduit largement dans son texte le vocabulaire et la sagesse en usage dans le monde villageois de son enfance. Celle-ci reflète une vision laïcisée de l'existence, une morale pratique de la modération et de la résignation, un refus des excès et un respect du juste milieu. Elle est la traduction, pour ces catégories laborieuses, conscientes du prix de l'effort et du peu d'espoir en vue, d'un pessimisme, d'une forme de fatalisme et de renoncement. Cette morale paraissant, aux yeux de l'auteur, d'autant plus pertinente et garante du maintien de l'ordre et de l'harmonie sociale, qu'elle correspond aux principes qui ont contribué à devenir ce qu'il est :

"Le paysan de chez moi ne sait pas dire simplement et naturellement ce qu'il veut dire ; il l'exprime par un détour, et le plus souvent par la négation du contraire. Il ne dit pas qu'il fait chaud, il dit qu'"il ne fait pas froid" ; ni qu'il fait froid, mais qu'"il ne fait pas chaud" ; "il y a beaucoup de..." s'exprime par : "y en a pas mal" ; "il est tôt" se dit : "il est pas tard" ; "il fait mauvais" se dit : "il fait pas beau" ; "c'est pas de

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., pp. 118-119.

refus' est la façon d'accepter, et ce qui signifie 'oui' c'est d'ordinaire 'j'dis pas non'"¹ .

"C'est le ton surtout qui donne aux mots leur sens. S'agit-il de féliciter quelqu'un pour une réussite : 'je te promets !' dira l'un ; l'autre : 'J'espère !', un troisième : 'Je te réponds !' Et tout cela, grâce à une intonation montante de la finale, signifiera : 'Compliments !'"² .

"Puis, les nuances ne s'expriment pas : on n'a pas de mots pour dire 'gentil, charmant, gracieux, délicat, avenant, sympathique...' ; tout cela se dit : 'C'est pas mal'. Enfin, toute chose qui s'exprime doit rentrer dans une formule"³.

"J'ai connu, enfant, 'le père Tistou', déjà vieux ; je l'ai retrouvé cette année encore aux vacances. Depuis plus de quatre-vingts ans qu'il use, si l'on peut dire, de la parole, le père Tistou n'a pas appris à dire ce qu'il pense comme il le pense. Il pratique la réponse à retardement, comme pour se donner le temps de réfléchir à ce qu'il ne dira pas. Il avance ses mots comme il paierait une dette, sou par sou et en cherchant, comme une pièce fausse, le mot qui ne voudra rien dire. Si à une demande il acquiesce avec un : 'Pour sûr !' tout le monde comprend que sa vraie pensée est dans un 'mais...', qui ne viendra pas.

Le père Tistou vient de mourir, après deux jours d'agonie muette ; un peu avant la fin, il a repris ses sens : 'Eh bien, lui a-t-on demandé, père Tistou, comment ça va ?' Il n'a pas dit : 'Mal' ; il a dit : 'Pas fort', et c'est sur cette dernière négative qu'il a passé au silence définitif"⁴ .

A travers tous les extraits que nous cite l'auteur, ce dernier en arrive "à une sorte d'inversion du rapport de force symbolique"⁵ entre la langue dite populaire et la langue dite légitime. Le "renversement" qui s'observe dans son ouvrage et qui consiste à "sur-

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., pp. 29-30.

² Ibid., p. 30.

³ Ibid., p. 30.

⁴ Ibid., pp. 31-32.

⁵ Bourdieu (P.), "Les usages du peuple", op. cit., p. 183.

évaluer" ces pratiques et à nous montrer, soit-disant, tout le naturel, le charme, l'originalité ou l'ingéniosité de cette langue et, par conséquent, à définir et à évaluer celle-ci par rapport à la langue dominante qui est une expression de "la domination sociale"¹ .

Ce que le narrateur nous donne à lire, à partir de sa position de représentant et de défenseur de la culture légitime, ce sont des parlars qui, du seul point de vue de la langue dominante, ne peuvent apparaître que plus vrais et moins sophistiqués. Ainsi, "ceux qui, par souci de réhabilitation, parlent de langue ou de culture populaires sont victimes de la logique qui porte les groupes stigmatisés à revendiquer le stigmate comme signe de leur identité"² .

Analysons plus précisément le rapport fasciné et distant qu'entretient Jules Marouzeau à la langue parlée dans son environnement d'origine.

La succession de classements et de succès scolaires qui ont contribué à définir ultérieurement la réussite et la position de l'auteur fonctionnent comme autant d'actes "d'ordination"³ instituant une différence sociale de rang. Les élus sont marqués pour la vie par leur appartenance nouvelle et séparés du commun des mortels par une différence d'essence et de légitimité. Donc, réussir, s'élever, c'est se séparer progressivement et inévitablement du monde et du langage familial mais aussi projeter sur le passé une vision distancée, nostalgique et enchanteresse. En constituant en objets esthétiques, en objets de littérature une langue, des pratiques, des usages, le narrateur prend sur eux le point de vue de l'intellectuel dominant et légitime qu'il est devenu. Il importe, selon nous, dans sa perception du passé, les dispositions inhérentes à sa trajectoire sociale (faite de distance et de réenchantement) et les exigences attachés à son milieu d'élection (volonté de témoignage, de parler pour l'universel).

2 - Le discours sur le peuple et ses effets sociaux.

¹ Bourdieu (P.), "Les usages du peuple", op. cit., p 183

² Ibid., p. 183.

³ Bourdieu (P.), *La noblesse d'état. Grandes écoles et esprit de corps*, op. cit., p. 141.

La thématique ruraliste privilégiée par Jules Marouzeau produit un impact considérable dans la perception que le lecteur peut se faire du monde d'antan. Celui-ci est à la fois le miroir du quotidien, de l'ordinaire et le lieu de l'enracinement. Cette mise en forme narrative contribue à le rendre présent et à l'actualiser.

En privilégiant une posture naturaliste et expressionniste, l'auteur cherche à "donner vie" aux souvenirs pour séduire un lecteur avide d'émotions. Il souhaite nous faire apprécier et admirer le pittoresque du patois et des pratiques villageoises d'autrefois. En dégagant l'esthétique d'un parler, le caractère et le piquant de certaines manières en utilisant des tournures linguistiques pour assurer la véracité des dialogues, le narrateur souhaite produire un effet de croyance et de réalité des plus essentiels.

Nous pensons que l'autobiographe peut puiser dans l'évocation et la réhabilitation de ces pratiques dominées le sentiment de sa propre dignité redoublant par ce pouvoir de consécration la certitude de sa légitimité, de sa position et de sa suprématie. La valorisation de l'enracinement dans un territoire d'appartenance doit être appréhendée, en effet, comme un moyen symbolique de remémoration de la trajectoire sociale, du point de départ de l'errance mémorisée.

III/ PRODUCTION DISCURSIVE ET ENJEUX SYMBOLIQUES.

S'interroger sur les enjeux symboliques des différentes thématiques autobiographiques que nous venons d'envisager nous paraît d'autant plus essentiel que Jules Marouzeau véhicule un certain nombre d'évocations, données comme intemporelles et indiscutables, que viennent étayer toutes les visions archaïques, naturalistes et folkloriques du monde villageois.

La trajectoire de cet auteur a engendré, tout au long de son trajet, des expériences qui ont pu rester informulées. Nous essayerons de mettre en évidence de quelle façon l'écriture autobiographique constitue un moyen pertinent d'objectivation de soi, rendant compte

d'une "mauvaise conscience". C'est en fonction de celle-ci et de l'image qu'il se fait de son existence, qu'il est amené à envisager les lieux de son enfance.

A) La folklorisation du monde rural.

Le discours sur le peuple que tient Jules Marouzeau doit être saisi comme un discours qui veut réduire à tout prix un écart ou une différence. Le "populisme" ici à l'oeuvre dans les descriptions des classes populaires et de la vie villageoise d'autrefois, correspond à la position d'un homme qui croit ne pouvoir échapper à sa condition d'"élu" ou de "déclassé" qu'en affirmant la "supériorité" des moeurs et des pratiques dominées.

Le populaire tel qu'il est présenté dans le récit de cet auteur doit ainsi être envisagé, pour cet individu issu des régions dominées de l'espace social, comme le produit d'un renversement symbolique, d'un souci de réhabilitation et d'ennoblissement de ses origines.

1 - Un passé enraciné.

Comme nous l'avons déjà mentionné, l'évocation de la vie villageoise, du paysage, des lieux de l'enfance ou du foyer familial fonctionne comme autant de preuves d'un fort enracinement social et culturel. Ainsi, pour Jules Marouzeau, le recours aux origines et l'identité personnelle suppose la fidélité à un foyer et à un lieu.

Le monde rural devient, alors, un décor privilégié pour les émotions, un motif de lyrisme et de méditation, un lieu qui permet effusion et ressourcement intérieur. C'est aussi le moment d'une songerie amère et apaisante.

Si l'évocation du paysage peut mêler indice d'appartenance et mélancolie, espace rassurant et nostalgie, c'est qu'il devient le lieu et le moment d'une prise de conscience. La rupture

engagée par le narrateur avec le milieu de son enfance explique qu'il puisse constituer, pour mieux s'en rapprocher, la province et le local en une école de vérité et de modestie, en un "refuge", en un lieu illusoire de l'origine retrouvée. Privilégiée, comme le fait l'auteur, une sensibilité fortement ruraliste et nostalgique, c'est l'expression, selon nous, d'une image de soi amputée ou déniée.

2 - Mise à distance et certitude de soi.

Nous constatons que Jules Marouzeau se tourne romantiquement, de manière idéaliste et folklorique, vers un certain monde villageois, pour y trouver de manière illusoire la preuve irréfutable de l'unité de son identité, du lien toujours vivant à son milieu et à son terroir d'origine. L'admiration ou la fascination morale, sociale et politique pour le monde d'antan, devenu objet de discours et sujet de littérature, exprime, en réalité, la tendance à une mise à distance, à un éloignement et à une séparation irréversible avec l'univers de son enfance. On s'intéresse, en effet, d'autant plus à ses origines que celles-ci s'éloignent davantage et que l'on a de la peine à les aborder.

Il est intéressant de noter, à ce propos, que Jules Marouzeau a entrepris, d'après ses dires, une recherche généalogique. C'est ainsi qu'il fait mention de la découverte, par ses soins, de nombreux documents :

"...des vieux papiers d'écriture difficile, qui me révélèrent des contrats de mariage, des notes d'apothicaire, des actes de vente, des cahiers de collecteurs d'impôts, des lettres, toute une histoire de ma pauvre famille au cours d'une misère de trois siècles. De cette poussière montaient deux visions : celle des paysans asservis à leur terre, sans argent, endettés, figurant sur la cahier du collecteur pour des acomptes de 'trois sols', 'deux sols trois deniers', péniblement arrachés, avec promesse de se

libérer après la récolte ; d'autre part, la vision des jeunes hommes qui, de génération en génération, quittaient le pays et la 'payse' à dix-huit-ans pour s'en aller 'bâtir Paris' : ils partaient au printemps, les 'limousinants', c le vol montant des grues, leur 'baluchon' au bout de leur bâton, à pied, comme Martin Nadaud, de légendaire mémoire, puis, à l'apparition des chemins de fer, allant prendre le train à Châteauroux, chaussés de leurs sabots de tous les jours et portant sur l'épaule, suspendus par les lacets, les souliers qu'ils réservaient pour leurs dimanches ; ils s'en allaient peupler les vieilles rues de l'île Saint-Louis, groupés par village, ne voyant rien de la grande ville, et se communiquant des nouvelles du pays quand arrivait une lettre avec l'en-tête :

*A Monsieur Encelin
hoburgistre rut Jean
Delespinne proche
la grève pour Sylvain du
Mas Rouzeau tailleur
de pierre à Paris,*

qui racontait après deux pages de politesse et de 'portements', comme on dit encore chez nous, que 'pour alégard de la récolte nous avons eut moitié de paille demoin à la grande saigne ; les gerbe font uns septié à la dousenne ; nous avons eut 15 dousaine de gerbe de blénoir, du millié en abondance, pour la chataigne enviroind comme lanné dernière et beaucoup de glant"¹ .

Nous pensons que l'écrit autobiographique constitue une pratique permettant d'objectiver et d'aller vers ce que la trajectoire a séparé. En lisant le récit de Jules Marouzeau, on doit avoir en tête, la douloureuse "culpabilité" du narrateur devant la séparation sans cesse accrue entre sa famille et lui.

C'est cette position qui peut expliquer que nous ayons

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., pp. 18-20.

affaire au "regard distant du promeneur ou du touriste"¹ qui observe, avec le détachement d'un amateur de curiosités, son propre passé produisant "le paysage comme paysage, c'est-à-dire comme décor, paysage sans paysans, culture sans cultivateurs, structure structurée sans travail structurant, finalité sans fin, oeuvre d'art"². On est dès lors en face d'"une évocation neutralisée du monde social qui parle de ce monde sur un mode tel que tout se passe comme si elle n'en parlait pas"³.

Dans cette perspective, nous sommes amenés à penser que lorsque Jules Marouzeau décrit, par exemple, les paysans, ce n'est donc pas de ces derniers qu'il souhaite réellement nous entretenir. Ce discours qui ne témoigne en fin de compte, à leur égard, que d'une fascination intellectuelle, n'est le plus souvent fondé que sur une seule prétention : écrire sur lui, revenir sur sa vie, restituer le sens de son existence, combler des fractures.

B) Représentations du monde et profits symboliques.

Si la littérature autobiographique est généralement perçue comme le lieu par excellence du désintéressement, on se doit, tout au contraire, ici, de rappeler que les jeux d'écriture suscitent des enjeux et des intérêts particuliers. C'est la raison même du pouvoir ou de la violence symbolique qui, d'après Pierre Bourdieu, supposent la reconnaissance, la croyance mais aussi l'ignorance. Il convient d'appliquer à ces pratiques d'écriture se présentant ou se vivant comme désintéressées, un mode d'explication et de compréhension qui envisage les divers "profits symboliques" que Jules Marouzeau peut engranger avec ce type de récit.

1 - Légitimité, compétence discursive et gains symboliques.

¹Bourdieu (P.), "La paysannerie, une classe objet", *Actes de la recherche en sciences sociales*, 17-18, décembre 1977, p. 3.

² Ibid., pp. 3-4.

³ Ibid., p. 4.

Jules Marouzeau en écrivant sur le monde villageois de son enfance se présente tout à la fois comme témoin ou acteur et interprète. Il nous explique et nous déchiffre en quelque sorte ce qu'est cet univers et comment il convient de l'aborder.

En tant qu'intellectuel consacré et légitimé, il manifeste sa reconnaissance sociale par sa capacité de domination symbolique, consistant à se présenter comme celui qui, au nom de son expérience passée, est capable de donner sens et valeur à ce monde d'antan. Il revendique, d'une certaine manière, une forme de monopole de la compétence à parler de cet environnement. Pour Pierre Bourdieu, les intellectuels issus des catégories dominées, c'est-à-dire les "transfuges ou parvenus" ne peuvent intervenir "que parce qu'ils ont abandonné la place sans parole de ceux dont ils portent la parole en se mettant à leur place en parole, et ils sont enclins à livrer, en échange de la reconnaissance (au double sens du terme), le capital d'information qu'ils ont emporté avec eux"¹.

Jules Marouzeau tend ainsi à s'autoconsacrer au travers d'une pratique d'écriture qui se pense et se donne à voir comme une oeuvre sociale de témoignage sur un monde, berceau d'une enfance modeste. Il souhaite assumer un quasi "service public", une sorte de "mission civique" et éducative dont l'auteur ne peut retirer d'intérêt personnel. En témoignant, il se dote donc du privilège du monopole de la défense de l'universel. Cette autoconsécration n'étant possible que pour autant qu'elle ne s'exprime pas et qu'elle mobilise une pratique dont le principe de désintéressement participe de sa définition sociale. Aussi, les intellectuels portés à s'intéresser aux classes populaires demeurent "bien placés pour recueillir, s'ils savent s'y prendre, leur part de la plus-value symbolique produite par l'importation dans la sphère de la culture savante des matières arrachées aux cultures dominées (au sens anthropologique du terme de culture) : les matériaux 'indigènes'

¹ Bourdieu (P.), *Esquisse d'une théorie de la pratique. Précédé de trois études d'ethnologie kabyle*, Genève, Droz, 1972, p. 158.

décontextualisés, et notamment les fragments de 'parler peuple'..."¹

Jules Marouzeau peut voir légitimer d'autant plus son projet autobiographique et son oeuvre de témoignage qu'en tant qu'émetteur pédagogique reconnu, prestigieux, réputé, renommé ("la plus précieuse de toutes les propriétés lorsqu'il s'agit d'un nom célèbre..."²), doté d'une "autorité déléguée" et d'une "autorité scolaire"³, il est socialement promu comme digne de transmettre ce qu'il écrit et perçu comme "auteur légitime" dans la mesure, bien évidemment, où le lecteur veuille bien reconnaître qui il est. L'Université étant "détentrice en dernière instance, des signes infaillibles de la consécration"⁴ puisque ses verdicts sont sûrement parmi les verdicts sociaux ceux qui sont les plus puissants. Ainsi, ils sont capables de décerner à travers un titre scolaire, un brevet d'intelligence. Dans ces conditions, le narrateur a de fortes chances de faire prendre pour évident, chez le lecteur, tout ce qu'il tient lui-même pour évident. Le discours autobiographique trouve dès lors, ici, les éléments de sa propre pérennité.

Socialement promu, l'auteur l'est aussi, parce que l'institution scolaire est par définition l'instance qui produit, valorise et interprète la relation à l'écrit⁵. Les universitaires ont toujours été, en effet, depuis le Moyen-Age, un corps d'exégètes et de lecteurs chargé de définir et de maintenir les limites socialement acceptables de ce qu'il convient de penser ou de lire⁶.

2 - Discours autobiographique, représentation de soi et figure

¹ Grignon (C.), "Composition romanesque et construction sociologique" in Grignon (C.), Passeron (J.C.), *Le savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Gallimard-Éd. du Seuil, 1989, p. 212.

² Bourdieu (P.), *Homo academicus*, Paris, éd. de Minuit, 1984, pp. 18-19.

³ Bourdieu (P.), *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, op. cit., p. 79.

⁴ Bourdieu (P.), "Champ intellectuel et projet créateur", *Les temps modernes*, 246, novembre 1966, p. 895.

⁵ Bourdieu (P.), "Lecture, lecteurs, lettrés, littérature" in Bourdieu (P.), *Choses dites*, op. cit., pp. 132-143.

⁶ Durkheim (E.), *L'évolution pédagogique en France* (1938), n. éd., Paris, P.U.F., 1990 ; Garin (E.), *L'éducation de l'homme moderne. 1400-1600* (1968), n. éd., Paris, Hachette, 1995 ; Le Goff (J.), *Les intellectuels au moyen âge* (1957), n. éd., Paris, éd. du Seuil, 1985...

de l'intellectuel.

Devenu un intellectuel reconnu au terme d'un parcours scolaire et social exemplaire, Jules Marouzeau est en mesure de revendiquer avec fierté ses origines pauvres sachant qu'il ne peut qu'en tirer un surcroît de mérite et de rareté. Parce que l'auteur prétend incarner une personne identique aux autres, proche du commun des mortels et qui sait de quoi elle parle, il peut prétendre, dans une certaine mesure, représenter le peuple et se poser comme "porte parole légitime"¹. Ce qui lui confère des propriétés symboliques essentielles comme la compréhension, la familiarité, la sympathie ou la connivence et des profits divers liés à la dénégation de la distance comme la proximité et la simplicité. Il sait ainsi cumuler les avantages symboliques d'une double posture, faite à la fois de proximité et de distance.

Cette stratégie narrative qui permet à l'auteur de revendiquer un magistère moral, celui de témoigner pour la postérité de l'enfance d'un "fils du peuple", masque la coupure irréversible avec ses origines qui se lit d'ailleurs dans cette prétention à l'universel et dans l'accès même à cette écriture. Occupant une position supérieure dans une des hiérarchies de l'espace social, Jules Marouzeau nie, d'une certaine manière, dans ce récit des origines, la distance qui n'a jamais cessée d'exister.

SECTION IV - ITINÉRAIRE SCOLAIRE, FIGURE DE L'INTELLECTUEL ET SIGNIFICATIONS DU DISCOURS AUTOBIOGRAPHIQUE.

Les années d'études constituent une thématique essentielle du témoignage rédigé par Jules Marouzeau. Pour une famille dépourvue de moyens financiers importants et parvenue lentement à intégrer les petites classes moyennes, l'accès à l'univers scolaire remplit une véritable fonction d'émancipation, de promotion et d'anoblissement culturel².

¹ Cf. Bourdieu (P.), *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, op. cit.

² Cf. Bourdieu (P.), *Les héritiers. Les étudiants et la culture*, op. cit. ; *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, op. cit.

Aussi, l'auteur se doit-il de revenir sur le passé et de faire acte de reconnaissance pour les sacrifices et le renoncement engagés par la famille. Renoncement qui constitue pour les parents une "anticipation d'avenir"¹ qu'ils ne pourront vivre".

Comme Ernest Lavisse, Jules Marouzeau est un autre exemple d'ascension sociale grâce au système scolaire. Il ne risque donc pas d'oublier l'enchaînement de ses chances et de ses réussites. C'est une des raisons pour lesquelles cette thématique constitue une part importante du récit. Elle explique aussi pour quelles raisons celui-ci se réduit aux seules années d'enfance, tant celles-ci ont pu être fondamentales dans sa destinée personnelle.

L'évocation de la thématique scolaire doit surtout constituer, pour nous, le moyen de restituer le tiraillement mental et l'expérience angoissante, douloureuse, réussie qui peut accompagner l'acculturation à la culture dominante². Au travers de celle-ci, l'auteur témoigne de "la division contre soi-même, génératrice de souffrances"³ et de la gravité du dilemme ou du conflit, plus ou moins conscient, qui s'impose aux enfants de catégories populaires : être fidèle au monde d'où l'on vient (au risque de ne pas assumer l'espoir familial) ou accéder au monde de la culture (au risque de "se perdre", de "se renier" et de réévaluer négativement l'univers d'où il vient⁴). Ce qui se lit, dans ce récit, c'est en partie la conscience malheureuse ou torturée d'un homme qui, grâce à l'école, a été à la hauteur des espérances familiales mais qui a fait, de manière concomitante, l'expérience d'une irréversible séparation d'avec ses origines.

Nous montrerons, plus généralement, qu'à travers cette valorisation d'une enfance modeste et laborieuse, le narrateur adhère à un sens optimiste de l'histoire et de l'ordre social dont les "enfants du peuple" sont les acteurs et l'école le vecteur. Dans cette optique, nous mettrons en évidence de quelle manière Jules Marouzeau peint ses

¹ Bourdieu (P.), "Avenir de classe et causalité du probable", op. cit., p. 20.

² Concernant le problème crucial du conflit mental lié à l'intégration de normes et de valeurs issues d'un univers étranger cf. Élias (N.), *Mozart. Sociologie d'un génie*, op. cit.

³ Bourdieu (P.), *Méditations pascaliennes*, op. cit., p. 190.

⁴ Il semble particulièrement important de mentionner les "romans" autobiographiques d'Annie Ernaux qui retranscrivent de manière significative ce cheminement douloureux. Cf. Ernaux (A.), *Les armoires vides* (1974), n. éd., Paris, Gallimard, 1999 ; *La place* (1983), n. éd., Paris, Gallimard, 1997...

années d'études et de quelle façon il est amené à les représenter par référence aussi au monde dans lequel il vit.

Nous restituerons "les catégories de l'entendement professoral"¹ qu'engage l'auteur. Nous analyserons, plus précisément, la genèse et le fonctionnement des catégories de perception et d'appréciation à travers lesquelles il construit l'image de l'élève qu'il a été et de ses performances.

Pour soutenir un tel projet et pour mieux saisir la portée du témoignage fourni par Jules Marouzeau, il sera fortement nécessaire de faire référence aux travaux de Pierre Bourdieu², d'Émile Durkheim³ ou de Max Weber⁴. Ces différents auteurs ont tous été amenés, en effet, à leur manière, à s'interroger sur le fonctionnement et la raison d'être des diverses institutions de formation, d'inculcation ou d'encadrement.

Aux dires de Pierre Bourdieu, l'accroissement des populations urbaines, "les progrès de la division du travail impliquant l'autonomisation des instances ou des pratiques intellectuelles, la constitution d'un marché des biens symboliques, etc., prennent un sens systématique en tant que système des conditions sociales de l'apparition d'un SE (système d'enseignement)..."⁵. De même, l'émergence d'un corps professoral salarié, la création d'écoles chargées de la formation des maîtres, l'uniformisation des contenus à enseigner, des examens et diplômes, des règlements et de l'organisation scolaires, le contrôle des connaissances, la continuité dans le temps de l'inculcation scolaire, constituent autant d'étapes décisives et de "seuils significatifs" dans le mouvement d'autonomisation du système d'enseignement et dans "le processus d'institutionnalisation du travail pédagogique"⁶. Suite à ce lent

¹ Cf. Bourdieu (P.), Saint-Martin de (M.), "Les catégories de l'entendement professoral", *Actes de la recherche en sciences sociales*, 3, mai 1975, pp. - ; "méconnaissance et violence symbolique" in Bourdieu (P.), *La noblesse d'état. Grandes écoles et esprit de corps*, op. cit., pp. 48-81...

² Cf. Bourdieu (P.), Saint-Martin de (M.), "Les catégories de l'entendement professoral", op. cit. ; Bourdieu (P.), *Les héritiers. Les étudiants et la culture*, op. cit. ; *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, op. cit. ; *La distinction. Critique sociale du jugement*, op. cit. ; *La noblesse d'état. Grandes écoles et esprit de corps*, op. cit. ...

³ Cf. Durkheim (E.), *Éducation et sociologie* (1922), n. éd., Paris, P.U.F., 1985 ; *L'évolution pédagogique en France*, op. cit. ...

⁴ Cf. Weber (M.), *Économie et société* (1971), n. éd., Paris, Plon, 1995, 2 t.

⁵ Bourdieu (P.), *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, op. cit., p. 71.

⁶ *Ibid.*, p. 71.

mouvement d'autonomisation, les enseignants trouveront dans "l'institution les moyens d'affirmer avec succès leur prétention au monopole de l'inculcation légitime de la culture légitime"¹ .

Pour Pierre Bourdieu, comme pour Émile Durkheim² , l'apparition d'institutions scolaires trouvent, en fait, leurs origines dans la laïcisation et la sécularisation d'organisations ecclésiastiques qui sont devenues de plus en plus autonomes. C'est la raison pour laquelle on trouve de fortes analogies "de structure et de fonction entre l'église et l'école"³ , "entre le personnage du prêtre et celui du professeur"⁴ . Dans les deux cas de figure, nous avons à faire à des formations sociales qui se dotent d'"un corps de spécialistes, spécifiquement recrutés, formés et mandatés pour accomplir le TS (travail scolaire) selon des procédures contrôlées et réglées par l'institution, en des lieux et des moments déterminés, en usant d'instruments standardisés et contrôlés"⁵ .

C'est sur cette tendance structurelle à l'autonomisation qu'Émile Durkheim⁶ fait reposer la permanence, au-delà des restructurations idéologiques ou institutionnelles, de certaines références culturelles, de certaines habitudes mentales et de certains cadres scolaires (formes d'exercices, type de verbalisation, rapport aux formes écrites...).

I/ LES PREMIÈRES ANNÉES OU LES PRÉMISSSES DE LA VOCATION.

Décrire l'enfant dans son milieu et dans sa classe, contribue à dessiner un portrait de l'intellectuel en formation.

Le récit autobiographique des années d'apprentissage est limité aux seules évocations de la prime éducation et des années de collège. La succession des réussites scolaires et universitaires ne fait, en

¹ Bourdieu (P.), *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, op. cit., p. 72.

² Cf. Durkheim (É.), *L'évolution pédagogique en France*, op. cit.

³ Bourdieu (P.), *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, op. cit., p. 80.

⁴ Ibid., p. 80.

⁵ Ibid., p. 81.

⁶ Cf. Durkheim (É.), *L'évolution pédagogique en France*, op. cit.

effet, l'objet d'aucunes descriptions. Les trous dans l'écoulement du temps, les manques dans la remémoration, la fragmentation dans la narration, contribuent à produire une image charismatique de la formation intellectuelle comme si celle-ci ne pouvait être déterminée que par la seule prédestination. L'histoire de l'accès à la culture devenant ici une forme d'essentialisme.

A travers ces évocations, nous souhaitons restituer la vérité des conditions sociales qui ont rendu possible la réussite scolaire de l'enfant Marouzeau.

A) Un portrait intimiste.

L'évocation des années d'enfance est pleine d'émotion et de nostalgie. C'est aussi le souvenir d'un monde de gêne que Jules Marouzeau nous conte.

1 - Solitude et sagesse.

L'évocation des années d'enfance demeure la thématique obligée de ce récit autobiographique.

Jules Marouzeau se présente comme un enfant calme, "bien sage"¹, "si bien élevé"², "solitaire"³ et "raisonnable"⁴. Il nous dit, aussi, qu'il a été un "enfant de chœur" actif, à la piété interrogative et insatisfaite :

"...j'ai communié, j'ai chanté des cantiques le soir, dans l'Eglise, avec les nièces du curé : ma mère, dévote, ne me demandait jamais de compte ; elle n'a jamais su, elle

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., p. 26.

² Ibid., p. 27.

³ Ibid., p. 173.

⁴ Ibid., p. 174.

n'aurait jamais eu l'idée de me faire dire ce qu'il y avait au fond de mon coeur d'enfant pieux"¹ .

"J'avais la piété d'un petit chrétien bien élevé. Mais j'aspirais à mieux. J'aurais voulu avoir des élans et -que sais-je ? des visions et des transes. Que de fois j'ai tâché de prendre pour un rayon céleste les jeux du soleil dans le petit vitrail du choeur !² .

"Je restais avec ma foi ; mais elle avait perdu sa ferveur et son lustre"³ .

Jules Marouzeau fait aussi largement mention de ses jeux d'enfant, de ses amusements de gamin, de ses "méfaits d'enfant sage"⁴ . Il se rappelle également ses amusements, durant les vacances scolaires, avec sa jeune cousine qui apportait avec elle l'air du dehors :

"Toute la nature m'était jeux. Mais jeux à vrai dire mélancoliques et mornes. Je les pratiquais, à mesure que me les offrait le cours des saisons, à peu près comme on accomplit les travaux des champs"⁵ .

"Enfant de notables, j'avais un servant...j'avais par un accord tacite pris Lucien à mon service ; au reste, comme il ne pouvait, étant encore plus pauvre que moi, avoir d'autre volonté que la mienne, il était aussi devenu mon ami"⁶ .

"Dans tous nos jeux j'avais le rôle du chef, c'est-à-dire que je prenais pour moi les tâches nobles et non périlleuses : c'est moi qui tirais avec le lance-pierres, et Lucien qui me cherchait les projectiles ; je sculptais la rave et Lucien l'allumait ; je faisais le feu du four, et c'est lui qui avait chipé

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., p. 35.

² Ibid., p. 156.

³ Ibid., p. 165.

⁴ Ibid., p. 128.

⁵ Ibid., p. 70.

⁶ Ibid., pp. 121-122.

les allumettes ; je pêchais, et il regardait.

J'ai revu Lucien souvent depuis. Il a travaillé. Il a réussi. Il a une belle famille. J'aime causer avec lui, et il n'a pas l'air de m'en vouloir d'avoir été son tyran. C'est moi qui l'aborde avec quelque pudeur, et c'est lui qui prend les devants pour me dire avec un bon regard où, au lieu de rancune, il y a comme une gratitude : 'Tu te rappelles ?'""¹

"Ma cousine était de la ville, fille d'institutrice. Elle avait un sarrau rayé bleu et blanc, et un peigne rose dans les cheveux. Je lui enseignais les choses de la campagne ; elle m'initiait à celles du chef-lieu de canton"²

Enfant, il travaille à l'auberge ou aux champs, parcourt la campagne et acquiert un savoir sur la nature. Son environnement, se réduit au "Monde des champs familiers, des chemins serviables, des récoltes, des bêtes, des travaux et des jeux"³. Il participe, à sa façon, au labeur commun. En bon enfant obéissant, modèle et serviable sur qui les parents peuvent toujours compter, il se doit de prendre part et de concourir à l'effort familial. Point de petites économies. Point de petites tâches. Il convient d'être prévoyant et de travailler à préparer l'avenir, intériorisant, par là, certaines dispositions sociales, comportementales et mentales et un rapport particulier au temps planificateur. Ainsi, pour gagner quelques sous, n'hésite-t-il pas à garder le cheval du voyageur de commerce, en visite chez la mère :

"une 'pièce' : deux ou trois, que je donnais aussitôt à ma mère pour ma caisse d'épargne"⁴ .

C'est un enfant rêveur, seul et curieux qui nous est présenté.

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., pp. 125-126.

² Ibid., p. 132.

³ Ibid., p. 63.

⁴ Ibid., p. 102.

Il fait immanquablement le rêve de l'inaccessible, l'expérience du manque, de la pauvreté et de l'envie inassouvie :

"Ma poésie d'enfant solitaire, je la trouvais ailleurs dans la vie du monde entrevue ou devinée ; je la découvrais par exemple chaque année à Noël dans le catalogue d'étrennes du Bon Marché. Pages grouillantes de jouets en couleurs : locomotives sur des rails, si étranges pour moi qui n'avait jamais vu un train ; trompettes, ballons, cerfs-volants, pistolets qui tiraient des bouchons de liège, et ces assemblages mystérieux qui portaient le nom inintelligible de 'panoplies' : panoplie d'officier, de facteur ou d'encaisseur de banque..."¹ .

"Mais le rêve, c'était le cheval mécanique... Dans les veillées d'hiver, chaque année, je reprenais le catalogue, passais vite sur les pages inutiles des chemises et des serviettes, jetais chaque fois un regard interrogateur, sans espoir de solution, à la panoplie, et m'abimais dans la contemplation du cheval mécanique, en me représentant ce qu'aurait pu être sa course dans les allées de notre jardin"² .

"En fin d'année, nous avions à la boutique des oranges, que les riches du village achetaient pour leurs cadeaux d'étrennes ; un soir, ma mère disait : 'Tiens, c'est dimanche, va donc chercher une orange à la boutique.' Ma soeur distribuait les tranches entre nous sept, avec une tranche de supplément pour les plus jeunes. Et suçant ma part de ce luxe qui coûtait deux sous, je calculais combien d'oranges il eût fallu pour faire le prix du cheval mécanique ; c'était assez pour arrêter l'essor de mon rêve, et l'enfant raisonnable que j'étais remisait une fois de plus entre les pages du catalogue, prête à refleurir au prochain Noël, la poésie de l'inaccessible"³ .

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., pp. 70-71.

² *Ibid.*, pp. 71-72.

³ *Ibid.*, p. 72.

L'expérience que fait l'enfant du manque et de la gêne se voit compenser par des joies simples mais fortes comme le fait de manger des "tourteaux" ou galettes de blé noir"¹ qui représente, pour lui, une "joie" "bon marché"² . Les privations et les "humiliations" de l'enfance ont sacralisé les aliments que l'on retrouve souvent dans la remémoration des temps passés. De nouveau, se dessine, devant nous, une morale quotidienne de l'épargne, de la restriction et de la modération qui consiste à mériter ce qu'on a, à ne pas gaspiller, à se contenter de peu, à apprécier le minimum que l'on possède :

"Vers la fin du repas, une odeur de tabac nous venait de la table de ces messieurs, et ma mère nous apportait leurs restes, corne d'omelette refroidie ou carcasse de poulet, dont je prenais ma part avec un sentiment de fierté mêlée d'humiliation"³ .

2 - Un enfant-lecteur.

Si Jules Marouzeau décrit avec insistance la découverte qu'il a faite de la lecture c'est que le rapport aux livres et à la culture paraît déterminant dans la conscience qu'il prend de sa trajectoire ascensionnelle. De même, on doit aussi admettre que cette manière d'évoquer les premières découvertes intellectuelles et de suggérer les prémices d'une vocation et d'un attrait pour les "choses de l'esprit" contribue fortement à produire des effets de légitimité supplémentaires.

En lisant, le narrateur ré-investit dans le domaine de l'écrit, une valorisation de la culture dominante qui est partiellement celle de son milieu immédiat, porté, du fait de la présence dans la famille élargie de

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., p. 93.

² Ibid., p. 94.

³ Ibid., p. 102.

quelques réussites sociales et scolaires, à justifier certains intérêts pour les biens intellectuels. C'est pour l'ensemble de ces raisons, semble-t-il, qu'il est convaincu, fidèle aux valeurs de son milieu d'élection, par l'entreprise optimiste, acculturante et libératrice que constitue l'accès à la lecture¹.

Le jeune Marouzeau, affamé de savoir et curieux de tout, est condamné, à la maison, au fouillis et à la boulimie désordonnée de lectures de hasard et d'ouvrages secondaires. Il épluche au grenier une étagère chargée d'ouvrages qui représente pour lui un véritable "monde" à découvrir. Le livre va tendre petit à petit à constituer pour l'enfant un véritable produit précieux. Il peut même se faire jeu ou cadeau inattendu dont la réception procure plaisir et joie.

"elle m'apportait, parce que j'étais un enfant bien sage qui n'avait pas besoin de joujoux, un livre de lecture, avec les vêtements usagés du cousin"².

"Parfois, nous avions un livre et je faisais la lecture. Ma cousine, plus jeune, ne comprenait pas tout, mais admirait d'autant plus. Elle savait de son côté des choses qui me dépassaient : elle avait été une fois au théâtre, dans la salle de la mairie, et un jour elle nous fit jouer une pièce..."³

Les livres apportent non seulement des connaissances, des informations mais plus fondamentalement des visions nouvelles, des appels vers l'inconnu, vers l'étrangeté et l'aventure. La vie dans les livres devient dès lors un vrai bonheur, une découverte du monde qui le délivre du rôle qu'on lui fait jouer quotidiennement. La lecture silencieuse, recluse et dérobée, lui permet ainsi de conquérir une certaine forme d'intimité ou d'intériorité et un espace de liberté. Elle représente, pour lui, une alternative de calme et de recueillement à l'agitation bruyante de la

¹ Cf. Chartier (A.-M.), Hébrard (J.) (dir.), *Discours sur la lecture. 1880-1980*, Paris, B.P.I.-Centre G. Pompidou, Paris, 1989.

² Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., p. 26.

³ *Ibid.*, p. 135.

maisonnée¹ .

(il découvre) "une authentique Grammaire grecque de Chassang (j'ai su, depuis, qu'elle venait de l'oncle séminariste). J'ignorais jusque-là ce que pouvait bien être une langue vivante ou morte, mais puisque ce livre m'en apportait la révélation, je me mis debout sur ma marche, jour par jour, à étudier le grec. Ce fut dur de comprendre les équivalences d'un alphabet dans lequel il y avait lettres doubles, aspirées, longues et brèves ; mais je me disais que c'était là précisément ce qui doit faire la difficulté d'une langue, et quand je sus épeler le premier mot grec qui se présenta, je crus avoir la clé : ô surprise, ô déception ! ce mot, transcrit en français, donnait 'héméra', c'est-à-dire quelque chose qui n'avait aucun sens. Je restai impuissant en face de cette nouvelle énigme, ajoutée à celles du pantographe et de l'aimant, et renonçai au grec"² .

"Je ne savais guère ce qu'était un vrai livre, car mes livres de classe représentaient, comme mes cahiers, comme le tableau noir, comme mon plumier et mes compas, des instruments de travail, des choses d'école. A la cuisine, sur la planche de la cheminée, il y avait bien l'Almanach de la Creuse et les Recettes de Tante Marie ; mais c'étaient là des objets de ménage. Au grenier je découvrais 'le Livre', celui dans lequel on n'apprend pas, qui ne contient rien d'utile ou même de compréhensible, si bien que sa place toute naturelle est là où on ne va jamais. Porte ouverte sur un monde étranger, hors de la vie, accès à quelque chose dont je sentais confusément le prestige, et que je ne savais pas être l'Esprit .

¹ Sur les représentations et les pratiques de lecture cf. Chartier (R.) (dir.), *Pratiques de la lecture* (1985), n. éd., Paris, Payot, 1993 ; *Les usages de l'imprimé (XV^{ème}-XIX^{ème} siècle)*, Paris, Fayard, 1987 ; Chartier (R.), Cavallo (G.), (dir.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, éd. du Seuil, 1997 ; Chartier (R.), *Lectures et lecteurs dans la France de l'Ancien Régime*, Paris, éd. du Seuil, 1987 ; *L'ordre des livres. Lecteurs, auteurs, bibliothèques en Europe entre XIV^{ème} et XVIII^{ème} siècle*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1992...

² Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., p. 41.

"Les livres que m'offrait l'étagère pour me révéler le secret de l'Esprit, c'étaient une Civilité des Familles, une Clé des Songes, avec, en supplément, Le Langage des Fleurs ; une brochure à couverture illustrée où des personnages échangeaient des propos alternés avec beaucoup de points d'exclamation : Les Chevaliers du Brouillard ; puis un tout petit livre, dont le texte, pourtant lisible, ne présentait aucun sens : les Catilinaires de Cicéron (encore un héritage de l'oncle séminariste) ; un autre, presque aussi incompréhensible, qui portait en titre sur une couverture laquée : Le Dernier Jour, poème en douze chants, orné d'un frontispice où une femme qui avait l'air très en peine s'appuyait à une colonne rompue, au-dessus d'une légende calligraphiée :

Telle brille une rose au milieu d'un désert.

Et, dans l'ombre de mon grenier, je récitais à mi-voix, pour tâcher d'en tirer quelque chose, ce pauvre beau vers chargé de splendeurs vaguement entrevues : la poésie et le romanesque, et l'exotisme, et la Femme, et la Douleur, et la Beauté"¹ .

L'auteur a sans doute tendance, dans son récit, à surévaluer l'importance de ces premières lectures même si elles exercent, indirectement, sur lui, une certaine influence en contribuant à lui faire reconnaître la hiérarchie et la légitimité des valeurs culturelles. Évoquer ces premières lectures c'est, de la part de l'auteur, un des moyens de penser son rapport à la culture et à la scolarité. Les pratiques de lecture sont, en effet, en tant qu'aspect important du capital culturel, une dimension essentielle de la réussite scolaire² . Parce qu'elles supposent la manipulation d'un certain nombre de codes de déchiffrement, elles surdéterminent la rencontre de l'écrit dans le cadre de l'école et la maîtrise savante des règles de l'énonciation lettrée.

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., pp. 43-45.

² Cf. Bourdieu (P.), Passeron (P.), *Les héritiers. Les étudiants et la culture*, op. cit. ; *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, op. cit. ; Bourdieu (P.), *La distinction. Critique sociale du jugement*, op. cit. ;

L'évocation de ces premières lectures contribue à dessiner la figure d'un enfant sage, secret, plein de richesses intérieures, sérieux et attentif. Celui-ci, dépeint comme un solitaire qui se réfugie ardemment dans la lecture, favorise l'émergence de l'image d'un enfant soucieux de connaître, assoiffé de s'instruire et motivé pour apprendre. Elle certifie en quelque sorte, chez lui, la réalité d'une disposition particulière et quasi "naturelle" pour la bonne volonté culturelle, une propension "innée" à la connaissance et un talent ou des qualités intellectuelles précoces. Cette thématique du "besoin culturel" que l'enfant a soif de satisfaire et de combler permet au narrateur de consacrer et de légitimer, comme méritant d'être recherchés, les biens culturels. Le récit d'enfance entrepris par l'auteur produit ainsi une représentation des livres comme des objets dignes d'être consommés, respectés et vénérés, matériellement et symboliquement. Fidèle à l'idéologie des Lumières qui voyait dans le livre et la vulgarisation scolaire le seul moyen capable de réformer la société, de transformer les mœurs et coutumes ou de remodeler la nation, l'auteur est imprégné, à juste titre, de la conviction de la toute-puissance de l'éducation, plus généralement, dans la définition de sa personne.

Comme nous venons de l'envisager, Jules Marouzeau, tend à enchanter l'histoire de son rapport au monde de l'écrit. Cet enchantement qui exprime, à sa façon, le "miracle social" dont il a été l'acteur, tend à neutraliser la réalité vécue. Pour que cette rencontre élective ait eu lieu, il a fallu pourtant que lui soit donnée une prédisposition à la lecture qui, sauf à croire, comme il tend à nous le suggérer, au miracle de la prédestination, ne peut être expliquée que par la disposition durable de sa famille à le faire lire.

B) La "communale" ou le récit de la première expérience scolaire.

Dans l'économie narrative du récit autobiographique, l'évocation des premières années de scolarité fonctionne comme une sorte d'initiation introduisant progressivement l'enfant dans le monde sacré de la connaissance. Cette représentation charismatique de

l'accès à la culture réinterprète de manière symbolique cet épisode décisif de la trajectoire scolaire de l'auteur. Trajectoire qui entame un trajet de rupture ou d'irréversible séparation d'avec "le commun" et qui engage l'auteur dans un lent et irréversible mouvement de promotion sociale.

1 - Le portrait d'un instituteur.

Comme pour bon nombre de récits autobiographiques, l'itinéraire scolaire de Jules Marouzeau commence par l'évocation de ses premières années d'école primaire :

"A l'école, j'ai commencé par la classe des grands, qui se faisait dans une maison de ma grand-mère, mitoyenne de la nôtre. N'ayant pas l'âge légal, j'y allais en cachette, me faufilant parmi le brouhaha des sabots, et le maître faisait semblant de ne pas me voir, tapi au fond de la salle entre deux grands. C'était pour moi une sorte de cérémonie et de culte, dont les rites, récitations psalmodiées comme à l'église, allées et venues au tableau noir comme à l'autel, se suffisaient à eux-mêmes, indépendamment de toute signification ; occupé à voir et écouter, il m'était bien superflu de comprendre par-dessus le marché"¹ .

La description et la représentation du "brave instituteur"² fait largement référence à une thématique de dévouement et de lutte. Il peut savoir fasciner et se faire apprécier de ses élèves même si les règlements disciplinaires peuvent nuancer l'enthousiasme de quelques uns d'entre eux. Il sait aussi repérer les bons élèves et les soutenir dans leurs efforts scolaires. Ceux-ci sont marqués au fer rouge de bonne heure

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., p. 146.

² Ibid., p. 180.

par les remarques élogieuses qu'il exprime à leur famille et entourage :

"Quel souvenir j'ai gardé pourtant d'une 'leçon de choses'... 'Voilà, disait le maître ; c'est ainsi que s'en va, quand on meurt, la flamme de la vie'. Et toute notre petite bande de paysans s'immobilisait, yeux ronds, bouches bées, dans ce silence religieux dont nous accueillons les choses qui sont au-delà du quotidien"¹.

"Je revois, à la fin de la journée, le défilé des punis, qui venaient présenter les bouts des cinq doigts, réunis en faisceau, au coup de règle du maître, appliqué d'ordinaire par la tranche, mais dans les cas graves par l'arête : les 'bons punis', les coupables par accident, s'approchaient la tête basse, grimaçant d'avance, puis retiraient la main au moment fatal ; d'autres, les habitués, serraient les dents pour ne pas faiblir et bravaient le justicier..."².

"La dernière année, il y eut un événement. Le fils du grand Arsène, qui possédait un cartable de cuir jaune, fut reçu brillamment au certificat d'études, et on le poussa pour le brevet. Il restait le soir après la classe, et pendant que nous nous dispersions par les chemins, il travaillait avec l'instituteur, calculant des intérêts composés, extrayant des racines carrées, récitant les sous-préfectures, faisant des dictées avec participes, des narrations sur des proverbes... Vint le jour de l'examen : départ le matin en carriole pour le chef-lieu de canton, retour lamentable le soir ; on lui avait donné à commenter : 'La roche Tarpéienne est près du Capitole', et le malheureux avait cru à une composition de géographie ! Ses parents le reçurent avec des taloches, lui interdirent l'école ; il retourna à ses vaches, au travail des champs, et les voisins ricanaient de le voir s'en aller au pas lent de ses bêtes, tenant un livre ouvert, où il cherchait l'évasion vers un

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., pp. 146-147.

² *Ibid.*, p. 148.

monde interdit pour jamais”¹ .

“...l’instituteur, trouvant ‘que je pouvais bien faire’, m’avait préparé pour le concours des bourses² .

Cependant, le maître d’école élémentaire de la fin du XIXème siècle est encore, comme il l’a été des années auparavant, un homme extrêmement modeste. Loin de posséder réellement un statut social et professionnel, c’est le plus souvent un personnage à la condition médiocre :

“Je subissais moins que d’autres le prestige du maître, car je savais sur lui des choses qui le ramenaient pour moi au niveau de l’humanité : il prenait pension chez nous, nous l’appelions ‘l’adjoint’, son traitement ne lui permettait qu’un repas convenable par jour, ma mère disait de lui : ‘Pauvre jeune homme !’ et elle lui raccommoait ses chaussettes”³ .

2 - Une intelligence vagabonde.

Jules Marouzeau témoigne de ses résultats grâce au “Carnet hebdomadaire” qu’il a retrouvé et dans lequel on peut lire une “étrange suite de notes”⁴ . Les descriptions et les valeurs relatives aux apprentissages intellectuels tendent à mettre en avant une certaine forme de précocité et de désintérêt pour les programmes laborieux et les activités strictement scolaires, même si l’auteur est amené à avouer qu’il était “le premier de la classe”⁵ :

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., pp. 150-151.

² Ibid., p. 166.

³ Ibid., p. 148.

⁴ Ibid., p. 206.

⁵ Ibid., p. 151.

"Ce que je sais de mon travail, c'est un par 'Carnet hebdomadaire' retrouvé un jour au grenier, où je lis cette étrange suite de notes :

Semaine du 10 au 16 février :

Leçons : Mal sues.

Devoirs : Jamais faits.

Travail : Nul.

Observations : Jules ne travaille pas et réussit bien. Il serait à désirer qu'il se donnât un peu plus de peine.

Puis, sans transition :

Leçons : Bien sues.

Devoirs : Convenablement faits.

Travail : Bon.

Observations : Je suis très content de cet élève.

Que s'était-il passé entre les deux semaines ? Nous avons changé d'instituteur. Lequel des deux avait raison ? Je serais bien embarrassé de le dire, mais, hélas ! celui qui m'a laissé le souvenir d'un bon maître, c'est celui des mauvaises notes !"¹

La manière particulière qu'a Jules Marouzeau de se peindre et d'accorder une importance toute spéciale au détachement, à la distraction, au "libertinage" culturel ou au refus manifesté à l'encontre des considérations et des routines trop strictement scolaires, correspond, selon nous, aux valeurs prônées par l'institution qui fait du simple travail d'étude ou de la seule instruction, l'antithèse par excellence du don² ou de l'éducation intellectuelle. Pourtant, aux dires de Pierre Bourdieu et de Jean-Claude Passeron, "toute culture scolaire est nécessairement homogénéisée et ritualisée, i.e. 'routinisée' ... par et pour des exercices de répétition et de restitution qui doivent être assez stéréotypés pour que

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., pp. 149-150.

² Selon Norbert Élias, le "don" doit être appréhendé non pas comme l'expression d'énergies naturelles et innées mais comme la transformation et la sublimation de pulsions ou de penchants. Penchants se voyant renforcés par l'expérience personnelle, le travail et les lois inhérentes au milieu créatif dans lequel l'individu est plongé. Cf. Élias (N.), *Mozart. Sociologie d'un génie*, op. cit.

des répétiteurs aussi peu irremplaçables que possible puissent les faire indéfiniment répéter..."¹ . Aussi, lorsque l'apprentissage des disciplines scolaires est évoqué, cela est fait dans des termes charismatiques qui lui ôtent sa dimension nécessairement fastidieuse. Pourtant, ces représentations ne doivent pas faire oublier les exigences laborieuses du travail et de la compétition scolaire :

"Que faire maintenant ? Penser à des choses ? Il y a la classe : je ne sais pas ma leçon de géographie pour demain, mais je ne saurai jamais mes leçons de géographie tant que, au lieu du livre hérité de mes grands frères, où l'Afrique n'est qu'un vaste blanc entouré d'une ennuyeuse marge de colonies en couleurs, je n'aurai pas un Atlas comme celui de Lardillon, où il y a, aux quatre coins de chaque page, encadrant les cadres, des figures d'animaux avec des crinières, des trompes, des bosses, des cornes et des gueules ouvertes.

Je ne sais pas non plus ma leçon d'histoire, mais l'histoire s'apprend par coeur, et j'ai décidé de n'apprendre par coeur que des poésies, non pas celles de mon 'Fablier', auxquelles je ne comprends rien :

Ne t'attends qu'à toi seul ; c'est un commun proverbe.

Voici comme Esope le mit

En crédit ;

mais celles que je trouve dans mon livre de lecture, reçu en étrennes, et lu en dehors des heures d'école :

Ce bon cheval qui vous ramène

Dans les sentiers grimpants des bois...

Je ne sais pas non plus ma leçon d'arithmétique, mais si je suis en retard dans mon livre de classe, où on en est à 'la règle de trois simple', je suis très en avance dans un pauvre vieux petit manuel trouvé 'sur l'armoire', où j'ai appris, debout sur une marche de l'escalier et prenant

¹Bourdieu (P.), Passeron (J.C.), *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, op. cit., p. 74.

garde qu'on ne voie pas ce que je fais, -parce que c'est hors classe, donc fantaisie, - l'extraction de la racine carrée et le théorème de l'hypoténuse"¹ .

"Tout cela est bien embarrassant. Mais après tout, si ma rédaction n'est pas prête et si je ne sais pas mes leçons, je ferai ma dictée sans faute : cela arrangera tout"² .

"Quand j'eus l'âge d'aller à la classe des petits, c'était au premier étage d'une maison branlante, au fond de la cour de notre maison. Comment y appris-je à lire, écrire et compter ? Aucun de nous a-t-il gardé le souvenir de ces apprentissages miraculeux ?"³ .

"A la classe des grands, j'eus une ambition qui demeura toujours insatisfaite : c'était d'écrire aussi bien que mon voisin de droite, qui s'appelait Gourlaud, dit 'Belle-Oreille' ; Dieu ! quelles pages de ronde et de bâtarde il pouvait faire, tirant la langue et clignant ses yeux bigles ! Je me rattrapais à la dictée, quand j'entendais le maître soupirer : 'ça y est ! Gourlaud a encore écrit 'lorsque' avec une apostrophe !'"⁴ .

En se représentant comme un enfant capable de dépasser et de survoler en "dilettante" le programme et en se conformant ainsi à une définition socialement admise de l'apprentissage intellectuel⁵ , Jules Marouzeau joue avec la règle scolaire pour mieux en reconnaître ses valeurs et ceci parce que la distance à la culture inculquée n'est ici que relative :

"Le dernier événement et le couronnement de ma vie d'écolier fut l'inauguration de la nouvelle école, bâtie

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., pp. 141-142.

² Ibid., p. 143.

³ Ibid., p. 147.

⁴ Ibid., p. 149.

⁵ Bourdieu (P.), Passeron (J.C.), *Les héritiers. Les étudiants et la culture*, op. cit. ; *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, op. cit.

en bordure du 'communal'. Le préfet vint ; étant le premier de la classe, j'avais été chargé d'apprendre par coeur un compliment de circonstance"¹ .

II/ L'ENTRÉE AU LYCÉE OU L'IMPOSITION DOULOUREUSE DE LA VOCATION.

L'évocation des années de lycée reste un souvenir désagréable et douloureux pour Jules Marouzeau. C'est un monde froid, inhumain, disciplinaire et coercitif qui nous est dépeint. La remémoration, par l'auteur, de la violence symbolique inhérente au mode de fonctionnement de l'internat, violence qui assure et renforce le fonctionnement pédagogique de l'institution, s'impose, selon nous, d'autant plus, qu'elles s'est appliquée, dans ce cas précis, à un enfant, particulièrement disposé (de par son milieu social et de par les attentes qu'il entretient) à reconnaître et à se soumettre à l'autorité pédagogique qui s'impose à lui.

Ce témoignage est important car il nous montre ce que peut engendrer comme malaises et conflits l'acculturation à la culture légitime. Nous pensons que l'intégration à l'institution scolaire a engendré, chez cet auteur, dans et par son mode de fonctionnement et ses techniques d'imposition, des expériences qui sont restées, peut être, informulées et qui tendent à s'énoncer dans cet écrit autobiographique. Ce que ces expériences révèlent c'est le lent "travail d'inculcation qui doit durer assez pour produire une formation durable, i.e. un habitus comme produit de l'intériorisation des principes d'un arbitraire culturel capable de se perpétuer après la cessation de l'AP (action pédagogique) et par là de perpétuer dans les pratiques les principes de l'arbitraire intériorisé"² .

A) "Vocation" et "élection".

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., p. 151.

² Bourdieu (P.), Passeron (J.C.), *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, op. cit., pp. 146-147.

Le fonctionnement narratif de l'autobiographie de Jules Marouzeau vise à nous compter l'histoire exemplaire et prophétique d'un intellectuel en formation. Plus précisément, il souhaite expliciter les conditions qui ont vu "germer" son goût, sa vocation et son aptitude pour "les choses de l'esprit".

Pour cela, il va s'attacher à décrire comment il est devenu un "élu" en accédant au lycée. Accession qui suppose, pour lui, l'obtention d'une bourse. La thématique du "boursier méritant" va constituer dès lors une dimension essentielle du récit autobiographique puisque le narrateur est particulièrement porté par la logique de sa situation et de sa trajectoire à voir dans l'école l'origine du miracle social dont il a été l'acteur.

Dans cette optique, renforçant en cela son propre mérite et annonçant ce qu'il deviendra, il nous peint un encadrement scolaire très strict, des formes d'inculcation routinières et surtout une atmosphère d'urgence et de compétition qui impose obéissance et soumission.

1 - L'obtention d'une bourse.

Les parents de Jules Marouzeau sont originaires, comme nous l'avons déjà signalé, des petites classes moyennes. Ces fractions qui sont peu dotées en capital économique et dont l'ascension dépend le plus directement de l'école, sont particulièrement sensibles à l'effet symbolique de certification sociale des titres scolaires. On peut comprendre, dans ces conditions, l'espoir qu'engage, pour des parents, soucieux de promotion, l'éventuelle obtention d'une bourse permettant d'accéder à l'institution scolaire.

La conquête par Jules Marouzeau d'une aide publique constitue un événement d'autant plus essentiel que celle-ci doit contribuer, de manière essentielle, à compenser ses "handicaps" sociaux initiaux et à permettre de réaliser ou de soutenir les ambitions familiales. L'espoir entrouvert a pourtant été de courte durée étant donné que,

faute de protections politiques suffisantes, l'auteur n'obtient pas la bourse qui lui est méritoirement attribuée :

"...j'avais dix ans ; je venais d'être reçu premier au concours des bourses. Succès inouï, débordant le vraisemblable, classant du coup mes parents dans l'élite du département ! M'ont-ils dit leur joie en me félicitant ? Je n'en ai pas le souvenir, et ne pense pas qu'ils l'aient fait, car je ne vois pas bien avec quels mots ils l'auraient fait. Mais le soir, au moment d'aller au lit, ma mère me dit : 'Et puis, tu sais, il faut bien remercier le bon Dieu pour t'avoir fait réussir comme ça.' J'ai dit 'oui' tout doucement, avec une sorte de pudeur devant cet appel à l'intime, en même temps que j'éprouvais une certaine injustice de voir reporter à Dieu le mérite de ce que j'avais fait, et comme un sentiment confus que c'eût été bien le cas, ce jour-là ou jamais, pauvre sainte femme de mère, de ne pas enfreindre le tabou du divin"¹ .

L'évocation de ce cas permet d'observer que les valeurs méritocratiques dont se réclame la Troisième République sont dès l'origine fortement contestées. Le mythe du boursier a beau se répandre à cette époque, les bénéficiaires de ces aides publiques ne sont pas sélectionnés uniquement sur des critères scolaires. Comme sous le Second Empire, les bourses d'études demeurent davantage un moyen de récompenser les loyaux serviteurs de l'Etat qu'une forme d'aide permettant aux enfants les plus enclins à réussir scolairement, toutes catégories sociales confondues, de poursuivre leurs études.

Les différents ministères de l'Instruction Publique de la Troisième République n'hésitaient pas à allouer les bourses à des fonctionnaires plutôt qu'à des représentants plus modestes. Dans la Somme, par exemple, 63 % des lycéens boursiers sont les fils d'enseignants et de fonctionnaires, contre 29 % de fils d'ouvriers,

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., pp. 35-36

d'artisans, d'employés ou d'agriculteurs¹ qui correspondaient, pourtant, à ce qu'on entendait, à l'époque, par le terme générique de "peuple". Par contre, dans les écoles primaires supérieures, "les proportions sont inversées (19 contre 62 %)"². Dans ces conditions, "L'Etat avantage donc sciemment la mobilité (ou la reproduction sociale) de ses serviteurs, ne consentant un effort financier que pour l'élite du peuple qui au mieux fournira les futurs instituteurs"³. Aussi, "le mérite du père en décide davantage que celui de l'enfant"⁴. Ainsi, ces aides "créent un peu de fluidité pour des individus scolairement exceptionnels, mais n'empêchent pas...une sélection sociale différentielle au profit encore des individus les plus proches de l'institution"⁵. Aussi, si la promotion sociale d'enfants de classes moyennes peut être une tendance visible, elle n'en excède pas moins la dose de mobilité que peut absorber, sans se déformer, la hiérarchie sociale. Les effets de l'enseignement secondaire sur les rapports entre les diverses classes ne semblent donc pas avoir été importants. Malgré la fermeture du système d'enseignement sur lui-même et "la perception confuse d'une société théoriquement ouverte et qui pourtant est faite de barrières visibles et invisibles"⁶, les lycées continuent à être représentés comme un instrument démocratique qui rend accessible la méritocratie, en permettant à des garçons de s'élever dans l'échelle sociale.

De plus, le quota des bourses attribuées demeurait plutôt limité. En 1887, on compte, en prenant en considération les bourses d'État, départementales et villageoises, 7000 boursiers. Sur un effectif de 90 000 élèves, cela représente moins de 8 %, sachant, par ailleurs, que la plupart du temps ce sont des bourses partielles, c'est-à-dire une aide de complément⁷.

Jules Marouzeau doit à la générosité de son oncle, pharmacien à Paris, dont l'itinéraire reproduit, à la génération précédente, la "même réussite" que l'auteur par la filière scolaire, de

¹ Charle (C.), *Histoire sociale de la France au XIXème siècle*, op. cit., p. 338.

² Ibid., p. 338.

³ Ibid., p. 338.

⁴ Prost (A.), *L'enseignement en France, 1800-1967*, op. cit., p. 35.

⁵ Charle (C.), *La République des universitaires (1870-1940)*, op. cit., p. 116.

⁶ Charle (C.), *Histoire sociale de la France au XIXème siècle*, op. cit., p. 339.

⁷ Prost (A.), *L'enseignement en France, 1800-1967*, op. cit., p. 35.

pouvoir être envoyé au lycée de Guéret puis au lycée Lakanal, à Paris :

“Je fus reçu premier ; je n’eus pas de bourse, mon père n’étant pas électeur influent ; mais l’oncle de Paris, enrichi dans le ‘vin Bravais’, s’offrit à payer ma première année de pension. Et cette générosité m’a fait ce que je suis, mais m’a ravi ma jeunesse, de la onzième à la vingtième année”¹ .

“Mon oncle paya ma pension au lycée pendant les années où l’on me fit attendre une bourse, si bien intentionné qu’il pensait faire de moi, après mes études, un commerçant en rubans. La mort le surprit de bonne heure me condamnant à prolonger ma bourse jusqu’à l’extrême limite, c’est-à-dire jusqu’à la licence et à l’agrégation. Je l’avais échappé belle !”² .

Jules Marouzeau doit beaucoup, comme nous venons de le voir, à l’intervention de son oncle pour le financement de ses études. Il ne cessera de se sentir redevable vis à vis de tous ceux qui ont accepté de faire des sacrifices pour lui et de le soutenir dans sa volonté de réussite. Il n’en finira pas, par conséquent, de payer sa dette et ce récit en est, la plus belle illustration.

2 - Le “lycée caserne” : solitude et acculturation.

L’entrée au collège de Guéret représente pour Jules Marouzeau un véritable “exil”³ . Cette période de la vie de l’enfant véhicule des souvenirs d’horreur et de souffrance. Elle a été, en partie, une expérience désagréable.

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., p. 166.

² Ibid., p. 25.

³ Ibid., p. 165.

Le jour de la rentrée est particulièrement évoqué comme un moment douloureux. L'auteur témoigne de l'expérience d'étrangeté, de désajustement et de décalage qu'il a ressenti en intégrant, pour la première fois, le collège. Il découvre toute l'étendue de ce qu'il ignore, tout ce qui est essentiel et qu'il se devra d'acquérir rapidement :

"Me voici, le jour de la rentrée, mes parents repartis de bonne heure pour pouvoir faire encore avant la nuit les travaux de la maison, tout à coup abandonné dans la cour des petits, ahuri des événements de la journée, qui s'étaient traduits en vocables étranges : trousseau, économat, censeur, dépensier, parloir, abonnement aux draps et serviettes... ignoré ou bousculé par des hordes de gosses débrouillards qui se connaissaient déjà entre eux, j'entendais parler une langue surprenante, où il était question de 'sales types', de 'chahut carabiné', de 'prof de math', de 'piquet' et de 'cent lignes' et de 'grande retenue'"¹ .

"En peu de jours, j'eus fait le tour de ma misère : avoir sa vie réglée sans intervalles, vivre sous l'oeil d'un surveillant qui est votre ennemi, n'être jamais seul, même au triste réduit des cabinets, car la porte est à claire-voie et les délurés viennent vous y relancer ; dormir à la lueur d'un bec de gaz, se lever au tambour, manger en silence, aller en rangs de la cour à l'étude et de l'étude à la cour, faire des promenades du dimanche avec défense de quitter la route, vivre sous la menace et dans l'incompréhension, ne penser qu'aux cachotteries, à la ruse et au mal, n'avoir personne à qui parler de ce qui hier était toute la vie, taire ce qu'on sent, avoir honte de ce qu'on est, être lié à des camarades malheureux comme vous, mais qui se vengent sur vous de l'être, subir le gouvernement des forts et des violents ou la coalition des tyrans et des serviles, et surtout, dans cet enclos de murs, de salles, de couloirs et de cours,

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., pp. 166-167.

n'avoir rien, pas un coin, pas un objet qui rappelle la maison perdue... Avec quel déchirement je voyais le soir, après les classes, partir les externes surveillés qui s'en allaient retrouver leurs parents sous la lampe ! Je me faisais un tout petit coin à moi, dans mon casier, sous le pupitre, à la hauteur de mes genoux. Là, derrière une barrière de livres, j'avais une cachette où je rangeais mon couteau de poche, un carnet neuf, et la moitié d'un bâton de chocolat qui me durait deux jours. Chaque soir, à mi-temps de l'étude qui nous tenait enfermés de cinq à huit, j'enfonçais la main pour vérifier si tout était bien là, et quand arrivait le quart d'heure de récréation 'sur place', je le passais à grignoter le chocolat qui sentait la maison"¹ .

Le collège est dénoncé comme une institution frustrante et paralysante et comme un espace contraire aux droits et à l'épanouissement de l'enfant. Il est synonyme d'une misérable et inhumaine vie de caserne, de monastère, de prison et de "bagne"² dont les conditions de fonctionnement rendent l'existence difficilement supportables :

"J'ai été malade parfois : rhumes, gripes, fièvres d'enfant, malaises d'hiver pour lesquels à la maison on me couchait le soir avec un bol de lait chaud. Je n'en laissais rien paraître, ne sachant pas comment faire pour m'inscrire à l'infirmerie et n'osant pas demander, redoutant d'affronter ces puissances : le garçon, l'infirmière, le docteur, et du reste ne voulant pas manquer une classe ou un devoir"³ .

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., pp. 167-169.

² Ibid., p. 219.

³ Ibid., pp. 172-173.

Ce qui est aussi implicitement au centre de la critique adressée par Jules Marouzeau à l'institution scolaire de son enfance, c'est la mise en forme de toute l'existence quotidienne, le travail continu et incessant de séparation et de sélection qu'elle accomplit. Travail qui suppose un labeur de tous les instants et une compétition incessante entre les élèves :

"Les matins d'hiver on se levait à six heures. Réveil au tambour, comme à la caserne. J'étais parfois éveillé avant l'heure, et savourais la chaleur du lit. Ce n'est pas qu'il fit très douillet dans nos couches étroites aux minces couvertures : au fort de l'hiver, nous nous faisons un couvre-pieds de nos légers vêtements, sarrau et culotte ; mais il fallait ruser, car le surveillant, en passant pour sa ronde de couvre-feu, nous enlevait ces hardes, 'dans notre intérêt, disait-il, car cela les imprègne de moiteur'. Il faisait bien bon tout de même dans la tiédeur où avait couvé notre sommeil d'enfant...Je refermais les yeux, je tirais mon drap jusqu'au menton, me renfonçant dans la solitude nocturne, refuge de l'écolier comme du forçat, et je tâchais de croire que c'étaient encore les heures de la pleine nuit...Alors arrivait parfois, léger, à peine perceptible et comme innocent, conduit par l'escalier sonore jusqu'à mon oreille tendue, le bruit d'une baguette heurtée contre le cercle du tambour. C'était le signe impitoyable. Le silence auquel retombait après cela la nuit trompeuse n'était plus qu'une angoisse qu'il valait mieux voir finir, et soudain en effet, au premier coup de l'horloge, se déclenchait la rafale : le tambour roulait, le pion claquait des mains, la flamme du gaz s'élargissait en papillon aveuglant, et les trois rangées de lits jetaient sur le parquet ciré trente petits frissonnants. Il fallait aussitôt rouler les couvertures, mais on trichait pour garder sous leurs plis un peu de chaleur, car si l'on pouvait gagner quelques minutes sur le temps de la toilette au robinet glacé du

lavabo, on revenait vite s'asseoir sur sa chaise de nuit, et se collant tout contre le lit, on enfonçait sous les draps de pauvres mains gercées, quitte à les retirer à chaque passage du pion faisant sa ronde ('car c'est ça, disait-il, qui vous donne des engelures'). On quittait le dortoir, où l'eau gelait dans les lavabos, pour descendre à l'étude, où l'encre gelait dans les écritoirs ; les mains au fond des poches, on apprenait ses vingt vers de Virgile ou sa Guerre de Trente Ans pour la classe du matin, et après trois quarts d'heure de travail d'avant-jour, on recevait au réfectoire pour le premier déjeuner un morceau de pain sec avec cinq cerises confites nageant dans un jus rose"¹ .

L'ensemble de ces évocations nous permettent d'envisager précisément le mode de fonctionnement de l'institution scolaire² . Pour comprendre la portée d'un tel témoignage, il convient de l'appréhender à partir de ce qu'est le collège comme "institution totalitaire"³ ou "institution totale"⁴ .

Le collège doit être saisi comme un lieu de coercition ou de "rééducation"⁵ destiné à modifier la personnalité de l'enfant ; ce qui suppose, la coupure brutale de celui-ci avec son existence antérieure grâce à des rites d'intégration (rites dépossédant l'individu de tous les signes de son ancienne identité sociale), l'isolement, la promiscuité totale, la distance entre maîtres et élèves, l'apprentissage du respect de règles impersonnelles, la soumission à une réglementation stricte, l'obéissance à un système disciplinaire fait de punitions, de peines, d'amendes et l'adoption d'un jargon particulier :

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., pp. 170-172.

² Cf. Bourdieu (P.), Passeron (J.C.), *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, op. cit. ; Durkheim (É.), *L'évolution pédagogique en France*, op. cit. ;

³ Goffman (E.), *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux* (1961), n. éd., Paris, éd. de Minuit, 1968, p. 41.

⁴ Bourdieu (P.), Passeron (J.C.), *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, op. cit. ; p. 60.

⁵ *Ibid.*, p. 60.

"Imagine-t-on ce que put être, pour l'enfant qui avait vécu cette vie, l'entrée au lycée ?..."¹.

"Dirai-je que je pleurais le soir, recroquevillé dans mon lit sans rideaux ? Pire que les pleurs est la grande détresse inexprimée qui serre le coeur jour après jour, qui donne, à l'âge de tous les espoirs, l'impression de vie gâchée et de temps perdu..."².

"...au soir de l'âge, si l'on est interrogé sur ces années sans pareilles d'entre dix et vingt ans, on est obligé de faire cette réponse effroyable : 'Je ne sais pas ; je n'ai pas vécu ce temps-là'"³.

Cet ensemble coercitif contribuait à faire reconnaître par les élèves la légitimité de cette domination institutionnelle et à produire, dans le même temps, les conditions de sa méconnaissance.

La violence symbolique que ce mode de fonctionnement suppose et qui repose, comme nous venons de le suggérer, à la fois, sur l'opposition du dehors et du dedans, sur la mise à distance de l'enfant et sur l'incorporation d'un certain nombre de normes, de valeurs ou de modèles mentaux en tant qu' "intérieurisation de la contrainte, vise la "conversion"⁴ de l'élève par l'"imposition d'un arbitraire culturel"⁵. Pour cela, il convient de "tuer le 'vieil homme'" afin "d'engendrer ex nihilo le nouvel habitus"⁶. Selon Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, cette "action pédagogique de conversion" prend la forme d'un ensemble de "techniques de déculturation et de reculturation auxquelles doit avoir recours un travail pédagogique visant à produire un habitus aussi semblable que possible à celui que produit la prime éducation, tout

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., p. 66.

² Ibid., p. 169.

³ Ibid., p. 169.

⁴ Castel (R.), "Présentation" in Goffman (E.), *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux*, op. cit., p. 15.

⁵ Bourdieu (P.), Passeron (J.C.), *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, op. cit., p. 11.

⁶ Ibid., pp. 59-60.

en ayant à compter avec un habitus préexistant"¹. Travail pédagogique visant aussi à transmettre le rapport adéquat à la culture légitime :

"A la première classe, je n'arrivais pas à comprendre comment mon voisin pouvait me souffler à l'oreille, face au digne professeur assis dans sa chaire : 'Reluque un peu ce vieux crétin !'"² .

Outre "Le dépaysement"³ qui naît de l'intégration à un tel univers, la confrontation avec des enfants différents constituent aussi une autre véritable source de souffrance. Le public qui fréquente le collège est socialement différent de lui. Cette situation contribue à faire de ses origines sociales un "fardeau" ou un "stigmat" difficile à gérer ou à faire oublier :

"Je me sentais gauche dans ma blouse noire, que ma mère m'avait faite à la veillée, et qui n'avait pas de poches comme celles des autres, achetées au marchand ; mes socques ferrées sonnaient trop sur les marches ; mon chapeau des dimanches était dépaycé parmi les bérets et les casquettes ; je cachais dans mes poches de pantalon mes mains que je savais trop grosse, et j'aurais voulu faire disparaître le cache-nez des nièces du curé, qui n'était pas à la mode de la ville"⁴ .

"Mes camarades étaient pour la plupart ce que j'aurais appelé des 'riches'. Ils achetaient des gâteaux à la concierge au lieu de manger leur pain de quatre heures ; quelques uns avaient une bicyclette (c'étaient les toutes premières, à caoutchoucs pleins) ; d'autres racontaient

¹ Bourdieu (P.), Passeron (J.C.), *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement* , op. cit., p. 60.

² Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., p. 167.

³ Ibid., p. 174.

⁴ Ibid., p. 167.

leurs jeux de vacances, carabine, croquet, parties de plaisir avec des amis. Je me taisais : le moyen de parler de mes chasses au lance-pierres avec Lucien et des cantiques chantés avec les nièces du curé ! Ils disaient : 'Mon père...ma mère...', car ils étaient fils de médecins, de notaires, de marchands de biens, de contrôleurs des contributions indirectes...Qu'aurais-je pu dire de mon pauvre papa qui avait servi les maçons, et de ma mère qui 'faisait les noces' ? Quand, à la promenade du dimanche, nous allions par hasard sur la route qui mène vers mon village, il m'arrivait de voir passer quelqu'un de chez nous : Brelaud, le sabotier dans sa voiture à âne, ou le métayer des Châtandau avec sa jument blanche ; je marchais le long du fossé pour qu'ils ne s'arrêtent pas me dire bonjour. Les autres racontaient comment ils soutiraient de l'argent à leurs 'vieux' (ce mot sonnait à mes oreilles comme un blasphème) ; mes parents à moi, quand je rentrais de vacances, mettaient dans ma boîte à provisions une tablette de chocolat ('As-tu bien tout ce qu'il te faut ?') et insistaient pour que je prenne au moins trois ou quatre francs ('Il te faut bien ça pour ton mois') ; je savais le prix qu'on vendait le chocolat, et je savais le travail qu'avait coûté l'argent : je marchandais sur ma mensualité ; nous transigions à trente ou quarante sous ('Je t'assure, j'en ai encore de reste de l'autre fois'), et il m'est arrivé, au moment du départ, de rapporter en cachette sur le rayon de la boutique la moitié du chocolat reçu¹ .

Jules Marouzeau est confronté à une expérience d'acculturation douloureuse qui le place devant "l'alternative" du dédoublement ou de la résignation à l'exclusion. "Optant" pour la première solution (tant l'espoir entretenu chez les parents est grand), ce transfuge se doit dès lors de faire l'effort d'apprendre de nouveaux usages, de déjouer le regard critique des autres, de désamorcer le

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., pp. 173-174.

“qu’en dira t-on”, de corriger ses manières pour mieux “s’assimiler”, de rectifier sans cesse les mauvaises habitudes acquises qu’on peut avoir concernant, par exemple, sa langue maternelle (tournures, vocabulaire ou prononciation), bref, de se rééduquer, avec toute la souffrance et l’humiliation qu’entraîne un apprentissage condamné à être toujours en retrait par rapport à ceux qui ont bénéficié d’une famille cultivée. Confronté à des systèmes de valeurs contradictoires, on peut, ainsi, supposer qu’il va développer progressivement des comportements d’adaptation et d’acceptation de ce nouveau régime.

Pour ne pas décevoir, l’enfant apprend vite à intérioriser et à garder pour lui l’anxiété et la peur liées à sa nouvelle condition. Il ne faut surtout pas faire mention aux parents de ce qu’on peut endurer. L’effort qu’eux-mêmes fournissent doit justifier tous les renoncements et toutes les acceptations :

“Et comme il ne fallait pas faire de peine à ces pauvres gens qui en avaient déjà tant, je leur écrivais (j’ai retrouvé toutes mes lettres de ce temps-là) : ‘J’ai tout ce qu’il me faut, je ne m’ennuie pas du tout’”¹ .

Dans ces conditions, le temps des vacances représente l’instant enchanteur et réparateur des retrouvailles et le moment symbolique de renouer avec les siens, par delà les ruptures, les séparations irréversibles et les opérations de sélection qui séparent inmanquablement tous les détenteurs de capital culturel de ceux qui en sont dépourvu :

“Longtemps les vacances furent jalonnées pour moi par les choses du village et des champs...”² .

“Du reste, même si j’avais voulu m’en détacher, j’étais tenu par la vie rustique : aux grandes vacances je

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., p. 175.

² Ibid., pp. 175-176.

retournais garder les vaches, et lorsque, déjà jeune homme, je m'enfermais dans ma chambre pour préparer les examens et concours dont dépendait mon avenir, il arrivait que, plongé dans une dissertation latine ou une préparation de Platon, je m'entendais tout à coup appeler par la fenêtre ; c'était mon frère : 'Viens donc m'aider à charger la voiture de fumier !'"¹ .

"'La Marie' garde ses cochons dans les fossés de la route : 'Te voilà revenu, mon dadé. - Tu es donc toujours à Paris ? - Et tu étudies toujours ? - Tu dois pourtant bien savoir lire dans toutes les langues, va.' La route tourne au coin de la maison. Le chien est couché sur le seuil ; il bondit, il rit de sa gueule grande ouverte ; il embrasse mes jambes de ses deux pattes de devant ; j'ai de la peine à monter la marche, et j'ai bien envie de pleurer d'amitié. La vieille mère est à la table, épluchant ses pommes de terre. Elle pose son couteau et dit sans nous regarder, car elle est presque aveugle : 'Vous voilà donc !' C'est tout. Depuis des semaines elle attendait la joie de ce moment. Elle ne l'exprime pas"² .

B) L'expérience parisienne.

Le XIXème siècle institue pour longtemps le séjour parisien comme étape indispensable de la formation³ . Les nouvelles procédures de la mobilité sociale contribuent ainsi à valoriser Paris et à installer un partage ou une fracture, chez les populations estudiantines, tout à la fois

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., p. 176.

² Ibid., pp. 182-183.

³ Cf. Charle (C.), "Le champ universitaire parisien à la fin du XIXème siècle", *Actes de la recherche en sciences sociales*, 47-48, juin 1983, pp. 77-89 ; "Les professeurs de la République. Le marché scolaire, les réformes universitaires et les transformations de la fonction professorale à la fin du XIXème siècle", *Actes de la recherche en sciences sociales*, 47-48, juin 1983, pp. 90-112 ; *Les élites de la République (1880-1900)*, op. cit. ; *La République des universitaires. 1870-1940*, op. cit. ; Prost (A.), *L'enseignement en France (1800-1967)*, op. cit...

avides de la capitale et nostalgiques du refuge provincial.

A la suite de ses années de collège, l'élève Marouzeau est conduit à intégrer, à Paris, le lycée Lakanal. Bien que ce fait ne fasse l'objet d'aucune évocation, il nous paraît essentiel, de nous arrêter sur cet événement majeur.

Il n'est pas difficile d'imaginer, en effet, la satisfaction mais aussi, éventuellement, l'appréhension qui devait étreindre cet excellent élève, "déraciné" encore une fois, confronté dans la capitale, aux meilleurs lycéens et soumis au poids des espérances familiales qui rendent impensables l'éventualité d'un échec.

1 - Une thématique absente.

Après avoir fréquenté le lycée de Guéret, Jules Marouzeau intègre, à Paris, pour les années 1889/1899, le lycée Lakanal. Comme pour bon nombre de lycéens ou de personnages littéraires, le passage par Paris est une étape essentielle. Le thème des jeunes clercs provinciaux montés à l'assaut de la capitale est, en effet, un thème récurrent de la littérature française, de Stendhal¹, d'Honoré de Balzac², de Gustave Flaubert³, à Jules Romains⁴ en passant par Maurice Barres⁵

Les années d'études secondaires et supérieures qu'il va passer dans la capitale, prépondérantes pour l'obtention de faveurs, pour le déploiement de recommandations, pour la constitution de réseaux, pour la notoriété des rencontres, pour la réussite d'une carrière et la reconnaissance de la valeur intellectuelle, ne font pas l'objet, dans son texte autobiographique, d'évocations précises ou de critiques. Pourtant, la capitale, plus que jamais dans ce cas particulier, a ordonné

¹ Cf. Stendhal (Henri Beyle, dit), *Le rouge et le noir* (1830), n. éd., Paris, Le livre de Poche, 1972.

² Cf. Balzac de (H.), *Le père Goriot* (1835), n. éd., Paris, Le livre de Poche, 1983 ; Paris, *Les illusions perdues* (1837-1843), n. éd., Paris, Garnier, 1975.

³ Cf. Flaubert (G.), *L'éducation sentimentales* (1869), n. éd., Paris, Flammarion, 1985.

⁴ Cf. Romain (J.), *Les hommes de bonne volonté* (1932-1946), n. éd., Paris, Flammarion, 1973.

⁵ Cf. Barres (M.), *Le disciple* (1889), n. éd., Paris, La table ronde, 1994 ; *Les déracinés* (1897), n. éd., Paris, Gallimard, 1988.

les ambitions, a focalisé les images de la réussite et a constitué l'aboutissement logique et méritant de la carrière scolaire. Le monde villageois devenant davantage, par ricochet, le lieu de la nécessité, des épreuves transitoires et douloureuses, de la souffrance ou de l'attente anxieuse.

Si Paris, lieu de l'expression et de la consécration de l'auteur, n'est pas mentionnée, on peut, nous semble-t-il, l'expliquer pour deux raisons essentielles.

Tout d'abord, et nous y reviendrons ultérieurement, l'absence de cette thématique suppose que du point de vue de l'auteur, elle n'apporte rien de plus ou rien de nouveau à la démonstration escomptée. Les évocations des années d'école primaire ou de collège lui semblent plus significatives.

Ensuite, on peut penser que les réformes entreprises pour rénover et moderniser l'enseignement secondaire ont produit leurs premiers effets lors de la scolarité du narrateur, rendant la vie d'internat et d'élève moins difficile à supporter que lors des décennies précédentes.

Il faut se souvenir que le lycée idéal des années 1880 est précisément le lycée Lakanal¹. Celui-ci va symboliser le renouveau "pédagogique" et architectural du lycée français. Il se veut moins ascétique et plus ouvert sur le monde extérieur. Construit dans un grand parc, il présente de nombreux espaces ouverts, des cours de récréation, des galeries en arcades (dont la plus importante s'étend sur près de 300 mètres) sur lesquelles donnent les salles de classe. Il n'en demeure pas moins, relativement proche, par bien de ses aspects, de ses prédécesseurs. On y trouve encore de larges réfectoires et des dortoirs tout aussi imposants qui sont "largement incompatibles avec un assouplissement de la discipline telle qu'elle était primitivement conçue"²

2 - Thématique autobiographique et conscience de soi.

¹ Mayeur (F.) (dir.), *De la Révolution à l'école républicaine*, op. cit., p. 491.

² Ibid., p. 491.

Le silence de Jules Marouzeau sur ses années parisiennes doit nous inciter à la réflexion. Il convient de s'interroger sur ce mutisme qui, nous semble-t-il, est fortement significatif.

Pour répondre à un tel questionnement, il faut avoir conscience du fait, comme nous l'avons maintes fois suggéré, que le discours autobiographique a été provoqué, de la part du narrateur, dans le cadre d'une réflexion sur son image personnelle et d'une "identité" qu'il cherche à restaurer.

Si le temps de l'enfance est représenté comme le temps du bonheur et des joies simples, c'est aussi la période des premières réussites scolaires et des premières séparations. Les années de collège, plus particulièrement, véhiculent, à travers l'évocation des moments phares d'une scolarité prometteuse, un temps d'efforts, d'acculturation douloureux et un âge déterminant de sa vie scolaire ou de son existence, plus généralement.

Donc, la remémoration des premières années d'études est d'autant plus importante et privilégiée, qu'elles font référence à des expériences formatrices et sociales essentielles et décisives, déterminant le rapport à l'avenir et le futur d'une trajectoire sociale. En nous contant ses premières années de scolarité, Jules Marouzeau met l'accent sur ce temps crucial où l'enfant intériorise le projet familial, sublime les efforts qu'il doit soutenir et où l'école commence à exercer, sur lui, "une action durable" le dotant, progressivement, d'une certaine "disposition générale de l'esprit", d'un certain "habitus"¹.

Il accorde une attention toute particulière à cette période précise de son existence, car il ressent toute l'importance de ces années dans ce qui lui a permis de devenir ce qu'il est. Ainsi, visualiser la position sociale qu'il détient au terme de sa vie, se réapproprier le sens de celle-ci (questionnement d'autant plus essentiel qu'elle peut lui paraître manquer d'unité) c'est revenir inmanquablement sur l'origine de son parcours, sur les fractures traumatisantes, sur les éloignements ou les reniements qu'il a vécus. Au bout d'une trajectoire sociale et professionnelle bien remplie, il se doit donc de faire retour sur les épisodes les plus déterminants de son enfance, sur ce qu'il l'a engagé et rendu possible. L'arrivée à Paris,

¹ Durkheim (É.), *L'évolution pédagogique en France*, op. cit., p. 37.

constituant, certes, un fait majeur et riche de conséquences, mais qui trouve son origine en amont :

"C'est Paris. Terme étrange de la route si loin commencée"¹.

Au-delà de ces considérations, on se doit aussi d'envisager l'absence de cette thématique dans le cadre plus général de l'économie narrative du récit.

L'enfance est représentée ici comme un temps de promesse et d'espoir. Partageant avec bien des récits une vision fortement prophétique et eschatologique, elle ne peut qu'annoncer ce qui adviendra. Dans ces conditions, ne pas préciser le contenu précis et exact d'une formation, contribue largement à insister sur la dimension charismatique, élective, mystérieuse, voire miraculeuse, du parcours intellectuel, contribuant à rendre encore plus exceptionnel et magique la réussite future. Cette façon euphémisée, désintéressée, et "élitiste" de représenter le cursus rend compte, certes, à sa manière, du caractère socialement exceptionnel de celui-ci, mais non, des intérêts en jeu, des ressources culturelles familiales particulières ou du travail intensif que l'auteur a mobilisé pour y arriver. En revenant au plus des conditions sociales de production de sa réussite scolaire, on est plus à même de prendre ce récit pour ce qu'il est, à savoir, un témoignage sur la "bonne volonté culturelle".

III/ DISCOURS AUTOBIOGRAPHIQUE, STRATÉGIES SYMBOLIQUES ET VALEURS SCOLAIRES.

Jules Marouzeau dispose d'une espèce particulière de capital, à savoir, le capital symbolique comme capital de reconnaissance ou de consécration, qu'il a accumulé au prix d'un travail

¹ Marouzeau (J.), *Une enfance*, op. cit., p. 185.

et de stratégies universitaires. Il engage dans son programme autobiographique la notoriété qu'il a acquise tout au long de sa vie professionnelle. Notoriété qui lui confère un pouvoir spécifique, le pouvoir proprement symbolique de nous faire voir et de nous faire croire à son itinéraire biographique.

C'est la raison pour laquelle il semble particulièrement important de prendre en considération l'image que l'auteur construit de l'intellectuel en formation ou en devenir. Cette représentation tend, en effet, à faire légitimer et à faire reconnaître une certaine définition de la culture dominante.

A) L'"autobiographie" ou le portrait d'un intellectuel en devenir.

Les souvenirs d'enfance et de jeunesse rédigés par Jules Marouzeau confère à cet auteur la possibilité de réfléchir sur la condition intellectuelle. L'intérêt porté à cette question par un universitaire consacré nous paraît d'autant plus intéressant qu'elle véhicule un "discours d'institution"¹ ou un "langage d'institution"² et une forte dévotion culturelle qu'il convient de déchiffrer.

En dégagant de sa jeunesse laborieuse des signes de son élection future, l'auteur nous donne à lire un certain nombre de présupposés dont il nous faut rendre compte. Pour cela, il faut restituer les conditions sociales de possibilité de ces énoncés qui trouvent, selon nous, leurs fondements dans l'univers d'élection du narrateur, dans son expérience scolaire, elle-même inscrite, dans le prolongement d'une expérience originaire.

1 - Une représentation charismatique de la formation intellectuelle.

¹ Cf. Bourdieu (P.), Passeron (J.C.), *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, op. cit. ; Bourdieu (P.), *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, op. cit. ; *Homo academicus*, op. cit. ; *Noblesse d'état. Grandes écoles et esprit de corps*, op. cit.

² Bourdieu (P.), *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, op. cit., p. 105.

Un des canons du récit autobiographique que nous étudions veut que le grand homme ait souffert. Il convient ici de s'interroger, plus précisément, sur le rôle de cette thématique de la séparation, de la souffrance et de la douleur dans le fonctionnement narratif des récits biographiques.

Comme chez Jules Marouzeau, l'accès au collège représente un rite de passage essentiel. Cette période traduit une transition fondamentale entre la jeunesse et l'entrée dans la maturité, entre la protection du milieu familial et les risques inhérents à l'indépendance à venir. Dans cette perspective, on comprend mieux les raisons pour lesquelles l'entrée dans l'enseignement secondaire peut apparaître, pour cet enfant "miraculé", à la fois comme une chance, une "libération" mais aussi une source de sacrifices et de tourments.

Jules Marouzeau véhicule, dans son récit, une forte croyance en la souffrance comme pouvoir sanctifiant, sacralisant, identifiant et comme "instrument de la délivrance"¹. Ces indices fonctionnent comme des signes annonciateurs de l'élection à venir. Devenir un intellectuel confirmé suppose d'accepter de se séparer et de subir un certain nombre d'épreuves et de douleurs seules capables de faire acquérir la qualification charismatique et les qualités essentielles de désintéressement, d'endurance et de dépassement de soi.

Tout semble fait pour rappeler que le passage du monde profane au monde sacré suppose, comme dit Émile Durkheim, "une véritable métamorphose"² et une transformation profonde des esprits. La mise en rapport de ces deux univers "est toujours, par elle-même, une opération délicate qui réclame des précautions et une initiation plus ou moins compliquée"³. Elle ne peut être envisageable que si "le profane" perd "ses caractères spécifiques" et s'il devient "lui-même sacré en

¹ Durkheim (E.), *Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie* (1912), n. éd., Paris, P.U.F., 1960, p. 451.

² *Ibid.*, pp. 55/56.

³ *Ibid.*, pp. 55/56.

quelque mesure et à quelque degré"¹ . Dans ces conditions, "l'homme ne peut entrer en rapports intimes avec les choses sacrées qu'à condition de se dépouiller de ce qu'il y a de profane en lui. Il ne peut vivre d'une vie religieuse un peu intense, que s'il commence par se retirer plus ou moins complètement de la vie temporelle"² . Ainsi, les années de formation, telles qu'elles sont représentées, semblent être plus proches de l'ascèse, du noviciat laïque que de l'enseignement. L'exil et le déracinement en sont la condition indispensable. L'ascèse culturelle et toutes les épreuves qu'a subies l'auteur tendent à fonctionner comme un mode de légitimation et de reconnaissance de la valeur personnelle. Elles sont autant d'affirmations de la maîtrise de soi et du droit à agir sur les autres.

Cette façon euphémisée que Jules Marouzeau a d'envisager l'accès à la condition d'intellectuel, comme une promesse d'avenir douloureuse à assumer, doit être appréhendée comme une métaphore symbolique traduisant les conditions véritables d'entrée dans le champ de la culture légitime.

2 - "Qualification charismatique" et discours d'institution.

A ce stade de notre réflexion, il paraît essentiel de saisir les dimensions et les enjeux de la diffusion par Jules Marouzeau d'une certaine représentation de l'intellectuel en devenir.

Le texte que nous envisageons ici présente des catégories sociales de perception. Ce que ces remémorations et jugements scolaires donnent à observer c'est, selon nous, l'intériorisation par l'auteur, de l'ordre culturel légitime. Les diverses évocations relatives à la scolarité ou à la culture s'effectuent, en effet, sur le mode de l'argumentation et de la justification légitime. Même si certains actes pédagogiques sont dénoncés pour leur caractère arbitraire et aliénant, bien de ces évocations s'expriment dans la langue de la nécessité, du "réenchantement" ou de "l'indulgence". Il semble impensable, en effet,

¹ Durkheim (E.), *Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie*, op. cit., pp. 55/56.

² *Ibid.*, pp. 441-442.

pour un membre éminent de l'institution universitaire, que la violence pédagogique puisse être "intéressée" et se justifier par d'autres fins que celles de l'acquisition de la culture légitime. On note donc une contradiction apparente entre la réalité institutionnelle de l'action pédagogique et la représentation de celle-ci. Contradiction qui s'inscrit dans l'appartenance même au champ universitaire. Nous pensons, en effet, que l'intégration réussie à cet espace social contribue à empêcher les agents façonnés longuement par celui-ci d'en appréhender le caractère arbitraire, la violence en tant que violence sociale.

Quant à l'acquisition de la culture, elle est toujours perçue, dans le récit, comme un acte pur et désintéressé. Nous sommes dans un univers qui est celui de la gratuité ou de la finalité sans fin. Cette idéologie de la connaissance avance peu ou prou des vérités et des valeurs qui sont tenues pour universelles, voire éternelles : aucun "fonctionnaire de l'universel" ne pouvant les nier ouvertement sans se nier en tant qu'intellectuel.

Jules Marouzeau, au fur et à mesure de sa formation, de son expérience professionnelle et d'"une action d'inculcation continue"¹ a incorporé une foule de schèmes pratiques de perception et d'appréciation fonctionnant en tant qu'instruments de construction de la réalité, en tant que principes de vision et de division de l'univers social dans lequel il se trouve. De même, il a été amené à intérioriser un certain nombre de schèmes mentaux travaillant comme autant d'outils déterminant la relation à la tradition lettrée et à la culture littéraire. Le style parfois impersonnel et neutre du récit, un langage châtié, la clarté du plan, la technique rhétorique qui consiste à passer de la singularité à la généralité, l'organisation générale de l'exposition trahissent, selon nous, l'organisation académique de la pratique scolaire. N'omettons pas, en effet, de prendre en considération le fait que Jules Marouzeau a été formé par et dans la culture académique qui appelle des exercices scolaires à base de discours et d'éloges. Il a acquis de par sa formation et sa profession un habitus capable d'engendrer des pratiques et des représentations conformes aux principes en vigueur dans son univers d'appartenance. L'auteur produit et reproduit donc les comportements,

¹ Bourdieu (P.), Passeron (J.C.), *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, op. cit., p. 47.

les certitudes, les assurances, les convictions et les évidences conformes à la vérité idéale dont se dote le monde universitaire.

On doit admettre que ce récit de formation et d'apprentissage, en tant que "discours d'autorité"¹, contribue de manière fondamentale à perpétuer la transmission des représentations de la légitimité culturelle, "éternisant" ainsi la reconnaissance du pouvoir social détenu par les différents corps professoraux. Ce travail d'écriture tend ainsi à reproduire les principes élémentaires de l'"arbitraire culturel"², par l'intermédiaire de l'habitus, comme principe générateur de représentations et de pratiques.

B) Discours autobiographique, méritocratie et entendement professoral.

L'acquisition et la transmission de la culture légitime a été, pour Jules Marouzeau, la grande réussite de sa vie. Bénéficiaire du bien fondé du système éducatif, il doit s'en faire le plus ardent défenseur. Il ne peut rester que profondément attaché à l'institution scolaire qui a contribué à faire ce qu'il est. Il croit dès lors fermement aux vertus des efforts accumulés, des sacrifices répétés, des actes personnels dont la confluence peut changer "le cours du destin".

1 - Mérite et "salut intellectuel".

L'exemple que constitue Jules Marouzeau revêt une importance certaine étant entendu que le témoignage qui en découle enracine profondément la croyance dans la possibilité de changement et d'ascension sociale par l'école. L'auteur prolongeant le discours de

¹ Bourdieu (P.), *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, op. cit., p. 111.

² Bourdieu (P.), Passeron (J.C.), *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, op. cit., pp. 9-12.

l'ordre établi et de l'idéologie scolaire officielle¹.

La Troisième République, dès ses débuts, a souhaité assumer une grande ambition nationale et patriotique de redressement et de régénération : celle de permettre à chacun d'acquérir les moyens de développer ses capacités selon ses dispositions naturelles et sa position sociale. Ce projet politique se fonde sur une éthique universaliste qui prétend remplacer la hiérarchie des ordres par une société plus homogène et plus égalitaire, par une société du mérite qui implique l'effacement des rangs au profit du seul savoir. Poursuivant, d'une certaine manière, le dessein de l'Encyclopédie, l'éducation doit permettre de "devenir plus instruits, afin de devenir meilleurs et plus heureux"². Nous verrons que cette noble intention relève davantage de l'utopie que de la réalité.

Dans les premières décennies de la Troisième République, cette croyance en une méritocratie véritable est largement répandue, même dans les milieux les plus conservateurs. En faisant la critique de ce modèle, ceux-ci contribueront de manière essentielle à le faire exister. L'exemple du normalien, issu d'un milieu modeste, et qui s'élève par ses mérites scolaires est présenté par certains écrivains nationalistes comme une réalité, à cette différence près, qu'il incarne un agent de perversion sociale et de dissolution nationale. Pour Paul Bourget³, le professeur Joseph Monneron fait son malheur et celui de sa famille en passant outre les frontières sociales. Pour Maurice Barres⁴, dans le roman *Les Déracinés*, Paul Bouteiller, agent éducatif "pervers", "déracine" ses élèves et porte atteinte à l'intérêt national.

Conscient de ne devoir son ascension qu'à des privations et à des sacrifices qui sont épargnés à certains, Jules Marouzeau est amené plus ou moins implicitement à contrecarrer le "modèle dilettante"

¹ Cf. tout particulièrement *Jules Ferry, fondateur de la République* (colloque organisé par l'École des Hautes Études en Sciences Sociales à Paris en janvier 1985), Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1985 ; Legrand (L.), *L'influence du positivisme dans l'oeuvre scolaire de Jules Ferry. Les origines de la laïcité*, Paris, Librairie Marcel Rivière et Cie, 1961 ; Nicolet (C.), *L'idée républicaine en France. Essai d'histoire critique*, Paris, Gallimard, 1982 ; Ozouf (M.), *L'école, l'Église et la République, 1871-1914*, Paris, C.J.Offredo, 1982 ; Mayeur (F.) (dir.), *De la Révolution à l'école républicaine*, op. cit. ; Prost (A.), *L'enseignement en France, 1800-1967*, op. cit.

² Mayeur (F.) (dir.), *De la Révolution à l'école républicaine*, op. cit., p. 30.

³ Cf. Bourget P.), *Le disciple* (1889), n. éd., Paris, La table ronde, 1994.

⁴ Cf. Barres (M.), *Les déracinés*, op. cit.

véhiculé par ceux qui n'ont pas eu à payer, comme lui, le prix de l'ascension. Nous pouvons voir immédiatement de quelle manière son discours autobiographique s'associe fortement à une conviction méritocratique. Assuré qu'il ne doit sa position qu'à son mérite et au dévouement de ses parents, il est convaincu, d'une certaine manière, qu'on ne doit compter que "sur soi" pour faire son salut, qu'il faut savoir vaincre son destin.

Le mérite, tel qu'il se lit dans le récit rédigé par l'auteur, est d'autant mieux mis en perspective que celui-ci aborde ses origines en termes d'"handicaps" ou de privations. La culture familiale apparaît comme un ensemble de "manques" ou de "lacunes", véhiculant un point de vue qui coïncide exactement avec celui des "dominants" pour décrire les rapports des "dominés" à l'école.

Le système scolaire tend à être dépeint comme une institution généreuse, capable de repérer, sans a-priori, les plus doués des enfants et d'exercer, par conséquent, de véritables effets sur leur destinée individuelle. Parce que l'école sait récompenser le travail, l'effort, la persévérance, l'assiduité, la vertu, et l'intelligence, elle est capable de donner sa "chance" à quelques uns et de "transformer" entièrement leur existence. Jules Marouzeau véhicule ainsi une vision optimiste de l'ordre social et une forte croyance en la valeur de l'éducation comme instrument d'ascension, comme outil permettant "de produire le bonheur et de rendre l'humanité plus sage, plus riche et plus pieuse"¹. L'auteur, issu des petites classes moyennes, peut donc trouver dans la dimension peu commune de sa réussite sociale, des motifs d'être attaché aux valeurs d'un système scolaire qui a consacré sa personne. Disposition qui va porter à "renier les 'vertus' (socialement conditionnées) qui (lui) ont valu cette réussite pour épouser la représentation idéologique des causes du succès scolaire..."².

Il convient pourtant de ne pas universaliser le modèle que Jules Marouzeau souhaite voir accrédité. La sélectivité et le compartimentage du système d'enseignement français a été maintenu, voire renforcé, sous la Troisième République, par la réorganisation, par exemple, de l'enseignement primaire qui se voit doté de sa propre filière

¹ Bourdieu (P.), "Condition de classe et position de classe", op. cit., p. 207.

² Bourdieu (P.), Saint-Martin de (M.), "L'excellence scolaire et les valeurs du système d'enseignement français", op. cit., p. 153.

de promotion, par l'intermédiaire des Écoles primaires supérieures, des Écoles normales, des Écoles normales supérieures de Saint-Cloud¹ et Fontenay. Ainsi, "Ce réseau primaire complet et décentralisé" étant destiné en priorité "à ceux qui aspirent à une méritocratie des petits et de la France profonde"². Par exemple, dans la population d'élèves qui fréquente la section classique du lycée de Rennes en 1875-1890, on évalue à près de 13 % les lycéens provenant de la petite bourgeoisie et des fractions inférieures des classes moyennes. Les fils d'ouvriers ou de salariés étant quasiment absents³. Par contre, dans le cours complémentaire de Rennes, en 1894-1898, les descendants de petits-commerçants sont "quatre fois plus nombreux que dans la section classique du lycée, tout comme les fils d'artisans, tandis que les fils de salariés font une percée significative..."⁴.

Ces choix politiques et sociaux vont empêcher durablement l'élargissement de la fameuse méritocratie⁵. Comme le remarque Françoise Mayeur : "au prix d'un enfermement sur lui-même, le primaire assure l'ascension sociale de ses meilleurs éléments ; mais l'étanchéité des divers ordres d'éducation limite le libre jeu de cette promotion"⁶. Ainsi, "Cette voie apparemment royale de promotion pour les plus doués des enfants du peuple, selon l'idéologie officielle, est aussi un ghetto pour empêcher ce qui hante les conservateurs -républicains ou non-, le 'déclassement' vers le haut de demi-savants"⁷. Dans ces conditions, l'une des dimensions les plus immuables du mythe ferryste résidant dans la croyance qu'une certaine "égalité des chances", dans et par l'école, aurait été mise en place dès l'avènement de la Troisième République, est une affirmation des plus contraire à la réalité. L'institution scolaire de la fin du XIX^{ème} siècle donne davantage aux couches défavorisées le respect de la culture que la culture elle-même. Pour Théodor Zeldin, "Ferry ne s'intéressait pas particulièrement -à la différence de Gambetta-

¹ Cf. Barbé (A.), Luc (J.N.), *Des normaliens. Histoire de l'École Normale de Saint-Cloud*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1981.

² Charle (C.), "La République des universitaires. Le marché scolaire, les réformes universitaires et les transformations de la fonction professorale à la fin du XIX^{ème} siècle", op. cit., p. 130.

³ Charle (C.), *Histoire sociale de la France au XIX^{ème} siècle*, op. cit., p. 337.

⁴ Ibid., p. 337.

⁵ Ibid.,

⁶ Mayeur (F.) (dir.), *De la Révolution à l'école républicaine*, op. cit., p. 554.

⁷ Charle (C.), *Histoire sociale de la France au XIX^{ème} siècle*, op. cit., pp. 201-202.

à la mobilité sociale..Ferry voulait rendre les hommes égaux dans leurs droits et dans leur dignité. Le respect mutuel devait remplacer l'animosité et le mépris. Des contrats qui donnaient des droits et des obligations aux deux côtés devaient remplacer l'oppression des castes. Le changement, pour lui, était beaucoup plus moral qu'économique. Une égalité de ce genre ne serait pas possible tant que des gens seraient instruits et d'autres pas...Il voulait que l'instruction soit dirigée vers la création d'une 'morale commune'¹ .

2 - L'"autobiographie" : une démonstration pédagogique.

Jules Marouzeau construit son récit biographique autour de son expérience scolaire. Ce fils d'aubergiste devenu professeur grâce à l'école se voit culturellement conduit à faire l'apologie de la foi dans l'enseignement, dans la démocratie, dans les valeurs simples d'honnêteté et de travail.

La magistrature morale et intellectuelle que revendique l'auteur repose sur le principe que ce récit doit viser à la fois à se remémorer mais aussi à édifier, instruire et enseigner. Le narrateur se veut responsable. Il a une mission à assumer. Il veut témoigner de sa moralité, de ses capacités, de l'histoire exemplaire de sa vie. Voici une autre version du "fils du peuple" dont l'existence ne peut qu'inspirer confiance à tous et servir comme modèle d'incarnation. Dans cette optique, Jules Marouzeau nous donne un témoignage à la fois lisible et "authentifié" par l'effort qu'il a soutenu.

Aussi, le texte doit être appréhendé comme participant d'une véritable pédagogie de la démocratie : l'"enfant du peuple" qui a réussi et dont le modèle restera l'orgueil de la République. Par la présentation d'une individualité et d'un destin exemplaires, s'écrit le grand roman de la nation. Il diffuse, à travers la remémoration d'une vie modèle qui dit et justifie l'irrésistible ascension de la méritocratie, la croyance dans une mobilité sociale généralisée. La réussite de son

¹ Zeldin (T.), *Histoire des passions françaises. 1848-1945* (1980-1981), n. éd., Paris, Payot, 1994, t. 2, *Colère et politique*, p. 301 et p. 305.

entrée dans une filière de promotion concoure à donner une image de la société française fluide ou l'ascension reste possible, un prototype d'une société de liberté et d'égalité.

En privilégiant des phrases simples et peu raffinées, des descriptions peu minutieuses et détaillées, en supprimant les éléments d'interprétation pour faire place nette aux notations qui créent les impressions, il prêche les vertus civiques que la République veut inculquer à ses "enfants". Cette biographie fonctionne dès lors comme un véritable témoignage moral pour la postérité. La légèreté de l'oeuvre qui la rend plus explicite et suggestive, l'efficacité des enchaînements, la recherche de la brièveté, la chronologie imprécise mais linéaire permettent, sans aucun doute, une plus grande adhésion de la part du lecteur.

SECTION V - CONCLUSION.

Toute étude touchant aux représentations mises en oeuvre dans un texte nécessite de la part du chercheur une interrogation sur ses conditions de production et ses conditions de réalisation.

Ainsi, au lieu de ne voir dans le récit autobiographique de Jules Marouzeau que l'expression d'une pratique littéraire, on se doit de l'envisager comme un produit sociologiquement intelligible. Nous nous sommes attachée, en effet, à examiner les rapports qui se jouent entre pratique d'écriture et explicitation de catégories de pensée.

Comme nous avons pu le mettre en évidence pour l'étude du texte autobiographique d'Ernest Lavis, le sens de l'écriture autobiographique se trouve, selon nous, dans les conditions de réalisation et de détention de la position sociale. Il faut, en effet, analyser la "nature" et les effets du "déracinement" subi par ce boursier. Nous avons explicité de quelle manière Jules Marouzeau a "perdu", tout au long de sa scolarité, le sentiment d'appartenance à son groupe social d'origine. Sentiment qu'il cherche à renouer symboliquement par l'écriture. Il conserve, en effet, avec sa famille et son milieu de départ des rapports délicats et douloureux, faits de respect, de gratitude et d'une certaine

forme de condescendance. On a aussi explicité comment il a pu en arriver là.

Nous ne pouvons oublier que pour atteindre la position sociale que justifie l'auteur, il lui a fallu être de plus en plus seul. Il lui a fallu, rompre avec l'ethos du foyer, avec les valeurs du groupe, avec la chaude ambiance de la parentèle. Il fait de très bonne heure l'expérience de la solitude et du repli sur soi. Ainsi, petit à petit, Jules Marouzeau se sépare du monde de son enfance et subit, plus que tout autre élève, l'influence de l'école et des valeurs scolaires.

Dans cette optique, notre étude a attiré l'attention sur un aspect déterminant de la pratique autobiographique comme retour aux origines, retour sur le début d'une trajectoire.

Dans ces conditions, le texte de Jules Marouzeau constitue un bon moyen, pour lui, de faire acte de reconnaissance pour sa famille qui a rendu possible le changement de condition sociale. La famille est perçue comme le foyer par excellence de la moralisation et de l'exemplarité. C'est le lieu de l'apprentissage de la mesure, de l'effort et du sacrifice. Nous avons à faire à une famille qui a une certaine propension à adhérer et à investir dans l'école renforçant de ce fait l'effet de consécration exercée par la sanction scolaire.

Devant beaucoup à l'école, Jules Marouzeau est porté dans son autobiographie à la prendre au sérieux voyant en elle l'autre responsable du "miracle". Appréhendant cette institution et la culture comme le seul moyen du salut social et individuel ou de la promotion culturelle, le narrateur se fait le défenseur des valeurs et d'un idéalisme scolaires.

Le texte rédigé par Jules Marouzeau ne raconte pas et ne donne pas à lire seulement une vie, mais aussi une fable, une éthique ou un modèle social d'exemplarité. Encore ne s'agit-il pas de la narration de toute sa vie, mais seulement d'un récit de formation. La forme narrative développée par l'auteur a maximisé le refoulement du privé et développé les principes misérabilistes et pathétiques de "l'autobiographie méritocratique" : mémoire des épreuves et des luttes où le récit de jeunesse est avant tout celui de la prise de conscience.

La pratique sociale qu'engage le narrateur dans ce travail d'écriture et qui consiste à s'affirmer publiquement doit être

appréhendée comme une manière de réenvisager le sens de sa trajectoire sociale. Ce "déclassé-surclassé"¹ n'a ce cesse, et de manière simultanée, de s'excuser, de se récuser et de se justifier. Il écrit, semble-t-il, pour se comprendre et convaincre le monde de sa bonne foi, de son attachement au milieu qui l'a vu naître, voir, de son bon droit à être ce qu'il est. C'est aussi une volonté symbolique d'expiation des conflits intérieurs, des trahisons passées et de renouer avec le père. C'est l'expression enfin trouvée qui résout les contradictions et apaise la conscience. Il témoigne, à sa manière, de l'expérience par excellence du transfuge. La nostalgie du temps qui passe, le besoin de retrouver d'où l'on vient et ce que l'on est, est d'autant plus fort que l'on a depuis longtemps rompu toutes les amarres avec le monde de l'enfance. L'écriture autobiographique permet ainsi symboliquement, au soir de sa vie, de tenir et d'intégrer les deux bouts de sa trajectoire sociale. C'est bien une oeuvre d'élucidation que l'on a sous les yeux. Ce texte est aussi celui d'une reconstitution : comment en est-on arrivé là ? En parfaite cohérence avec ces objectifs, l'écriture se fait simple, sobre et dépouillée.

Mais, on doit admettre que cette prise de considération de l'auteur sur lui-même engage une certaine dépersonnalisation des thématiques autobiographiques du fait de la distanciation sociale et temporelle avec le monde tendre et modeste de son enfance. Cette dépersonnalisation contribue fortement à la fabrication d'un modèle héroïque.

¹ Grignon (C.), Passeron (J.C.), *Le savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, op. cit., p. 77.



CONCLUSION

Nous venons de lire les récits autobiographiques de deux enfances, celles de deux intellectuels issus des classes moyennes. Publiés il y a bien longtemps, Ernest Lavisse et Jules Marouzeau ont entrepris de raconter leur propre histoire. Ils évoquent en "écrivain" leurs années de jeunesse, plus ou moins démunies et, pourtant, si riches en souvenirs.

Depuis le XVIII^{ème} siècle, de nombreuses autobiographies proviennent de gens du Tiers État comme Jean-Jacques Rousseau¹, Jacques-Louis Ménétra² ou Valentin Jamerey-Duval³. Tous sont assoiffés de reconnaissance personnelle et de réussite sociale. Un peu partout en Europe, les tenants des Lumières encouragent ces témoignages qui suggèrent une possible mobilité. On peut y lire "la volonté, consciente ou non, d'opposer une idéologie de l'acquis à une idéologie du donné, de substituer à l'arbre généalogique...la voie étroite de l'accession au savoir"⁴. Aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, de Jean Guéhenno⁵ à Louis Guilloux⁶, de Charles Péguy⁷ à Jules Renard⁸ et Jules Valles⁹, on voit aussi émerger une tradition du récit d'enfance et de pauvreté.

C'est dans cette histoire qu'il convient de replacer les récits d'Ernest Lavisse et de Jules Marouzeau qui viennent consacrer des

¹ Cf. Rousseau (J.J.), *Les confessions* (1782-1789), n. éd., Paris, Le livre de poche, 1990, 2 t.

² Cf. Ménétra (J.L.), *Le journal de ma vie* (), n. éd., Paris, Montalba, 1981.

³ Cf. Goulemot (J.M.), "Présentation de Valentin Jamerey-Duval", *Mémoires. Enfance et éducation d'un paysan au XVIII^{ème} siècle*, Paris, Le Sycomore, 1981 ; Hébrard (J.), "Comment Valentin Jamerey-Duval apprit-il à lire ? L'autodidaxie exemplaire" in Chartier (R.) (dir.), *Pratiques de la lecture*, op. cit., pp. 24-60 ; "Le lecteur autodidacte" in Quinsat (G.) (dir.), *Le grand atlas des littératures*, Paris, Encyclopaedia Universalis, 1990, pp. 274-275.

⁴ Goulemot (J.M.), "Présentation de Valentin Jamerey-Duval", op. cit., p. 49.

⁵ Cf. Guéhenno (J.), *Journal d'un homme de quarante ans*, Paris, Grasset, 1934 ; *Ce que je crois*, Paris, Grasset, 1964 ; *Changer la vie*, Paris, Grasset, 1976.

⁶ Cf. Guilloux (L.), *L'herbe d'oubli. Récit*, Paris, Gallimard, 1984.

⁷ Cf. Péguy (C.),

⁸ Cf. Renard (J.), *Journal* (1965), n. éd., Paris,

⁹ Cf. Valles (J.), *L'enfant* (1879), n. éd., Paris, Flammarion, 1983 ; *Le bachelier* (1881), n. éd., Paris, L.G.F., 1985 ; *L'insurgé* (1886), n. éd., Paris, Le livre de poche, 1979.

carrières bien menées et produire de nouveaux critères de distinction. Ces documents doivent être considérés comme des témoignages rendant compte, aux yeux des auteurs, de deux cas exemplaires. Seul l'exemplarité peut justifier, en effet, la prise de position autobiographique de ces deux intellectuels qui se veulent d'abord les porte-parole d'une France méritocratique. Ils construisent donc leur récit comme des testaments autour de ce qui fonde leur légitimité : la souffrance et le travail.

Une des premières questions que l'on s'est posée, face aux deux narrations que nous venons d'envisager, a été de savoir de quelle réalité sociale, de quel problème social les récits autobiographiques sont-ils l'objet ? Pourquoi choisit-on d'expliquer certains faits et d'en énoncer simplement d'autres qui semblent pourtant décisifs dans le déroulement d'une vie ? Quelles "stratégies" et règles se donnent alors à voir ? Telles sont quelques unes des questions centrales auxquelles on aspirait à répondre. Autant d'interrogations nous permettant de contribuer à ce que Michel de Certeau appelle une "sociologie historique du héros"¹.

Nous avons parcouru les différents thèmes présents dans les récits autobiographiques pour en établir l'architecture d'ensemble. Nous avons vite découvert, à la fois, les fortes similitudes entre les deux documents (sujets récurrents, ordre de présentation, sélection des personnages et épisodes "phares", mode de justification de l'oeuvre autobiographique, style sobre, promotion des seules années d'enfance et de jeunesse...) et le principe de fonctionnement à l'oeuvre dans ces textes : dire le moins pour suggérer le plus.

Pour rendre compte de l'ensemble des représentations à l'oeuvre dans les deux récits, nous avons dû mettre en évidence de quelle manière la position dans le champ social et l'histoire de celle-ci est à l'origine de dispositions intériorisées à agir et à parler constituant des régulateurs importants dans l'activité autobiographique. La rigueur dans les valeurs mises en avant correspond précisément à la vérité d'une histoire personnelle marquée par l'effort continu et aux dispositions engagées dans leur trajectoire.

Dans les narrations que nous avons envisagées, nous

¹ Certeau de (M.), *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975, p. 278.

assistons à la transformation morale et sociale de deux personnages, à leur croissance et à leur éducation, à leur initiation à la complexité de la vie. Ce que ces récits d'apprentissage traduisent c'est, au travers de ces évocations souvent similaires, l'histoire quasi "identique" de leur trajectoire sociale laborieuse et de leur parcours rétrospectif d'accès à la culture. Le geste d'écrire manifeste ici la remémoration d'un trajet intellectuel, d'un parcours plus ou moins complexe dans le monde de la culture. La biographie légitime le projet créateur. Ces deux auteurs voient dans la culture et "la mystique de la réussite scolaire"¹ bien autre chose que la distinction : un moyen d'accès à ce qui ressemble étrangement à une émancipation.

Les diverses convergences entre ces deux documents peuvent être apportées aux réussites comparables qu'ont connues ces deux auteurs, à leur itinéraire social presque analogue et à la classe de trajectoires probables pour leur groupe d'origine. Les affinités communes que partagent Ernest Lavisce et Jules Marouzeau à l'égard de certaines thématiques doivent être comprises à partir de conditions d'accès à la culture légitime semblables et de leur position acquise. C'est en prenant en compte à la fois les caractéristiques sociologiques de leur milieu d'origine et les modalités de leur formation intellectuelle que l'on peut mieux comprendre les rapports ressemblants qu'entretiennent les auteurs à leur passé, présent et futur. Nous avons ainsi pu mettre en évidence de quelle manière, à partir de deux histoires individuelles "correspondantes", les narrateurs partagent un impensé qu'ils ne peuvent penser mais qui leur sert à penser ce qu'ils ont été et ce qu'ils sont.

A l'image de la recherche de Richard Hoggart², les récits d'Ernest Lavisce et de Jules Marouzeau témoignent de l'ambivalence qu'entretiennent ces auteurs au monde de l'enfance. Ces deux documents nous donnent à lire de quelle manière ces narrateurs font, tout au long de leur enfance, l'expérience de la séparation irréversible d'avec la famille. Ils nous aident à comprendre aussi les conséquences de cette séparation dans toute leur vie ultérieure. Nous pouvons appréhender dans ces écritures la manière dont la souffrance et le

¹ Bourdieu (P.), Passeron (J.C.), *Les héritiers. Les étudiants et la culture*, op. cit., p. 67.

² Cf. Hoggart (R.), *La culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, op. cit. ; *33 Newport street. Autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*, op. cit.

refoulement travaillent de manière durable et permanente "l'économie psychique"¹ et la subjectivité des individus².

Nous avons montré qu'en privilégiant l'écriture autobiographique, les auteurs explicitent et actualisent tout ce qui restait latent, enfoui et inexprimé. Cette fuite dans la littérature doit être comprise comme une issue, parmi d'autres, aux contradictions inhérentes à l'accès à une position sociale, position d'extériorité au milieu d'origine. Nous devons considérer cette "mise en écriture des existences réelles" comme une "procédure d'objectivation"³ et comme une forme de "socio-analyse" qui peuvent aider des intellectuels issus des classes moyennes à s'accepter, à surmonter les handicaps douloureux liés à des trajectoires exemplaires.

A partir d'une position de rupture avec la situation sociale familiale et avec l'environnement local, ils sont prédisposés à idéaliser les années d'études et à réinterpréter leur culture d'origine en exaltant une culture populaire, une allégorie du décor paysan (scènes rustiques et folkloriques) et des vertus méritocratiques.

Ces deux textes ont, au-delà de ces considérations, d'autres airs de parenté dont voici quelques traits. D'abord, leur style testamentaire et dédicatoire. Il convient, selon nous, d'appréhender ces récits, en tant que vecteur de la présentation de soi, comme des documents publics, voir officiels (au sens où ils émanent d'autorités reconnues), comme une manière symbolique de durer et de lutter contre la mort. C'est une expression testamentaire, en effet, de la volonté de l'homme public, consacré et reconnu, de gérer son avenir post mortem, son rapport à un futur qui est un quasi présent. Pour cela, il va chercher à gagner l'admiration du public pour le courage dont il a fait preuve. Dans cette optique, ces écrits refusent l'introspection, voire le bilan personnel au principe de tant de récits autobiographiques. Ils s'adressent au public, aux enfants parfois, semble-t-il, mais aussi aux collègues, pour leur faire connaître ce qu'ils ignorent : le malheur et le mérite personnel qu'il a fallu développer pour y faire face. Ces diverses dimensions ne peuvent être appréhendées qu'en envisageant la démarche et le projet

¹ Élias (N.), *La dynamique de l'Occident*, op. cit., p. 195.

² Cf. Bourdieu (P.) (dir.), *La misère du monde*, Paris, éd. du Seuil, 1993.

³ Foucault (M.), *Surveiller et punir. Naissance de la prison* (1975), n. éd., Paris, Gallimard, 1995, pp. 224-225.

autobiographiques développés par les deux auteurs comme la restitution d'un parcours d'acculturation aux effets problématiques.

Ensuite, ils marquent leur prédilection pour les événements ou les faits les plus socialement acceptables, au détriment du privé et de ce qui est trop intime. Le refus manifesté par les deux narrateurs de s'impliquer et de s'épancher doit être compris comme la résultante de l'intériorisation de la définition collectivement admise de la pudeur et des schèmes mentaux liés à la position dominante qu'ils occupent dans le champ universitaire.

Enfin, nous remarquons la différence de traitement dans la présentation des personnalités phares de la généalogie familiale. Des frères et soeurs, on ne parle jamais. Des mères, on les évoque peu. Les textes valorisent le père, un des héros, et représentent celles-ci comme des victimes que leur douleur rend pesante. Le retour incessant, reconnaissant et quasiment pénitent au père doit se comprendre comme le vecteur permettant, aux deux auteurs, de penser le rapport à la filiation et à ce qui a rendu possible le chemin parcouru.

Par ces vies exemplaires, les auteurs proposent des modèles de bonne conduite. Les récits deviennent pédagogie et prédication édifiante. En magnifiant le courage, en exaltant la simplicité des origines, ils dispensent un discours moral qui semble s'adresser à tous ceux qu'il convient d'éduquer. Les narrateurs sont donc portés à croire que ces textes peuvent être nécessaires en vue d'une édification, d'une éducation des esprits ou d'une élévation des coeurs. Cette disposition particulière à promouvoir la bonne volonté culturelle, à enseigner des "leçons de morale" et à dispenser un "témoignage formateur" constitue autant d'expressions d'une position professorale et intellectuelle portée à défendre "l'intérêt général".

Ce que l'étude des textes d'Ernest Lavisse et de Jules Marouzeau dévoile c'est le pouvoir proprement symbolique et social qu'ont les élites culturelles d'accéder à la fonction de témoin et de faire exister ce qu'elles énoncent. Cette qualité particulière permettant de s'autodéfinir et de s'autoproclamer provient de leur statut qui induit un pouvoir de dire "ce qui est" et une magistrature morale. De plus, en sachant manier le verbe légitime et en conformant leur propre histoire à un cadre idéologique porteur, ces deux universitaires ont les moyens de